PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

DEC 19 1938

REVUE DE PARIS

1er DÉCEMBRE 1938

JEAN GIRAUDOUX	*Cantique des Cantiques*	481
ANDRÉ SIEGFRIED	*Le Collège de France*	510
RAYMONDE VINCENT	*Blanche.* — I	522
WILLIAM FAULKNER	*Tous les Pilotes morts*	557
ROBERT DE TRAZ	*L'Enfance des Brontë*	579
GUY DE COURSON	*L'Œuvre d'Ataturk*	606
JACQUES ROUJON	*Le Système de Versailles et Louis XIV.* — Fin	631
ED. GISCARD D'ESTAING	*Pour un Redressement national.*	652
L. GABRIEL-ROBINET	*Les Minorités en Europe centrale.*	672
A. ALBERT-PETIT	*L'Histoire.*	682
ALEXANDRE ARNOUX	*Le Cinéma*	693
FRANÇOIS PORCHÉ	*Le Théâtre*	703

P. D'ESPEZEL : *Vieux Paris*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

45e ANNÉE *NUMÉRO 23*

LA REVUE DE PARIS
il y a cent ans

Au sommaire de la Revue de Paris *de décembre* 1838 *(première* Revue de Paris*) nous notons :* Un mois de vacances *par E. Souvestre,* Le Pied d'argile *par Ch. de Bernard,* Comment on se débarrasse d'une maîtresse *par Léon Gozlan,* Milan au mois de septembre 1838 *par Paulin Limayrac (article qui contient le récit d'un curieux entretien avec Manzoni).*

D'une étude d'Antoine Delatour consacrée à Rachel, *qui venait de faire ses débuts, nous détachons les passages qu'on va lire :*

Ce fut le 12 juin 1838. Mademoiselle Rachel débuta dans *les Horaces* et par le rôle de Camille. L'auditoire était peu nombreux. Ceux qui se trouvaient là éprouvèrent d'abord une sorte de compassion tendre pour cette frêle créature aux prises avec les géants de Corneille. Mais il y avait dans la voix nouvelle qui s'élevait une âpreté qui forçait l'attention. Ce n'était pas *ce diable au corps* que Voltaire se plaignait de ne pas trouver chez mademoiselle Gaussin ; mais c'était dans la façon de dire un sentiment si juste, dans les allures un mouvement si vrai et si peu étudié, dans l'accent des intonations si senties que, malgré soi, on s'en voulait d'être là presque seul à attendre de telles choses dites avec cette simplicité originale. Mais où on l'attendait, c'était aux imprécations du quatrième acte. Comment avec ce geste si discret et si rare, comment avec cette tournure encore si enfantine, comment avec ce souffle si faible suffira-t-elle à ce grand élan de verve tragique ? On n'oubliait qu'une chose, c'est que le désespoir peut s'exprimer autrement que par des cris. Mademoiselle Rachel ne cria pas, elle ne crie jamais. Mais elle trouva cet accent profond de sourde colère qui laisse voir au fond de l'âme plus encore que les mots ne disent. Enfin, de ce morceau où d'ordinaire on s'essaie à la déclamation, elle fit quelque chose de naturel et presque de naïf ; c'était Corneille amendé par Racine. Toutefois, ce premier début ne fit au dehors aucune sensation...

J'ai sous les yeux les recettes du Théâtre-Français à cette époque, elles sont d'une pauvreté effrayante. Me croira-t-on si je dis que celle du 23 juin ne s'élève qu'à 303 fr. 10 ? Au mois d'août, le petit nombre des fidèles grossit, car la recette monte à 623 francs, à 715, à 800 ; une fois même, mais c'est un dimanche et on donnait *Tartufe*, à 1 225 francs. Le 23 septembre, la recette donne 2 129 francs ; le 27, 3 150. Que s'est-il donc passé ? Une chose toute simple, le public a été averti. J. Janin était revenu d'Italie tout exprès pour dire, avec sa charmante étourderie, ce que beaucoup pensaient, mais ce que nul n'avait osé dire, à savoir qu'il y avait au Théâtre-Français une autre grande actrice. Alors tout le monde a voulu la voir.

Les recettes, qui souvent dépassent de beaucoup 6 000 francs, ne descendent jamais au-dessous de 5 000.

CE QU'IL FAUT FAIRE

L'ACCORD de Munich était à peine signé que les voix les plus autorisées s'élevaient en France pour adjurer la nation de se ressaisir et de s'unir pour un intense effort de défense nationale. Les unes demandaient que l'on construisît immédiatement des milliers d'avions ou qu'à défaut on les achetât à l'étranger ; d'autres, dénombrant les flottes navales européennes, réclamaient l'augmentation du nombre de nos bâtiments de surface et de nos sous-marins ; d'autres enfin, partant de constatations faites lors de la récente mobilisation partielle de l'armée, souhaitaient que l'on remédiât sans délai aux lacunes ou aux insuffisances qui avaient été relevées. Ce furent là de louables suggestions, mais fragmentaires, alors que « le problème de notre organisation militaire ne doit pas être abordé par le détail et qu'il faut considérer le tout et non la partie » [1].

Le pays, lui, dans son immense majorité, est prêt à faire tous les sacrifices nécessaires ; il sent confusément qu'il faut agir, mais, insuffisamment renseigné, il ne connaît pas la nature et l'ampleur de l'effort qu'il doit fournir ; il croit qu'il ne s'agit que d'une question d'argent alors qu'il s'agit aussi et surtout d'une question d'organisation industrielle, de travail et d'abnégation. Nous sommes convaincus que s'il savait mieux *pourquoi* il doit faire effort, s'il comprenait mieux le danger auquel il peut être exposé, il serait prêt à

1. Général DUVAL. — *Revue de Paris*, 15 août 1938.

se donner corps et âme à la tâche sacrée qui lui incombe.

Le premier des devoirs de défense nationale est donc d'éclairer le peuple de France sur l'ampleur du cataclysme qui peut s'abattre sur lui, de lui montrer comment on peut le conjurer, de lui dire franchement : « Voici les matériaux qu'il nous faut, voici dans combien de temps il nous les faut, voici les journées, les mois de travail que cette œuvre représente ».

Bref, pour employer un langage plus technique, il faut refaire immédiatement, à la lumière des enseignements récents, le bilan général de notre défense nationale, connaître exactement notre avoir, déterminer nos besoins, faire la balance, la communiquer franchement au pays et passer sans délai à la fabrication massive des manquants.

Connaître l'avoir est chose facile. Déterminer les besoins, et surtout leur degré d'urgence, est chose plus ardue, plus délicate. Pour le faire, il faut partir de bases solides. Parmi celles-ci, il faut citer en premier lieu l'attitude que la nation entend adopter et les obligations qu'elle veut contracter en politique extérieure ; d'autre part, les dangers auxquels elle peut être exposée initialement, du fait même de ses agresseurs, et les obstacles qu'elle aurait à surmonter par la suite pour triompher de ses adversaires et remporter la victoire finale.

En politique extérieure, le système des alliances et des ententes et le système de l'isolement ont l'un et l'autre leurs avantages et leurs inconvénients. Mais les deux systèmes ont un point commun. Les alliances et les ententes sont vaines si elles ne sont, à l'heure du danger, qu'un fardeau pour celui qui les contracte ; elles n'ont de valeur qu'entre nations fortes et prêtes à prendre, dès le début dans le péril, une part égale non seulement dans l'effort matériel, mais encore dans le sacrifice humain. L'isolement est également vain s'il n'est accompagné de puissance, point n'est besoin de le démontrer. Alliances et isolement exigent donc tous deux la puissance.

Les dangers auxquels une nation pacifique peut être exposée initialement du fait d'une agression et les obstacles qu'elle peut avoir à surmonter par la suite pour obtenir la victoire

sont fonctions de sa situation propre ainsi que de la nature et de la puissance des forces armées de ses adversaires, donc, en définitive, de la forme de guerre que cette situation et ces forces peuvent engendrer.

Il en résulte que si cette même nation arrive à déterminer, avec une approximation suffisante, la forme de guerre que ses agresseurs peuvent chercher à lui imposer initialement, elle pourra en déduire la nature et l'importance des moyens qui lui seront nécessaires initialement pour y répondre ou tout au moins pour en atténuer les effets.

Il importe donc en premier lieu pour la France, au moment où elle est appelée à refaire le bilan de sa défense nationale, de soumettre à un nouvel examen ses conceptions sur la nature de la lutte qu'elle peut avoir à soutenir initialement du fait de ses adversaires.

Apporter à cet examen une modeste contribution dans le domaine de la guerre terrestre, tel est le but des lignes qui vont suivre.

Il nous arrivera, au cours de cet exposé, d'exprimer des idées et de formuler des hypothèses que certains lecteurs trouveront peut-être exagérées ou trop audacieuses. Il se peut que la réalité demeure au-dessous de nos prévisions, nous le souhaitons ardemment. Mais nous avons la conviction profonde qu'à moins d'un revirement total de la politique de l'axe Rome-Berlin, ces prévisions peuvent se réaliser un jour et même bientôt. C'est pour cette unique raison, et non pour jouer au prophète et au stratège, que nous avons estimé de notre devoir d'exprimer toute notre pensée, afin que notre pays sache *pourquoi* il lui faut fournir sans délai un effort immense, *pourquoi* il faut que la nation tout entière se mette pendant un certain temps au service de la défense nationale si elle ne veut pas aller à la destruction sanglante ou à l'esclavage.

■

En la situation politique européenne actuelle et du plus proche avenir, la France ne pourrait entrer en conflit armé qu'avec l'Allemagne ou avec l'Allemagne et l'Italie réunies,

encore que cette dernière hypothèse soit bien moins probable en raison des sentiments du peuple italien.

Nation essentiellement pacifique, la France n'irait à ce conflit que contrainte matériellement ou moralement, soit qu'elle soit l'objet d'une agression, soit qu'elle soit l'objet d'une exigence humiliante et inacceptable. Tel pourrait être le cas si l'Allemagne, décidée à reprendre sa marche vers l'est pour acquérir « l'espace » que le Führer a promis à son peuple, ou pour abattre le communisme soviétique, s'estimait insuffisamment couverte à l'ouest par ses fortifications et voulait exiger de la France des garanties analogues à celles qu'elle était sur le point de réclamer en 1914 (cession de Toul et Verdun).

Quoi qu'il en soit, l'Allemagne et l'Italie, adversaires possibles de la France, sont deux puissances qui, sous le terme guerre, entendent non seulement la *guerre totale*, mais encore la *guerre courte* et qui, à cette dernière fin, s'efforcent, l'Allemagne surtout, de porter, dès le temps de paix, leur potentiel de guerre au maximum.

De ce fait, la guerre future aurait, sur le front occidental, un tout autre aspect à ses débuts que la guerre mondiale.

En 1914, les deux grands adversaires de l'ouest sont entrés en campagne avec des moyens matériels *sensiblement égaux*, des réserves d'armement *très limitées* et une production de guerre pour ainsi dire *inexistante*. Aussi se sont-ils trouvés tous deux *à bout de souffle* en quelques semaines et *en même temps*. Il leur a fallu ensuite, à l'un comme à l'autre, plus de deux ans pour s'équiper et, dans cette course simultanée aux armements, ils ont été presque constamment à *égalité de vitesse* et à *égalité de puissance* : à quelques centaines près, le nombre des canons, des mitrailleuses, des avions, des tonnes de munitions fabriqués mensuellement a été le même de part et d'autre. Et si, finalement, l'Allemagne a succombé à l'automne 1918, ce ne fut pas faute de matériel, mais faute d'hommes pour le servir, parce que son haut commandement avait usé prématurément ses effectifs, alors que chez les Alliés l'équilibre avait pu être maintenu entre les ressources en hommes et les ressources en matériel. Durant la grande guerre, l'Allemagne est arrivée deux ans trop tard à son rendement maximum de

fabrication; si elle l'avait atteint au début de 1916, au moment de l'attaque de Verdun, peut-être aurait-elle gagné la guerre militairement [1].

Le IIIe Reich a tiré les enseignements de ce passé. Demain, en cas de conflit à l'ouest, sa situation matérielle de départ serait tout autre et il en résulterait les conséquences les plus graves pour notre défense *si nous ne nous plaçons pas industriellement dans une situation analogue.*

En effet, du fait de l'effort d'armement qu'elle vient d'accomplir depuis cinq ans dans tous les domaines, l'Allemagne se trouve dotée d'une industrie de guerre en plein rendement, qui lui permettrait d'atteindre, presque instantanément, son potentiel de fabrication maximum. Nous ne croyons pas trop nous avancer en disant qu'*elle tend à donner à son industrie du temps de paix la capacité de production de son industrie de guerre de* 1918 [2] et que dès maintenant il lui suffirait, en cas de conflit, d'un délai de un à deux mois pour produire autant de canons, d'avions et de munitions qu'au printemps de 1918, époque de sa production maxima. Le haut commandement allemand aurait ainsi la certitude de pouvoir alimenter, sans arrêt et sur un grand front, une bataille intensive de longue durée, au rythme de Verdun, des Flandres ou de mars 1918, et par surcroît de pouvoir équiper les nouvelles grandes unités de formation et les nouvelles réserves générales que son réservoir d'hommes lui permet de mettre sur pied.

En France, il n'en serait pas de même. Actuellement, notre industrie n'est pas en état de produire en temps de paix au taux de rendement de l'industrie allemande et, en cas de conflit, elle ne serait pas capable d'atteindre dans le même délai qu'elle son potentiel de fabrication maximum. Distancée dès le départ, du fait de l'insuffisance de son organisation et de son rendement du temps de paix, elle serait battue en vitesse et en puissance. En cas de bataille offensive allemande immé-

1. Nous nous permettons de rappeler qu'à Verdun, Falkenhayn n'a pas voulu attaquer sur la rive gauche de la Meuse en même temps que sur la rive droite parce qu'il estimait son artillerie insuffisante. De même, en mars 1918, Ludendorff n'a pas attaqué en Champagne en même temps qu'en Picardie, parce qu'il n'avait pas assez de batteries.

2. Un renseignement récent confirme partiellement cette hypothèse. Selon la presse américaine, l'Allemagne pourrait sortir 1 000 avions par mois ; or, en 1917, elle en a fabriqué 19 400 en douze mois.

diate et de longue durée, d'un Verdun de grande envergure qui engloberait par exemple toute la Lorraine ou le front de Longwy à Mézières, notre armée de terre n'aurait pas la certitude de pouvoir remplacer nombre pour nombre ses canons usés ou détruits et de pouvoir alimenter tous les tubes de son artillerie au taux de consommation de grand combat.

Il se produirait donc, à une époque difficile à préciser, mais que l'on peut situer vers le troisième mois de guerre, un effondrement à notre désavantage dans le rapport des forces matérielles en présence. En face d'une armée allemande maintenue à ses effectifs et à sa dotation matérielle maxima, nous aurions une armée aux effectifs peut-être encore complets, mais au matériel amoindri ; une armée tombée, non plus faute d'hommes, mais de matériel, dans un état de déséquilibre analogue à celui de l'armée allemande en novembre 1918 et le commandant en chef pourrait se voir contraint, comme le fut Ludendorff, de demander un armistice pour éviter la catastrophe, car une armée au matériel déficient et aux munitions insuffisantes est une armée condamnée à l'usure vertigineuse de ses ressources humaines et partant à la défaite.

N'oublions jamais qu'en 1916, à Verdun, Falkenhayn voulait « saigner la France à blanc » pour la démoraliser et la contraindre à « se mettre à genou » pour demander grâce.

Voilà pourquoi la France doit s'assurer, pour le conflit qui peut lui être imposé demain, tout le matériel qui lui serait nécessaire, d'abord en équipant son industrie en personnel et en machines de manière à réduire le plus possible le délai au bout duquel sa production de guerre serait maximum ; en second lieu, en produisant et en stockant largement, dès maintenant, les réserves de matériel et de munitions qui lui seront indispensables pour attendre le terme de ce délai.

■

Nous avons dit plus haut que l'Allemagne tendait à donner à son industrie du temps de paix sa capacité de production maximum du printemps 1918.

Afin de permettre au lecteur d'avoir une idée de cette production, nous nous permettrons de citer quelques chiffres.

En septembre 1914, l'Allemagne a fabriqué dans le mois 15 pièces légères de campagne (77 et 105) et 20 pièces lourdes (150 et 210) ; au printemps 1918, elle était parvenue à porter ce rendement mensuel à plus de 2 300 pièces légères [1] et plus de 400 pièces lourdes, malgré toutes les difficultés qu'elle avait rencontrées pour se procurer les matières premières et la main-d'œuvre nécessaires. A la même époque, l'armée allemande comptait 11 200 pièces légères et 6 172 pièces lourdes (contre respectivement 6 328 et 1 837 en août 1914) et le dépôt d'artillerie de Cologne avait encore en réserve dans ses parcs 3 500 pièces de 77 et 2 500 obusiers légers.

Les fabrications de mitrailleuses se sont élevées à l'automne 1917 à 14 000 pièces par mois, en septembre 1918 à 13 760, contre 600 en juillet 1915.

En 1917, le nombre des avions sortis d'usines s'est élevé à 19 400 et Ludendorff avait demandé que ce chiffre fût porté à 2 000 par mois en 1918.

En septembre 1914, les usines allemandes fabriquèrent 270 000 obus de 77 et de 105 et 72 000 obus lourds ; en mars 1918, ces chiffres s'élevèrent respectivement à 6 millions et 1 400 000.

Au début de la guerre, l'industrie chimique allemande produisait 1 000 tonnes de poudre par mois ; en 1918, cette production était de 13 000 tonnes.

A Verdun, en trois mois, du 21 mars au 20 juin 1916, l'artillerie lourde allemande a déversé sur nos lignes 2 550 000 obus de 150, 700 000 obus de 210, 700 000 obus de canons de 10, sans compter des millions d'obus légers.

En mars 1918, le commandement allemand avait en réserve 5 millions et demi d'obus de 150, 1 400 000 obus de 210 ; 2 600 000 obus de canons de 10 ; pendant les dix derniers jours du mois, lors des débuts de la bataille de France, il a dépensé le tiers de ces approvisionnements.

Que le lecteur nous pardonne cette énumération fastidieuse, mais ce sont ces taux de fabrication et de consommation que l'industrie allemande permettrait demain ; ce sont des taux

1. La production d'artillerie légère, fixée à 3 000 pièces par mois en automne 1916 par le programme Hindenburg, puis réduite en mai 1917, sur la demande du G.Q.G. à 1 500 et en septembre à 1 100, atteignit encore, en mars 1918, 2 327 pièces, en avril 2 376, en mai 2 425, en juin 2 498.

de fabrication correspondants que notre industrie doit pouvoir fournir dès les premiers mois de guerre ; ce sont des taux de consommation du même ordre de grandeur que, dès le premier jour des hostilités, et pendant des semaines, notre artillerie doit pouvoir soutenir, si nous ne voulons pas que notre infanterie se sente abandonnée.

Que les anciens combattants se rappellent la fournaise de Verdun et des Flandres et qu'ils se demandent ce qui serait advenu si notre artillerie, faute de canons et de munitions, n'avait pu répondre au bombardement allemand par un bombardement égal.

■

Disposant d'une industrie de guerre capable de lui permettre de soutenir dès le début une bataille offensive de longue durée, quel emploi le commandement suprême allemand pourrait-il faire initialement de ses forces terrestres et aériennes sur le front occidental ? Quelle forme de guerre avantageuse pour lui pourrait-il y rechercher ?

Plusieurs solutions s'offriraient à lui, suivant ses desseins politiques et ses buts de guerre, suivant la situation générale de l'Europe et même du monde, suivant enfin les conditions politiques immédiates du conflit qu'il aurait créées.

Nous n'avons pas à examiner ici ces différentes hypothèses politico-stratégiques, nous sortirions du cadre que nous nous sommes proposé. D'ailleurs, quelle que soit sa manœuvre stratégique, le commandement allemand considérera toujours la France comme son adversaire principal, parce qu'elle possède la meilleure armée et le meilleur commandement, et il cherchera toujours à la mettre le plus rapidement possible hors de cause, comme la plus dangereuse [1], parce qu'il est partisan d'une guerre courte et qu'il ne voudra pas la laisser recevoir l'appoint de forces de ses alliés éventuels.

1. « De nos jours, comme en 1914 la Direction Suprême allemande, les chefs de guerre de la plupart des États à situation géographique défavorable doivent se demander tout d'abord quel est celui des adversaires dont la défaite provoquera la décision de la guerre et qui est de ce fait, en règle générale, le plus dangereux... Il faut, lors de la concentration, diriger le gros de toutes les forces armées contre l'ennemi qui paraît le plus dangereux et s'efforcer de porter la guerre sur son territoire » (Ludendorff, *Guerre totale*, p. 92).

Nous examinerons seulement le cas où l'Allemagne, dans l'espoir de maintenir l'Angleterre dans la neutralité, respecterait initialement la neutralité de la Hollande, de la Belgique et de la Suisse. Dans ce cas, c'est l'*attaque brusquée*, visant à s'emparer sur notre territoire d'une base de départ stratégique favorable et suivie, s'il y a lieu, immédiatement d'une *bataille d'usure et de rupture massive*, qui serait la forme la plus vraisemblable de l'agression allemande.

On se représente généralement l'*attaque brusquée* sous la forme d'une irruption soudaine de divisions mécaniques et motorisées franchissant un matin à l'aube la frontière, bousculant nos postes de garde et cherchant à mettre la main sur nos ouvrages, pendant que des masses d'avions iraient déverser l'incendie, l'asphyxie, le carnage et la terreur à l'arrière, sur Paris et certaines de nos grandes villes.

Est-ce sous cette forme que se produirait l'attaque brusquée ? C'est possible. Dans ce cas, les moyens les plus sûrs de l'enrayer seraient : à l'avant, de tenir comme maintenant en permanence notre système fortifié avec des forces suffisantes et d'avoir, comme maintenant, au voisinage, des grandes unités d'intervention, mais entièrement prêtes et largement dotées en chars, armes anti-chars et munitions ; à l'arrière, de posséder une D.C.A. nombreuse, puissante, largement échelonnée en profondeur ainsi qu'une aviation de contre-offensive puissante et rapide, susceptible d'attaquer, elle aussi, à la bombe, à titre de représailles, les villes ennemies.

Bien que fort possible, cette forme d'attaque brusquée présenterait cependant pour l'agresseur un grand désavantage : celui de disperser ses efforts. Les arrières immédiats de notre front n'étant pas assaillis, les garnisons des ouvrages pourraient être complétées, les renforts de couverture mis en place, les grandes unités d'intervention mobilisées. Bref, la résistance au front pourrait s'organiser, avec quelque émotion peut-être, mais avec certitude.

Il est une autre forme d'attaque brusquée que nous estimons plus dangereuse pour notre défense et de résultats stratégiques plus immédiats pour l'agresseur : celle où les actions de l'armée de terre et de l'armée de l'air ennemies seraient conjuguées,

concentrées sur un seul et premier objectif, la zone des ouvrages fortifiés et de la couverture, la zone que nous appellerons des 70 kilomètres et qui, en Lorraine, engloberait le quadrilatère Thionville-Nancy-Sarrebourg-Sarreguemines.

Que l'on imagine un matin à l'aube, une masse de mille avions de bombardement, couverte par une masse égale d'avions de chasse, survolant par vagues successives cette zone frontière et déversant sans arrêt des bombes sur les camps de nos régiments de forteresse, sur les casernes de nos garnisons, sur les magasins des centres mobilisateurs, sur les gares, sur les carrefours routiers, pendant que des avions mitrailleurs, volant en rase motte, s'attaqueraient à toute circulation, aux attelages, aux camions, etc.

Que l'on imagine, en même temps, de multiples batteries longues — canons de 10, de 13, de 15, 17, 21, 24, 28 et 38 centimètres — installées en territoire allemand et ouvrant le feu sur les abords, les intervalles et les arrières immédiats de nos ouvrages.

Comment, dans ces conditions, nos ouvrages recevraient-ils leur complément de garnison? Comment les frontaliers rejoindraient-ils leurs unités? Comment les disponibles et les réservistes gagneraient-ils leurs casernes ou leurs centres mobilisateurs? Comment les unités de couverture se rendraient-elles sur leurs emplacements?

Que l'on imagine, après deux ou trois jours de cette action d'écrasement, de harcèlement, de dislocation, une première vague de divisions ennemies franchissant la frontière avec l'appui d'une première masse de batteries lourdes courtes, installées entre temps partie en territoire allemand, partie dans des positions plus rapprochées, sur notre propre territoire.

Est-ce que ces divisions, après un tel lever de rideau, n'auraient pas plus de facilités que dans le premier genre d'attaque brusquée, pour s'emparer d'une partie de nos ouvrages qui n'auraient que leur garnison de sûreté, pour filtrer dans les intervalles incomplètement garnis, pour venir jeter le trouble dans les arrières de nos organisations?

Ce genre d'attaque brusquée combinée n'aurait-il pas plus de chances d'être couronné de succès que l'attaque brusquée

dissociée ou tout au moins, plus de chance de réaliser des gains de terrain importants au profit de la phase ultérieure éventuelle des opérations, celle que nous appellerons *la bataille d'usure et de rupture massive?*

Si l'attaque brusquée combinée n'obtenait pas en effet tous les résultats escomptés, il resterait à l'ennemi la ressource de la bataille en force.

Pendant que son artillerie déjà en place et son aviation continueraient leur action d'écrasement et de harcèlement, le commandement allemand, sous le couvert de ses divisions de premier échelon accrochées au sol pour conserver le terrain conquis, amènerait aussitôt le gros de son artillerie courte à moyenne et grande puissance, la masse de ses divisions de second échelon et le complément de ses chars de rupture. Il entreprendrait alors une préparation d'artillerie de plus en plus intense, du genre de celle de Verdun, mais d'une ampleur et d'une durée plus considérables. Profitant de sa supériorité matérielle, il soutiendrait cette préparation pendant des jours et des jours, pour user matériellement et moralement nos meilleures divisions, jusqu'à l'heure où estimant la position « mûre pour l'assaut », il lâcherait sa grande ruée.

On nous objectera qu'une telle attaque brusquée combinée et son complément éventuel, la bataille d'usure et de rupture massive, ne sont pas probables.

Nous répondrons que le commandement allemand a toujours eu pour principe d'attaquer du fort au faible et par surprise en vue de se créer une situation stratégique de départ favorable. En 1936, à la veille de sa mort, Ludendorff écrivait encore dans sa *Guerre totale* : « *La réalité de la guerre exige que l'on utilise les faiblesses de l'ennemi* » (p. 91) ; « *la masse de l'armée de l'air doit être engagée en bloc d'abord sur le point où on cherche la décision stratégique* » (p. 95)... « *contre la concentration ennemie par voie ferrée et voie de terre* et *contre les terrains d'aviation* » (p. 96). Est-ce qu'en attaquant par surprise notre zone de couverture avec toute son aviation, l'ennemi ne profiterait pas de nos faiblesses initiales — insuffisance de notre aviation et de notre D.C.A. à l'avant ?— Ne frapperait-il pas, toutes forces réunies, là où il chercherait

d'abord la décision stratégique? Possédant la maîtrise de l'air, son aviation aurait toute liberté, une fois sa mission à l'avant terminée, pour aller ensuite attaquer Paris et nos grandes villes.

Cette doctrine de l'emploi initial des forces aériennes est d'ailleurs conciliable avec la conclusion d'un pacte aérien condamnant le bombardement des villes ouvertes, pacte auquel, selon certains renseignements, le chancelier Hitler ne serait pas hostile, parce qu'il sait combien son peuple craint les actions de représailles, fussent-elles d'avions isolés.

On nous objectera aussi que l'armée allemande n'a pas assez d'artillerie pour entreprendre de telles opérations et que de toutes façons la concentration de ses batteries ne saurait être ni assez rapide ni assez secrète.

Il se peut que l'armée allemande n'ait *pas encore* actuellement toute l'artillerie dont elle aurait besoin, mais elle peut l'avoir demain. La mise hors de cause de la Tchécoslovaquie lui a déjà permis de récupérer de nombreuses batteries qu'elle aurait dû employer contre les fortifications du pays sudète. De combien de pièces lourdes aurait-elle besoin pour exécuter une attaque brusquée combinée sur 100 kilomètres de front?

Si nous prenons pour base le taux de l'attaque du 21 février à Verdun — 37 pièces au kilomètre dont 12 longues — ou celui de l'offensive du 21 mars 1918 en Picardie — 35 pièces au kilomètre dont 14 longues — nous voyons que pour appuyer une attaque brusquée combinée et mener la bataille de rupture consécutive sur un front de 100 kilomètres, il lui faudrait 2 500 obusiers lourds ou mortiers et 1 200 pièces longues, soit 3 700 pièces au total. Ajoutons à ce chiffre 1 000 pièces pour tenir compte de la puissance de nos ouvrages, on aboutit à un total de 4 700 pièces. C'est là les trois-quarts de l'artillerie lourde qui existait dans l'armée allemande au printemps 1918 ou encore la fabrication de dix à onze mois au rythme de 1918. Comme la fabrication des matériels lourds est déjà commencée depuis longtemps outre Rhin, à un taux il est vrai inconnu, et qu'il existe déjà, dans l'armée allemande, plus de 1 000 pièces lourdes, l'Allemagne, qui en trois ans est parvenue à fabriquer plusieurs milliers d'avions, peut

fort bien, si le Führer le veut, posséder d'ici l'été prochain, l'artillerie lourde nécessaire aux opérations que nous avons envisagées.

Quant à la mise en place rapide et secrète de l'artillerie lourde allemande elle serait possible : 1° parce que tous les travaux préparatoires peuvent être faits en temps de paix, en particulier pour les batteries longues appelées à agir les premières depuis le territoire allemand (détermination des positions et des observatoires [1], établissement des transmissions, constitution des dépôts avancés de munitions dans la zone des fortifications, etc...) ; 2° parce que, grâce à sa supériorité actuelle, l'aviation allemande interdirait toute vue prolongée et tout contrôle à nos reconnaissances ; 3° parce que la mise en place serait progressive et que, lors des offensives de 1918, elle fut effectuée en deux ou trois nuits.

Nous tenons donc l'attaque brusquée concentrée pour possible et nous estimons qu'il convient de la faire entrer dans nos prévisions au même titre que l'attaque brusquée dissociée. Le haut commandement allemand peut d'ailleurs, pour donner le change et chercher à obtenir un effet moral à l'arrière, faire exécuter quelques expéditions d'avions lourds sur Paris, tout en maintenant le gros de son bombardement en action à l'avant.

Que faudrait-il pour arrêter ou mieux encore pour étouffer dans l'œuf, l'attaque brusquée concentrée et sa conséquence l'attaque de rupture ?

D'abord les mêmes moyens que pour arrêter l'attaque brusquée dissociée : à l'avant, garde permanente des ouvrages, grandes unités d'intervention entièrement prêtes et largement dotées en chars, armes anti-chars et munitions ; à l'arrière, aviation de contre-offensive et D.C.A. puissantes. Ensuite et en plus, à l'avant, des unités de D.C.A. nombreuses, servant toute la gamme des calibres depuis la mitrailleuse jusqu'au canon de 105 ou de 120 et rattachées les unes aux secteurs fortifiés, les autres aux grandes unités ; enfin une artillerie de contre-batterie moderne, mobile, à longue portée,

1. Parmi les documents trouvés à l'armistice dans la place de Metz se trouvait le compte-rendu de reconnaissance d'un officier d'artillerie envoyé avant la guerre à Saint-Mihiel pour reconnaître des emplacements de batteries et observatoires, en vue de l'attaque des forts du Camp des Romains et des Paroches.

prête à entrer en action dans les moindres délais et très largement approvisionnée en munitions. Naturellement nos centres mobilisateurs de l'avant doivent être refoulés dès maintenant à l'arrière ou largement décongestionnés.

Connaissant la possibilité d'une intervention simultanée, rapide et massive de notre aviation et de notre artillerie longue contre ses colonnes, ses rassemblements et ses batteries ainsi que l'existence de notre nombreuse D.C.A. de l'avant, nous doutons que le commandement allemand, devant la grandeur du risque à courir, ose concentrer ses divisions et son artillerie pour une attaque brusquée combinée ; nous croyons aussi qu'il réfléchirait à deux fois avant de déclencher, dès les premiers jours des hostilités, ses troupes dans une attaque de rupture massive sous les feux croisés de nos ouvrages aux garnisons complétées, dans le quinconce de la défense anti-chars et des barrages arrière de nos divisions d'intervention heureusement mises à pied d'œuvre, grâce à la couverture de notre D.C.A. et de notre artillerie longue [1].

Ainsi complétée « la défense définitive de la ligne Maginot, condition du tout » serait pour longtemps assurée.

Ayant arrêté ou étouffé dans l'œuf l'agression ennemie, l'armée française pourrait envisager avec confiance la suite de la guerre. Il faudrait alors qu'elle soit pourvue des moyens nécessaires à l'offensive, condition absolue de la victoire finale. Mais c'est là une autre question. Qu'il nous suffise de dire qu'une fois satisfaites les conditions premières définies plus haut, une bonne base de départ serait acquise pour passer à l'offensive.

■

Résumons-nous.

La puissance toujours croissante des armements du IIIe Reich, la mobilisation généralisée de son industrie qui lui permettrait d'atteindre en quelques semaines son potentiel de guerre de 1918, la mise hors de cause de la Tchécoslovaquie, nous obligent à compléter immédiatement nos armements. Ce qui

1. La création d'une aviation de contre-offensive puissante n'exclurait pas la nécessité d'avoir à l'avant une D.C.A. puissante, car l'aviation ne pourrait pas agir contre une aviation ennemie ne pénétrant que de 70 kilomètres en France.

a été fait jusqu'à ce jour pour construire et armer la ligne Maginot, pour équiper nos unités d'intervention, est considérable, mais ce qui reste à faire est considérable également.

La création de la flotte de bombardement allemande nous oblige à avoir une aviation de contre-offensive puissante.

L'éventualité d'une attaque aérienne à l'avant nous oblige à renforcer notre défense aérienne de couverture sans négliger celle de l'arrière.

L'éventualité d'une attaque brusquée appuyée par une puissante artillerie nous oblige à renforcer notre artillerie longue.

L'éventualité d'une bataille d'usure initiale de grande ampleur et de longue durée nous oblige à organiser notre industrie de façon à porter son rendement au maximum dès les premières semaines d'un conflit et à ne pas manquer un seul jour de canons, d'avions et de munitions.

Ce sont des centaines de chars, de canons, d'avions supplémentaires à construire, des milliers et des milliers d'obus supplémentaires à stocker.

Le danger est peut-être imminent. Si le Führer n'accepte pas d'ici peu une limitation des armements, s'il ne démobilise pas son industrie, l'Allemagne peut être prête d'ici l'été prochain. C'est donc d'ici le printemps prochain qu'il faut être prêts. Que l'on décrète s'il le faut la mobilisation partielle de notre industrie, que l'on crée s'il le faut le service du travail obligatoire pour la Défense nationale afin de former les spécialistes nécessaires !

C'est une question de vie ou de mort pour la France.

Il faut que le pays le sache et qu'il se prononce.

Il a le choix entre Iéna ou Sedan.

★ ★ ★

LE SYSTÈME DE VERSAILLES ET L'EMPIRISME DE LOUIS XIV

I

Trois cents ans après sa naissance, Louis XIV reste pour la foule le type du monarque absolu, dont la volonté souveraine ne doit et ne peut rencontrer ni résistance, ni opposition dans le royaume. Le grand roi ordonne parce que tel est son bon plaisir et ses caprices mêmes ont force de loi. Cette apparence est très loin de la réalité. A distance, l'obéissance des magistrats, la servilité des courtisans, la soumission des sujets, la discipline des soldats semblent unies et sans défaut. A regarder de plus près, on constate que, de la base au sommet, le pays est agité par les courants les plus divers. La Fronde couve sous les splendeurs du règne ; des causes permanentes de désordre menacent l'État, sans parler de l'ennemi extérieur qui frappe trop souvent à la porte de Charleroi et à celle de Strasbourg.

« Nous voyons dans l'histoire, écrit Louis XIV dans ses Mémoires, tant de funestes exemples des maisons éteintes, des trônes renversés, des provinces ruinées, des empires détruits... » Cette inquiétude du grand roi, sans prendre jamais un aspect mélancolique comme celle de Louis XIII ou d'Hamlet, reste permanente et attentive ; au sommet de la puissance et de la gloire, il s'attend au pire. Autour de lui ce ne sont qu'échines souples et fronts courbés ; mais il sait par expérience que fils, frère, femme, neveu, cousins, bâtards,

ministres, magistrats, cardinaux, évêques, maréchaux, ducs et pairs, nobles, bourgeois, paysans portent en eux le goût de la désobéissance, sinon de la révolte.

Peu de souverains ont été plus adulés et vénérés que Louis XIV ; peu aussi plus calomniés et incompris. Dans sa Cour, dans sa famille, dans son ménage se tiennent les propos les plus dénigrants sur ses façons de vivre et de régner. Les hôtes de Versailles, de Marly, de Fontainebleau, invités et spectateurs critiquent en Louis XIV à la fois le maître de maison, d'une maison immense, et le grand acteur jouant sur la plus vaste scène de l'univers. Les mauvais propos ne cessent de bruire tout le long du règne, aux heures des victoires et de la prospérité comme à celles des revers et des crises, en temps de guerre, en temps de paix.

Les ennemis de la France entretiennent cet état d'esprit par des encouragement moraux et écrits, émissaires et libelles qui circulent à la Cour, à la ville, en province, soufflent la discorde ou la panique, opposent les dispositions soi-disant conciliantes et humaines de Guillaume d'Orange, de l'empereur, du roi d'Espagne à ce qu'on appelle l'orgueil belliqueux de Louis XIV, coupable de ne pas permettre aux loups d'entrer dans sa bergerie.

*
* *

Louis XIV avait, sans doute, une intelligence moyenne, peu d'imagination et à peine d'originalité dans l'esprit ; de là son inaptitude à se laisser émouvoir, surprendre et déconcerter par les événements ou les hommes. Premier élément de force. Ensuite, une mémoire et un bon sens infaillibles ; le don de peser les choses et les gens ; de trouver à chacun son mode d'emploi ; l'intuition du bon et du mauvais ; la science de l'attitude ; une courtoisie implacable et constante qui effrayait plus que n'aurait pu le faire une longue suite de colères ; l'art de ne pas voir ce qu'on ne peut empêcher ; une autorité et un charme personnels faisant désirer sa faveur comme la récompense suprême ; une inépuisable réserve d'impassibilité ; enfin, cette prudence toujours en éveil. Tout cela constitue un roi complet. Mais si le roi étale sa majesté, l'homme cache soigneusement son génie. Fils de Louis XIII et d'Anne d'Au-

triche, l'un et l'autre si prodigieusement dissimulés, il est en outre l'élève de Mazarin, virtuose du mensonge. Quand son front couronné ne monte pas encore à hauteur de table, Louis XIV sait déjà cacher ce qu'il pense, parle le moins possible, reste clos pour son frère, pour sa mère, pour le cardinal, pour les officiers, les sujets, les valets. Tout le monde l'observe, l'épie, le scrute ; personne ne le devine. Il est un très joli enfant, d'une exquise politesse, propre, élégant, calme. Mazarin seul, Italien subtil, comprend ce que cette douceur de lac ou d'étang cache de volonté profonde.

Le roi n'a pas reçu une éducation soignée et étendue comme l'ont été celles de son cousin Condé et des jeunes princes de Conti. Il ne sait pas grand'chose de ce qu'on trouve dans les livres de science ou d'histoire. Mais un goût très sûr le guide pour ce qui est art ou littérature. D'instinct et de naissance, il est prudent. En outre, ses aventures lui apportent chaque jour davantage l'expérience de la vie. Il regarde, emmagasine et se tait. A quatorze ans, le jour de l'arrestation du cardinal de Retz, non seulement il donne le change à ce redoutable rebelle, mais il montre un tel sang-froid, une si parfaite hypocrisie que son confesseur le P. Paulin, excellent jésuite, s'en extasie, les mains jointes.

Le grand roi a été formé par une série presque ininterrompue d'épreuves cruelles. Sa vie résumée comme on ferait pour un simple particulier, voici ce qu'on trouve : orphelin de père à cinq ans, l'héritage menacé par l'oncle et les cousins, une mère pas très sérieuse, un peu enivrée par la liberté du veuvage après vingt-cinq ans de contrainte, l'entrée dans la famille d'un aventurier étrange. Petit garçon songeur et méfiant, dans sa propre maison, une espèce de révolution le traque et l'humilie. Il est pauvre, couche dans des draps troués, vit dans des pièces mal meublées et pas chauffées. Quand les difficultés matérielles s'arrangent, arrivent, avec l'adolescence, les chagrins sentimentaux. On l'empêche d'épouser la jeune fille qu'il aime, on le marie à une héritière sans beauté, sans esprit, qui lui donne un fils bien constitué ; mais tous les autres enfants mourront en bas âge. Il a des maîtresses et, pour une qui l'aime, les autres ne cherchent qu'à l'exploiter et à l'asservir. Ses serviteurs s'entre-dévorent et l'assaillent de

plaintes. L'héritage, arraché aux parents, est toujours menacé par les voisins. Peines et soucis se renouvellent sans cesse. Sa santé est médiocre ; il mange trop, travaille trop, aime trop. Ses médecins le purgent, le saignent, lui cassent les dents, le martyrisent. Les enfants grandissent : le fils légitime donne peu de soucis, mais bâtards et bâtardes ont le diable au corps. Veuf à quarante-cinq ans, il se remarie avec une gouvernante d'âge mûr, intelligente, attentive, dévote et sèche.

Avec ces données, on pourrait écrire le roman d'une existence gâchée, triste, terne. C'est la vie privée de Louis XIV. Il en a fait une splendeur parce qu'il avait le don héroïque d'ennoblir jusqu'à la banalité et la tristesse, comme les feux de l'aurore font un paysage de rêve avec un arbre mort et une masure au bord du chemin.

Louis XIV, roi calculateur sous son manteau de magnificence, n'a rien de l'aventurier ou du casse-cou. Sa principale préoccupation est de ne pas compromettre sa couronne et son prestige dans une bagarre. Tout enfant, il a touché les limites de son pouvoir ; il a vu l'autorité royale bafouée ; il a pris note une fois pour toutes de ce fait que son précieux et quasi divin pouvoir n'est pas incassable. Or, l'arche sainte ne doit pas traîner dans la boue du ruisseau. Donc, premier réflexe, la prudence, la méfiance héritées de famille et perfectionnées sous la direction de Mazarin. Second réflexe : le sentiment de l'honneur. Rien n'était plus étranger à Mazarin, à qui nulle palinodie ne coûtait lorsqu'il s'agissait d'obtenir un résultat. Louis XIV ne veut pas continuer cette politique de bassesse, de compromissions. Un ministre d'origine étrangère, ne considérant en toutes choses que la fin, peut se laisser mettre en fâcheuse posture, quitte à prendre plus tard d'éclatantes revanches. Un roi national, un jeune héros couronné doit jouer noblement son rôle en toutes circonstances. Louis XIV s'enveloppera donc de splendeur, de luxe, d'éclairs et de tonnerre et, cette précaution prise, ne s'interdira aucune des manœuvres et des ruses qui avaient si bien réussi à Mazarin.

Le fameux orgueil de Louis XIV est en réalité un système compliqué et un décor derrière lequel les serviteurs du roi peuvent pratiquer une politique très souple, reculer pour

mieux sauter, acheter ce qu'on ne peut pas prendre, tourner, truquer, combiner, bref se livrer à la cuisine diplomatique et intérieure sans laquelle les États mal gouvernés courent à leur perte.

*
* *

Pour gouverner vaut-il mieux savoir ce qu'on veut ou ce qu'on ne veut pas? Les deux, sans doute. Mais la perfection n'est pas de ce monde. Un chef d'État, quel qu'il soit, à n'importe quelle époque, dans tous les pays, est et reste le jouet d'événements toujours imprévus et imprévisibles. Vouloir positivement ceci ou cela dans ces conditions est pratiquement difficile, sinon impossible. On peut se proposer tel but proche, réaliser tel dessein limité, mais toujours en fonction des grandes forces et lois qui dominent les hommes. Gouverner, c'est d'abord prendre la vie comme elle est, car si l'on cherche à réformer la nature humaine, on cesse d'être roi pour devenir tyran et on tombe de la frénésie dans la férocité.

Le cercle où se meut la volonté d'un prince est restreint. Ainsi Louis XIV, né roi, veut vivre en roi, mourir en roi. Positivement, c'est tout ce qu'il veut et il le veut bien, d'instinct d'abord, puis d'intelligence. Tout le reste en découle : volontés accessoires et pour ainsi dire accidentelles, simple expédition d'affaires courantes.

Quand on passe à ses volontés négatives, on constate qu'elles sont innombrables et singulièrement actives. Il se méfie de tout et de tous. Non sans raison. Par sa double expérience personnelle et atavique, il est averti que tous ses sujets, depuis le dernier des manants jusqu'au dauphin, ont tendance à usurper une parcelle du souverain pouvoir. A ces aspirations confuses et permanentes, il oppose le bloc de ses refus. Sa perspicacité, son application ne sont jamais prises en défaut parce qu'un merveilleux instinct le pousse à dire « non » autant de fois que cela est nécessaire. Il n'éprouve d'ailleurs aucun plaisir à contrarier et à décevoir. En repoussant les petits et grands assauts lancés contre la forteresse royale, il exerce une fonction qui lui est aussi naturelle que de respirer, manger et boire. Aucune misanthropie dans son cas ; son absence d'imagination le met à l'abri de la mélancolie qui rongeait son père.

Il prend les hommes tels qu'ils sont, pour tirer le meilleur parti possible de leurs vertus. Sans parti pris, ni préjugé, il plane trop au-dessus de l'humanité courante pour ne pas réduire mécaniquement les passions bonnes ou mauvaises à des cas.

L'amour du bien public, qui anime des hommes comme Vauban, Louvois, le duc de Beauvilliers, contribue, par les soins du roi, à la grandeur du royaume ; mais les mauvaises mœurs sont utilisées aussi. La vertu est honorée et récompensée sous ce grand règne, mais le vice n'est puni que dans la mesure où il menace la chose publique. Le dévouement, l'ardeur, le désintéressement sont encouragés, ainsi que la modestie et le courage, mais la lâcheté, l'orgueil, l'avidité, la paresse, l'égoïsme et autres sous-produits de la nature humaine sont bons à triturer dans une usine politique en plein rendement.

C'est pourquoi l'on voit, pendant ses cinquante-quatre années de règne personnel, le roi punir et récompenser avec une égalité et un détachement presque mécaniques. Il préfèrerait punir les méchants et récompenser les bons parce qu'il est honnête homme et chrétien. Mais est-on sur le trône pour obéir à ses penchants, ou pour exercer une fonction? Dieu seul, en définitive, se charge de régler à chacun son dû, selon les lois de la justice éternelle. Pour grands que soient les rois, ils ont une tâche à remplir, celle de faire régner l'ordre sur la terre, et l'ordre est composé d'éléments disparates.

Le système de Versailles, la grande invention de Louis XIV et qui porte la marque de son génie, consiste donc à faire de la Cour un abcès de fixation où les mauvais germes seront à la fois nourris et contenus ; ils ne circuleront plus dans l'organisme national qu'ils infectaient à l'occasion des régences ou des moindres faiblesses du souverain. Le roi tient sous sa main et son regard les fils et petits-fils de France, les princes du sang, les ducs et pairs, tous les grands personnages qui, bien qu'intéressés essentiellement à la conservation de la monarchie, ont tendance à la détruire.

La Fronde, cette répétition générale de la Révolution française, qui l'a conduite en effet? Gaston d'Orléans, frère de

Louis XIII ; Condé et Conti, premiers princes du sang ; les ducs de Longueville, de Beaufort, d'Elbeuf, de Bouillon, le cardinal de Retz, Turenne, les membres du Parlement de Paris, la fine fleur de la noblesse d'épée et de robe.

Louis XIV a grandi dans ce gâchis et cette honte. Pas de colère, ni de ressentiment chez lui, mais une longue suite de précautions minutieuses pour empêcher le retour de ce qu'il ne veut plus voir. Dresser des échafauds et y faire rouler des têtes illustres n'est pas dans sa manière. Il n'a pas la cruauté morose de son père, et d'ailleurs les mœurs se sont adoucies, policées. Après la paix de Westphalie et la paix des Pyrénées, le péril extérieur n'est plus assez pressant pour qu'il soit nécessaire d'inscrire la terreur à l'ordre du jour. Louis XIV exerce surtout la dictature de la persuasion. Il sévit le moins possible et se préoccupe beaucoup plus de prévenir le mal que de le châtier. Ainsi, en souvenir de son oncle Gaston, qui a empoisonné la vie de Louis XIII, il s'applique à mettre son propre frère hors d'état de nuire. Louis XIV a une réelle affection pour Monsieur, duc d'Orléans, le traite avec beaucoup de considération, le met au courant des grandes affaires, le consulte, l'associe à ses chagrins et à ses joies et le tient sous la plus étroite dépendance. Monsieur avait tout ce qu'il fallait pour être un mutin de grande classe : fierté, élégance, bravoure, éloquence, séduction et, par-dessus le marché, des goûts contre nature. Ces goûts-là, Louis XIV se garde de les contrarier. On peut même dire qu'il leur donne une espèce de consécration officielle en accordant grades et pensions au chevalier de Lorraine. Le roi méprise et déteste ce dangereux favori, mais s'en sert pendant quarante ans pour maintenir son frère dans l'obéissance. C'est peut-être l'exemple le plus frappant de la tranquillité avec laquelle il prend son bien où il le trouve. Il n'est ni moraliste, ni poète ; il est roi. Son but est de maintenir le royaume en équilibre. La fin justifie les moyens. La science moderne n'utilise-t-elle pas le venin des serpents en thérapeutique ?

A sa Cour, dans ses palais, bien avant l'installation définitive à Versailles, Louis XIV maintient groupés autour de lui sa famille et tout ce qui compte dans la noblesse. Personne n'a le droit officiellement de se soustraire à son contrôle sous

peine de se priver de ses faveurs, lesquelles sont multiples et considérables.

Le lien qui attache le gouverné au gouvernant est ténu et cassant ; le roi sait qu'il ne faut pas trop l'allonger. Le contrat qui lie les sujets au roi est antique, mais le roi sait qu'il ne faut pas le mettre trop à l'épreuve. Les Français d'autrefois aimaient bien leur souverain, mais quand on leur remettait une pièce d'or à son effigie, ils ne la faisaient pas moins sonner et vérifiaient le poids.

La fidélité du peuple, son amour, sa foi quasi religieuse dans la dynastie vénérée ? Oui, tout cela est très beau et paraît indestructible, mais Louis XIV a vu, dans sa jeunesse, sa capitale hérissée de barricades, sa livrée sifflée, ses serviteurs et ceux de sa mère traqués, menacés dans leurs biens, dans leur peau, lui-même pauvre, sa couronne mal posée sur sa tête d'enfant, errant de ville en ville, couchant dans des palais froids et obscurs, dans des pièces démeublées, sans tapis sur les dalles, sans carreaux aux fenêtres, et partout de la paille, de la boue, de la crotte.

L'équilibre, le splendide équilibre du royaume est celui d'une pyramide sur sa pointe. Si la pointe cède, quel écrasement !

Le roi sent d'une façon permanente à la fois la fragilité de son pouvoir et l'utilité de son action. Il se voit à peu près désarmé au moment même où, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, il doit faire sentir sa force. De là son orgueil et l'appareil quasi divin dont il entoure la majesté royale. Il faut qu'une telle zone de respect et de crainte entoure le dieu de Versailles, que personne ne songe à constater que ses foudres sont en carton. Les accessoires olympiens qui figurent sur les portraits officiels : sceptre, glaive, main de justice ne sont jamais employés dans la vie courante.

Le miracle continuel de son règne est de faire craindre ses froncements de sourcil à l'égal d'un châtiment suprême. Il n'élève presque jamais la voix, ne se départ en aucune occasion de sa courtoisie et, sitôt appelés devant lui, ceux qui l'ont offensés peu ou prou s'effondrent, embrassent ses genoux. Ce n'est pas une image : réellement frère, fils, filles, neuveux, cousins, ministres, courtisans, s'abattent dans les grandes circonstances

aux pieds du maître, lui entourent les jambes de leurs bras tremblants et balbutient des mots de reconnaissance, de repentir, d'adoration.

Qu'a-t-il fait pour être l'objet de ces actes de dévotion? Très peu de choses. Il parle à peine, ne dit « je veux » que contraint et forcé, procède bien plutôt par insinuations et conseils, reste surtout prodigieusement attentif aux moindres gestes et mots de ceux qui l'entourent, à tous les mouvements qui déplacent les lignes. Il connaît son monde ; aussi ne permet-il à personne d'un peu considérable de rester longtemps hors de ses regards. Qui s'éloigne médite un mauvais coup. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il a raison de penser ainsi. De là cette existence d'apparat, de réception, cet enchaînement de plaisirs, auxquels il est interdit de se dérober sous peine de disgrâce, et le réseau serré d'espionnage jeté sur la Cour. Pas de coins d'ombre que ne puisse brusquement illuminer le regard royal. Chacun se sent épié moralement et matériellement, en tout temps, en tout lieu. Pour les esprits faibles — c'est-à-dire l'écrasante majorité des hôtes des palais — cette surveillance quasi divine tient lieu de conscience.

A la mort de Mazarin, en 1661, Louis XIV avait trouvé une royauté que le roi n'exerçait plus personnellement depuis cinquante ans. Louis XIII n'a pas été le mannequin dépeint avec tant de naïveté par les romantiques ; ce monarque a fait sentir sa volonté d'une façon continue tout le long de son règne. Il a régné et gouverné, mais son autorité, son influence se sont exercées d'une manière occulte, à l'intérieur du palais. Le personnage qui brille au premier plan, c'est Richelieu ; le pouvoir effectif semble concentré dans les mains du premier ministre. La légende de Louis XIII ombre de Richelieu est contemporaine des personnages. Très peu de gens alors paraissent avoir su ou deviné à quel point le Cardinal-duc dépendait de son royal maître. Richelieu et Louis XIII morts, de 1643 à 1661, c'est encore dans les mains d'un premier ministre qu'est concentrée l'autorité souveraine. Le petit roi, qui a cinq ans à la mort de son père, reste un personnage décoratif, représentatif, sans pouvoir apparent jusqu'à sa vingt-troisième année. Le pli est tellement pris d'un premier ministre tout puissant qu'à la mort de Mazarin personne ne pense sérieuse-

ment que le roi voudra gouverner lui-même. Quand il en annonce l'intention, les hommes renseignés sourient. Et dès que Louis XIV, passant de la parole à l'action, prend le pouvoir et l'exerce, c'est un bouleversement d'habitudes, une espèce de coup d'état. Des résistances sourdes mais profondes se font sentir. Réellement Louis XIV ne règnera qu'après avoir brisé Fouquet et bien donné à ses sujets, aux princes, à sa mère, à son frère, l'impression qu'il est le maître, qu'on n'a rien à gagner jamais en jouant contre lui. Pendant cinquante ans il maintiendra non pas seulement l'autorité et le prestige de la royauté qui n'avaient subi que des atteintes passagères, mais le rayonnement personnel du roi, rayonnement que Louis XV conservera et dont les reflets préserveront Louis XVI jusqu'à Varennes.

Cette autorité et ce prestige sont attaqués avec d'autant plus de violence que, pendant tout le règne de Louis XIV, la France est comme une place assiégée. Allemands, Anglais, Hollandais et Espagnols cherchent la brèche. La colère des étrangers devient de la rage quand ils voient leurs assauts repoussés. Une jalousie hideuse éclate sous les mines hypocrites de l'empereur Léopold et de Guillaume d'Orange. Ne pouvant ravager le royaume et brûler Versailles, ils lancent de loin leurs calomnies et leurs médisances. Ils exercent par des libellistes et des chansonniers à gages une espèce d'influence sur l'opinion française. Ils exploitent les moindres faiblesses du roi. Et madame de Maintenon leur fournit un de leurs meilleurs thèmes.

*
* *

Pour comprendre certains désenchantements des contemporains, il faut reconstituer leur état d'esprit en face de ce fait énorme : le mariage du plus grand roi du monde avec la veuve Scarron.

Aujourd'hui, grâce au recul des siècles, la dernière liaison de Louis XIV apparaît bien dans le fil de cette politique d'un empirisme imperturbable et nous savons que, pendant un peu plus de trente ans, madame de Maintenon a donné à son royal époux le bonheur conjugal escompté. Les calculs de Louis XIV se sont donc trouvés justes, là comme ailleurs.

Mais les contemporains ne voient d'abord que le côté bouffon de l'aventure : le roi-soleil, veuf de la première princesse d'Europe, épousant la gouvernante de ses bâtards. Dans la famille on échange des regards moitié malicieux, moitié épouvantés. Est-il fou? La veuve de Scarron? C'est moins admissible encore que le mariage de Mademoiselle avec Lauzun qui avait fait glapir Monsieur et rugir Condé.

Quant aux jeunes princes et à leurs amis, ils s'esclaffent. Dans la joyeuse exubérance de leurs vingt ans, ils sont à mille lieues de soupçonner ce que peuvent être les aspirations et les soucis d'un souverain presque quinquagénaire. Les explications les plus désobligeantes leur viennent naturellement à l'esprit.

Ils ne voient dans l'amie du roi qu'une coquette tombée dans la dévotion et cheminant par l'intrigue. Or, madame de Maintenon, effrayante comme la cousine Bette, dominera la fin du grand règne. Ceux qu'elle a éclipsés, gênés ou écrasés ont eu le tort de la juger trop superficiellement et de parti pris. Ils auraient dû savoir d'abord que les origines de la nouvelle, définitive et bientôt légitime favorite n'étaient ni fangeuses, ni serviles.

Belle, spirituelle, séduisante, Françoise d'Aubigné, petite-fille de d'Aubigné compagnon de Henri IV, était surtout fière et craignait Dieu. C'est pourquoi sans doute elle était restée pauvre, quand dans sa jeunesse tant de grands seigneurs riches et libertins « l'attaquaient de tous les côtés ».

Avec les années, et surtout pendant sa lente ascension, elle était devenue de plus en plus dure, serrée, implacable. Ses lettres à son frère et les conseils qu'elle lui donne pour bien vivre avec sa jeune femme font frissonner. Le style d'Harpagon vient naturellement sous sa plume avec, en plus, une cruauté bien féminine. On la sent ennemie de la joie, à bout de patience et de haine, meurtrie dans son orgueil et son ambition, lovée sur elle-même, prête à frapper. Pour tromper son ennui elle fait et refait les comptes du ménage de son frère :

Dépense par jour pour douze personnes (monsieur et madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, un valet de chambre) :

Quinze livres de viande à cinq sous par livre.....	3	Livres	15	sols
Deux pièces de rôti	2	—	10	—
Pour du pain	1	—	10	—
Pour du vin	2	—	10	—
Pour du bois	2	—	—	—
Pour du fruit	1	—	10	—
Pour de la chandelle			8	—
Pour de la bougie			10	—

Voilà à peu près votre dépense qui ne doit passer quinze livres par jour, l'un portant l'autre, la semaine 100 livres et le mois 500 livres. Vous voyez que j'augmente, car 100 livres par semaine, ce ne serait que 400 livres par mois, mais y joignant le blanchissage, les flambeaux de poix, le sel, le vinaigre, le verjus, les épices et de petits achats de bagatelles, cela ira bien là. Je compte quatre sous en vin pour vos quatre laquais et vos deux cochers ; madame de Montespan donne cela aux siens ; et si vous aviez du vin en cave, il ne vous en coûterait pas pour trois ; mais j'ai mis tout au pis. Je mets une livre de chandelle par jour : c'en sont huit ; une dans l'antichambre, une pour les femmes, une pour la cuisine, une pour l'écurie ; je ne vois guère que ces quatre endroits où il en faille ; cependant comme les jours sont courts, j'en mets huit, et si Aimée est ménagère et sait serrer les bouts, cette épargne ira à une livre par semaine. Je mets pour 40 livres de bois que vous ne brûlerez que deux ou trois mois de l'année ; il ne faut que deux feux et que le vôtre soit grand. Je mets dix sous en bougie ; il y en a six à la livre qui durera trois jours. Je mets pour le fruit trente sous ; le sucre ne coûte qu'onze sous la livre et il n'en faut pas un quarteron pour une compote ; du reste, on fonde un plat de pommes et de poires qui passe la semaine en renouvelant quelques vieilles feuilles qui sont dessous et cela n'ira pas à vingt sous par jour. Je mets deux pièces de rôti, dont on en épargne une le matin, quand Monsieur dîne à la ville et une le soir, quand Madame ne soupe pas, mais aussi j'ai oublié une volaille bouillie sur le potage. Tout cela bien considéré, vous verrez que nous entendons le ménage. Vous aurez le matin un bon potage avec une volaille : il faut se faire apporter dans un grand plat tout le bouilli qui est admirable dans ce désordre là. On peut fort bien, sans passer les 15 livres, avoir une entrée de saucisses un jour ; d'une fraise de veau un autre, de langues de mouton et le soir le gigot ou l'épaule avec deux bons poulets. J'ai oublié le rôti du matin qui est un bon chapon, ou telle autre pièce que l'on veut, la pyramide éternelle et la compote.

Tout ce que je vous dis là posé, *et que j'apprends à la Cour*, votre dépense de bouche ne doit pas passer 6 000 livres par an, j'en mets 1 000 pour habiller madame d'Aubigné, et avec ce que je lui donne, elle en aura assurément de reste ; elle a une année d'avance et elle n'a rien acheté depuis qu'elle est mariée, au moins si je n'en suis point la dupe. Je mets ensuite 1 000 livres pour les gages ou les habits des gens ; 1 000 livres pour le louage de la maison, ce qui n'ira pas là ; 3 000 livres pour vos habits et pour l'opéra et d'autres dépenses. Tout cela n'est-il pas honnête ? »

Sombre fée. Taillant, rognant, calculant, sur les marches du trône, proche du lit royal, au sommet de l'Olympe, elle s'occupe du salut de Louis le Grand, baigne dans sa gloire, torche ses bâtards et médite sur les prix du sucre et de la chandelle.

Sa petite belle-sœur de quinze ans lui sert de bête à expérience : « Accoutumez-la à la solitude, écrit-elle encore à son frère, et à s'amuser dans sa chambre ; il ne vous conviendrait point qu'elle fût dans le monde, et le repos de votre vie dépend de bien enfourner ce commencement ici. *La petite vérole n'était pas à désirer ; mais il faut s'en servir pour qu'elle ne voie que très peu de gens...* »

Rien ne se perd. Elle a aussi des remèdes contre la constipation et les hémorroïdes. « J'en sais plus que les médecins là-dessus », écrit-elle.

Madame de Maintenon apporte à la Cour un air de l'autre monde : elle est la-femme-qui-a-connu-les-préoccupations-matérielles. Pendant les trente-cinq premières années de sa vie, elle a vécu pauvrement, obligée de compter franc par franc, d'économiser sur la toilette, la nourriture, le loyer, le chauffage et l'éclairage. Et elle termine sa vie au milieu de princes et de princesses qui n'imaginent même pas ce que peut être le manque d'argent, qui n'ont que la peine de revêtir leurs splendides habits, pour qui la nourriture tombe en quelque sorte du ciel dans la vaisselle plate. Madame de Maintenon fera toujours figure d'étrangère dans ce monde, qu'elle fascine néanmoins par son charme exotique. Louis XIV, formé lui-même par la détresse, est heureux de trouver dans cette femme unique l'expérience que seule confère l'adversité.

La liaison avec mademoiselle de Fontanges liquidée, en 1681, le roi renonçant décidément à « ses désordres », commence à entourer la reine d'attentions, d'égards et même de tendresse. La pauvre Marie-Thérèse, qui n'a jamais été à pareille fête, ose à peine en croire ses yeux et ses oreilles. Mais elle sait à qui elle doit ce changement : « Dieu, s'écrie-t-elle, a suscité madame de Maintenon pour me rendre le cœur du roi. » Les desseins de Dieu sont impénétrables.

Plus rien ne se fait à la Cour sans madame de Maintenon que le roi, la reine, le dauphin, les ministres entourent d'attentions. Madame de Montespan en crève de chagrin.

Non seulement madame de Maintenon charme le roi par son esprit, mais elle montre toutes sortes de petits talents comme celui de savoir peigner madame la Dauphine mieux que n'importe quelle femme de chambre. C'est l'époque où elle

convertit presque d'autorité ses cousins et cousines, neveux et nièces qui s'étaient jusque-là obstinés à rester huguenots. Sa piété ne fait que croître. « Je demande tous les jours à Dieu, ma très chère enfant, écrit-elle le 3 janvier 1681 à sa belle-sœur, qu'il vous conduise dans ses saintes voies. On ne fait pas ces vœux-là dans le monde. Je les fais au milieu de la Cour, où il ne faut qu'être pour haïr le monde et ses plaisirs. J'y éprouve bien que Dieu seul peut remplir le vide du cœur de l'homme. Croyez, ma fille, que toutes les choses que vous vous figurez si délicieuses, et que vous m'enviez peut-être, ne sont que vanité et affliction d'esprit. »

Tartufe après Harpagon. Elle prend sa large part de tous les plaisirs et divertissements ; bal chez le roi, comédie chez Monsieur, promenades, médianoches. Le roi veut qu'on se divertisse ; elle obéit au roi.

Où l'on sent la sincérité et une sorte de vocation c'est dans tout ce qu'elle écrit à son ami M. de Montchevreuil, chargé de l'éducation du duc du Maine. Certaines lettres d'elle témoignent d'une fermeté de pensée que complètent parfois des élans du cœur. Là on discerne ce que Louis XIV a pu admirer et aimer chez cette femme si différente de toutes les autres femmes de la Cour. Elle a d'inconstestables vertus d'éducatrice. Elle embrasse d'un coup d'œil l'ensemble des opérations matérielles et morales qu'il faut mener à bien pour élever un enfant. Netteté de vues, promptitude de décision, clarté des ordres aux agents d'exécution, qui n'ont droit qu'à un minimum d'initiative. Elle n'aime pas les enfants ; elle aime à les régenter et ce n'est pas la même chose. La jeune fille pauvre représente pour elle une pâte malléable qu'elle travaille et triture avec une sombre joie. Il ne devait certes pas faire bon tous les jours à tomber sous le coup de sa bonté.

Au moyen de ses méthodes pédagogiques, elle taille dans la matière vivante comme avec un couteau dans du pain. Son style coupant jette parfois des éclairs de lame ; certaines phrases claquent comme une mèche de fouet. La charité, maniée par elle, rend un son métallique, presque militaire. Elle se fait peu d'illusions sur les hommes et les femmes, à quelque rang qu'ils appartiennent, et scrute du même œil aigu les valets et les princes. Quand elle ne regarde pas, elle écoute

le nez dans son ouvrage. Le son des voix lui révèle des âmes.

La Cour est installée définitivement à Versailles depuis le 6 mai 1682. Le programme d'automne comporte comédie trois fois par semaine, bal tous les samedis et, les autres jours, musique, chant et danse à partir de six heures du soir. Dans un salon le roi et la reine tiennent une table de reversi ; dans un autre, jouent la dauphine, avec des dames, Monseigneur, Monsieur et Madame. « Et dans cette même chambre, explique le marquis de Sourches, il y avait un grand nombre de tables couvertes de tapis magnifiques, où chacun jouait au jeu qui lui plaisait le plus ; et l'on y était servi par un grand nombre de domestiques, qui ne songeaient à autre chose qu'à prévenir l'intention des joueurs. Dans la quatrième chambre, il y avait un billard, où le roi jouait très souvent avec les meilleurs joueurs de la Cour. Dans la cinquième, il y avait une magnifique collation où chacun allait boire et manger quand il lui plaisait. Mais ce qui était le plus charmant était l'esprit de liberté qui y était répandu par la bonté du roi, qui ne voulait pas même qu'on lui fît ces jours-là aucune cérémonie et qui allait et venait familièrement au milieu de tous les joueurs et spectateurs sans avoir personne qui le suivît que son capitaine des gardes. »

Dans les splendeurs du château neuf, les intrigues s'entrecroisent, notamment autour de Monsieur, frère du roi, et de Madame, les deux plus mauvaises langues du royaume, chacune dans son genre. Les désobéissances, turbulences, excès divers, querelles de préséances, duels, affaires de mœurs, explosion de haines mijotent en vase clos sous l'œil attentif et glacé du roi.

La Cour est sans cesse en mouvement. Louis XIV est grand voyageur. « Notre été, écrit madame de Maintenon le 29 avril 1683, se passera en voyages ; nous partons le 26 de mai pour aller en Bourgogne et traverser toute l'Alsace ; nous allons à Belfort et pour la troisième fois à Strasbourg ; nous serons de retour ici (Versailles) le 24 juillet ; nous y passerons le mois d'août et nous irons dans celui de septembre à Chambord, en octobre à Fontainebleau et en novembre on reviendra ici pour y passer l'hiver. »

Mais le 30 juillet 1683, la reine Marie-Thérèse meurt à

quarante-cinq ans. « La reine expirée, conte madame de Caylus, madame de Maintenon voulut revenir chez elle ; mais M. de La Rochefoucauld la prit par le bras et la poussa chez le roi, en lui disant : *ce n'est pas le temps de quitter le roi, il a besoin de vous* ».

Puisque le roi a besoin d'elle, que sa volonté et celle de Dieu soient faites ! Et elle prend la place, encore chaude, de Marie-Thérèse. Le 7 août 1683, huit jours après la mort de la reine, elle écrit à son frère : « *La raison qui vous empêche de me voir est si utile et si glorieuse que vous n'en devez avoir que de la joie.* » Cette phrase un peu mystérieuse semble indiquer que le roi lui a déjà offert le mariage.

Dès ce moment, elle parle du roi comme une épouse, mais en même temps se fait plus humble, et plus confite que jamais en dévotion : « Plus je vis, écrit-elle, et plus je me désabuse des soins et des projets à venir ; Dieu les renverse presque toujours, et comme ils ne sont presque jamais par rapport à lui, il ne les bénit pas. Je deviens une vieille (elle a quarante-huit ans) bien relâchée et bien douce... »

Que personne ne se fie à cette douceur. Madame de Maintenon semble hors d'elle-même, à la fois joyeuse et épouvantée ; elle a des vapeurs, des migraines ; elle redouble de dévotion comme si elle craignait d'irriter Dieu par sa prodigieuse élévation.

Voici en effet le roi veuf à quarante-cinq ans. Que pouvait-il faire ? Se remarier avec une princesse ? Fonder une seconde lignée de princes qui entreront en rivalité avec le dauphin et sa descendance, et diviseront le royaume après sa mort ? Il n'y pense pas une minute.

D'autre part, en prenant de l'âge, de la sagesse et une plus exacte piété, il craint de scandaliser par de nouvelles amours illégitimes. Il est grand-père ; le dauphin a vingt-cinq ans ; les bâtards bien-aimés grandissent. Madame de Maintenon lui apparaît comme un refuge. Elle lui devra tout, n'existera que par lui et pour lui, n'ayant d'autre rang que celle de compagne du « plus grand roi du monde ». A-t-il songé à la déclarer reine ? C'est peu probable. Il aurait compromis l'équilibre de ce second ménage et risqué de ternir sa « gloire », c'est-à-dire son autorité en Europe.

Il avait été le confident de la liaison (ou du mariage) de sa mère avec Mazarin. Anne d'Autriche, elle aussi, avait eu, dans les difficultés de son veuvage et de sa régence, besoin de s'appuyer sur un confident qui fût autant un serviteur qu'un maître. C'est un service analogue que madame de Maintenon rend au roi. Il a étudié cette femme pendant des années avec une curiosité aiguë ; il l'a vue se débattre au milieu de difficultés morales et matérielles dont elle a triomphé, grâce à une force d'âme peu commune. Il n'a pas sur elle de desseins très précis, mais il sait qu'elle le repose quand tous les autres humains le fatiguent. Et puisque la reine est morte — événement qui l'a surpris et ému, mais par lequel il ne veut pas laisser bouleverser sa vie et encore moins son royaume — la solution est là toute prête : épouser secrètement madame de Maintenon. Cela coupera court à toutes les intrigues : déjà des quatre coins de l'Europe on lui proposait des princesses.

C'est ainsi que la veuve Scarron, ex-gouvernante des enfants que madame de Montespan avait abondamment donnés à Louis XIV, devint une des pièces principales du sytème de Versailles, servante-maîtresse à la fois humble et tutélaire.

Il ne fallait d'ailleurs pas qu'elle s'avisât de sortir du rôle précis qui lui était assigné. Elle sera durement rabrouée pour avoir servi, plus ou moins inconsciemment, d'instrument à Fénelon et à madame Guyon, dans une entreprise dont elle n'avait vu que le côté religieux et qui recélait d'immenses desseins politiques. Derrière le quiétisme, que Bossuet pulvérisa, s'embusquait l'ambition effrénée de Fénelon, son désir de gouverner le roi et la Cour par l'intermédiaire de madame de Maintenon. « On a trouvé, dit la Princesse Palatine dans une intéressante lettre de cette époque, on a trouvé des listes entières de charges à donner ; *ils voulaient changer toute la Cour et distribuer tous les plus hauts postes à leurs créatures. La religion est ce qu'on avait le moins en vue dans cette affaire ;* mais madame de Maintenon, voyant que M. de Meaux (Bossuet) avait découvert la fourberie et qu'il pourrait y avoir un éclat, eut peur que le roi ne s'aperçût de la manière dont elle l'avait mené ; elle vira donc de bord sur le champ et abandonna madame Guyon avec tout son parti. Alors tout fut dévoilé.

Je vous assure que toute cette querelle d'évêques n'a trait à rien moins qu'à la foi : tout cela est ambition pure. »

Cette explication donnée par la grosse Madame est schématique, malveillante et exacte. »

La légende d'un Louis XIV, pantin royal dont tantôt Louvois ou Colbert, tantôt madame de Maintenon et sa cabale, tireraient les ficelles, ne résiste pas à l'examen des faits. Madame de Maintenon pour avoir essayé de dominer le maître est à deux doigts de sa perte. En se coiffant de Fénelon, en le poussant dans la confiance du roi, elle est en partie responsable de l'éducation, à tout prendre assez dangereuse, donnée au duc de Bourgogne. Louis XIV ne plaisante pas en pareille matière. L'équilibre du royaume, l'avenir de la monarchie sont en jeu. Un caprice de femme, dont il a subi lui-même l'influence, est cause qu'il n'a pas su discerner en Fénelon l'ennemi de sa politique et de sa personne.

Fénelon était déjà exilé dans son diocèse de Cambrai. « Le matin avant le conseil, écrit Dangeau le 2 juin, le roi fut assez longtemps enfermé avec M. de Beauvilliers, et le soir on sut que Sa Majesté avait chassé de sa Cour MM. les abbés de Langeron et de Beaumont, MM. Dupuy et de l'Échelle. L'abbé de Langeron était lecteur, l'abbé de Beaumont, sous-précepteur, MM. Dupuy et de l'Échelle gentilshommes de la manche de monseigneur le duc de Bourgogne. On accuse ces messieurs d'être fort attachés aux nouvelles opinions. L'abbé de Beaumont est neveu de M. l'archevêque de Cambrai. Le roi en même temps a cassé Fénelon, exempt de ses gardes, qui est frère de M. de Cambrai. » Ce que Dangeau ne dit pas c'est que le roi a reproché amèrement à madame de Maintenon de lui avoir fait nommer archevêque un homme qui pouvait former dans sa Cour un grand parti.

« Le livre de M. de Meaux réveille la colère du roi sur ce que nous l'avons laissé faire archevêque (Fénelon), écrit madame de Maintenon à l'archevêque de Paris. *Il faut que toute la peine de cette affaire retombe sur moi.* »

Le roi, en effet, pour la première fois de leur vie commune, doute de sa compagne, la soupçonne de vouloir le circonvenir. Il devient aussitôt tellement distant et glacial qu'elle en tombe malade de chagrin et de crainte. Elle ne joue pas la

comédie. Sa figure de chien battu et ses larmes finissent au bout de quelques jours par émouvoir le roi :

— Eh bien, madame, lui dit-il tendrement, faudra-t-il que nous vous voyions mourir pour cette affaire-là ?

Madame de Maintenon avait failli payer cher une série d'imprudences qui remontaient assez loin dans le passé. Elle exerçait secrètement une sorte de ministère des cultes avec son confesseur Godet des Marais, évêque de Chartres, et le cardinal de Noailles, archevêque de Paris. Elle avait trouvé enfin en Godet des Marais le confesseur de ses rêves. Ce qu'elle demandait à son directeur, c'étaient des frictions morales, une rude discipline, c'est-à-dire des garanties, une bonne assurance de faire son salut, car si ses élans vers Dieu ont toujours quelque chose de forcé et de calculé, sa peur du diable est naturelle, spontanée, jaillissante. On a dit que Godet lui avait imposé des austérités et des exercices convenant mieux à une carmélite qu'à la femme de Louis XIV ; Godet ne lui a fait faire que ce qu'elle a voulu. C'était sous son apparence simple et même niaise, avec « sa longue figure malpropre, décharnée, toute sulpicienne », un savant théologien, un prêtre profond, à longs desseins, d'ailleurs pieux, modeste, désintéressé et de mœurs pures.

Le roi est entouré de pieuses attentions, qui tendent à lui suggérer de pieuses actions, pour la plus grande satisfaction des personnes pieuses. Madame de Maintenon demande à l'archevêque de Paris de dresser « une liste des bons évêques », pour qu'elle puisse répondre en connaissance de cause au roi lorsqu'il l'interroge sur l'un d'eux.

Elle n'a pas les coudées franches ; elle biaise presque toujours avec le roi par peur de l'effaroucher. Elle craint surtout que ne lui apparaisse trop crûment le rôle très actif qu'elle joue auprès de grands personnages. Aussi écrivait-elle à M. de Noailles : « Accoutumez-vous, monseigneur, à faire une lettre à part de ce que vous voulez que je montre au roi : *il ne faut rien mêler qui marque notre grand commerce, mais seulement que vous me chargez de vos commissions*, puisque je l'ai bien voulu. » Quand il s'agit des affaires ecclésiastiques elle abandonne toute froideur, toute prudence.

Le roi n'est pas assez dévot, au gré de sa compagne, et pour

l'amener à faire plus sûrement son salut, elle s'agite indiscrètement autour de lui, l'entoure d'une sorte d'espionnage, complote avec l'archevêque de Paris. Les moindres propos du roi sont rapportés par elle à celui-ci. « Le roi est sage, lui écrit-elle, il vous respecte ; il ne vous résistera pas, il me disait l'autre soir qu'il ne chargerait pas sa conscience en s'opposant à ce que vous voudriez. Voilà ses dispositions ; du reste il craint les nouveautés en tout ; mais elles ne seront plus des nouveautés quand il y sera accoutumé. »

Il y a là trahison véritable ; Louis XIV parle sans contrainte devant sa compagne qui répète ses moindres propos. Elle est restée très bourgeoise, cancanière et bougonneuse, aimant à dire du mal de son mari à M. le curé.

Au bout du compte, elle en veut à son auguste époux parce qu'il l'accapare, la « garde à vue », l'entraîne dans des fêtes et des représentations qui l'horripilent, parce qu'il la contrarie dans sa dévotion, dans ses amitiés, dans son avarice, dans son goût de la retraite et du silence. Elle voudrait en outre tout régenter et ne dispose que d'une influence limitée. Louis XIV ne se désiste jamais d'une courtoisie écrasante, irrésistible : il commande rarement, se borne à suggérer mais avec une autorité telle que les ordres les plus impérieux, les plus précis seraient moins significatifs que certaines de ses prières. « Vous me manderez votre volonté afin que je m'y conforme », écrit-il par exemple. Mais il est sous-entendu que la volonté de madame de Maintenon coïncidera strictement avec la sienne. Or, madame de Maintenon a, entre autres passions, celle de l'indépendance, de la liberté. Aussi, certains jours, où elle se sent plus prisonnière que de coutume, des espèces de cris lui échappent contre le maître. Ces jours-là on trouve dans ses lettres des phrases amères sur le roi à qui elle reproche en termes à peine voilés son égoïsme, son insensibilité, son goût du faste et même, ce qui est un comble, sa paresse. « Les intentions sont bonnes, écrit-elle un jour à son cher archevêque, mais *on* n'aime pas assez le travail. »

C'est sans bienveillance aucune qu'elle regarde le roi, ce maître indéchiffrable en qui elle voit souvent un ennemi. Elle n'a pas assez de profondeur dans l'esprit pour ne pas se compromettre dans ces profondes intrigues de prêtres. Elle

a commencé par se livrer à Fénelon dont elle a fait la fortune et puis quand elle sent qu'on l'a entraînée trop loin elle veut se reprendre, se dégager, mais il est trop tard, le mal est fait.

On a beaucoup de peine à imaginer ce que pouvait être Fénelon à la fois chrétien des premiers âges, grand seigneur du XVIIIe siècle, presque anarchisant, fastueux, homme de lettres, mystique, ambitieux comme Richelieu et détaché des biens de ce monde. Tout est contradiction, contraste et abîme chez ce prêtre au charme irrésistible et dont la douceur est terrible. Il enverrait facilement pendre tel pauvre diable coupable d'un menu larcin parce que l'exemple servira la vertu. On sent une poigne de fer sous le velours. Il a la grâce des anges de l'armée céleste qui manient sans faiblir l'épée de flamme.

Comment le rapprocher de nous? Ne peut-on imaginer qu'Anatole France, s'il avait donné suite à son désir d'enfant d'être un grand saint, aurait pu devenir un prélat comme Fénelon et porter, dans le domaine de la foi, son agilité intellectuelle, ses facultés de rêve, ce don de dépouiller les apparences et de faire apparaître les causes premières dans leur nudité?

Fénelon a fort bien démêlé l'incurable orgueil que madame de Maintenon apporte dans la pratique de l'humilité. Il a discerné le parti qu'on peut tirer d'elle contre le roi. Car Fénelon, avec son onction et sa charité, hait Louis XIV et le trahit. Tout ce dont il dispose d'influence sur le duc de Bourgogne a été employé à élever ce jeune prince dans l'horreur de la politique et des habitudes du royal grand-père. Sans doute les intentions du prélat sont-elles pures. En agissant ainsi il croit au plus profond de sa conscience bien servir la religion et la monarchie. Il ne songe pas d'ailleurs à dissimuler ses sentiments. Il les étale même dans cette fameuse lettre au roi et sur le roi, écrite en 1692 et qu'il a adressée à madame de Maintenon pour qu'elle la montre à Louis XIV. Le monarque a-t-il jamais connu ce féroce réquisitoire contre sa personne et son règne? Madame de Maintenon, en tous cas, a eu le document entre les mains, s'en est imprégnée, l'a communiqué au cardinal de Noailles et ni l'un ni l'autre n'en ont paru scandalisés.

Depuis environ trente ans, avait écrit Fénelon à Louis XIV, vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'État pour faire monter jusqu'au comble votre autorité qui était devenue la leur, parce qu'elle était dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'État ni des règles ; on n'a parlé que du roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos dépenses à l'infini ; on vous a élevé jusqu'au ciel pour avoir effacé, dit-on, la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière afin d'introduire à la Cour un luxe monstrueux et incurable... Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie et que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux, et toute la nation française insupportable à nos voisins... En voilà assez, Sire, pour reconnaître que vous avez passé votre vie entière hors du chemin de la vérité et de la justice, et par conséquent hors de celui de l'Évangile. Tant de troubles affreux, qui ont désolé l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de sang répandu, tant de scandales commis, tant de provinces saccagées, tant de villes et de villages mis en cendre, sont des funestes suites de cette guerre de 1672, entreprise pour votre gloire et pour la confusion des faiseurs de gazettes et de médailles de la Hollande...

Depuis cette guerre vous avez toujours voulu donner la paix en maître et imposer les conditions au lieu de les régler avec équité et modération... Les Alliés aiment mieux faire la guerre avec perte que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils sont persuadés sur leur propre expérience que cette paix ne serait point une paix véritable...

Cependant vos peuples meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée ; les villes et les campagnes se dépeuplent ; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti... La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provisions. Les magistrats sont avilis et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décrêt, ne vit que de lettres d'État... Le peuple même, qui vous a tant aimé, commence à perdre l'amitié, la confiance, et même le respect.

La sédition s'allume peu à peu de toutes parts...

...Voilà, Sire, où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur le yeux... Dieu saura bien enfin lever le voile. Il y a longtemps qu'il tient son bras levé sur vous ; mais il est lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs... Vous n'aimez pas Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave ; votre religion ne consiste qu'en superstition et en pratiques superficielles... Vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le Dieu de la terre et que tout le reste n'eût été que pour vous être sacrifié...

Quelle rage de dénigrement et quel souffle d'éloquence au service des pires ennemis du royaume ! Fénelon, dans sa haine sacrée contre l'archevêque de Paris (alors monseigneur Harlay) et contre le P. La Chaise, voyait rouge, fonçait sur le roi, le chargeait de tous les péchés du monde au bénéfice de Guillaume d'Orange, de l'empereur Léopold, de l'électeur de Brandebourg qui, acharnés à dépecer la France et furieux de n'y point parvenir, se trouvaient transformés en victimes du bellicisme louis-quatorzien. Ces héritiers de Charles-

Quint, inconsolables de se voir fermer la route de Paris, trouvent à l'intérieur de la France des admirateurs qui leur donnent raison contre Louis XIV. Fénelon, prélat français, ramasse, résume et fait siennes toutes les accusations des protestants émigrés et des pamphlétaires aux gages de la coalition. Et madame de Maintenon écrit au cardinal de Noailles qu'elle trouve cette lettre « trop dure ». Elle n'en est pas indignée ; elle n'en discerne pas l'injustice.

Louis XIV a toute l'Europe sur les bras depuis vingt ans. A force de sang-froid, de volonté, de patience, de prudence, il tient solidement verrouillées les portes de Charleroi et de Strasbourg par lesquelles les envahisseurs de toujours essayent de passer pour se ruer en France. Jusqu'à son dernier souffle, avec des fortunes diverses, il luttera pour préserver l'indépendance française. Et voilà comment ses contemporains le jugent.

Louis XIV est seul, avec une poignée de commis issus de la vieille race des légistes, pour résister aux assauts intérieurs, extérieurs, intimes, familiaux, conjugaux.

Un instant, en voyant sa vieille compagne servir de complice inconsciente aux pires adversaires de sa personne et de sa politique, il brandit la foudre et agite le tonnerre. Devant une intrusion inacceptable dans le domaine sacré, la colère de Louis XIV éclate, terrible, comme celle d'Assuérus :

> ...Sans mon ordre on porte ici ses pas !
> Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?
> Gardes !... c'est vous Esther ? Quoi sans être attendue ?
> — Mes filles, soutenez votre reine éperdue
> Je me meurs.

Esther-Maintenon a soixante-cinq ans sonnés. Elle n'a pas le ressort et la beauté de l'Esther biblique. Sous l'apostrophe du roi elle s'effondre et manque de mourir pour de bon. C'est ce qui la sauve.

Les deux époux n'ont pas une idée commune, pas un goût commun. Tout les sépare et pourtant Louis XIV goûte auprès d'elle et d'elle seule un repos bienfaisant. Elle lui est commode. Elle a notamment cet avantage d'être sa créature, sa chose, de lui devoir tout. Il l'a tirée du néant. Chacun s'appuyant

l'un sur l'autre sans se pénétrer ni se comprendre, sans illusion et sans amour, ils poursuivront leur route pendant dix-sept ans encore, jusqu'à la mort du roi.

II

Les opposants ne s'attaquent pas seulement à la vie privée de Louis XIV ; ils cherchent à mettre en doute son dévouement même à la chose publique.

Le roi est le premier des gentilhommes de France. Il porte une épée au côté depuis qu'il a quitté ses langes. Chef d'une noblesse militaire, *primus inter pares*, il place au premier rang les prouesses accomplies à la guerre, les grands coups de taille et d'estoc, tout ce qui rappelle la chevalerie, l'amour du risque, le mépris de la mort, l'ivresse du sang versé en l'honneur des belles causes. Aux preux et héritiers des preux, ce qui est calcul ou prudence apparaît ignoble, au sens très strict du mot. Louis XIV pense sur tout cela comme tous les officiers de ses armées. Il est d'une bravoure indiscutable, naturelle ; il aime à s'exposer aux coups de feu dans les tranchées ; quand un boulet de canon passe près de lui pas un muscle de son visage ne bouge ; il s'exalte au récit des belles actions, est dévoré du désir de livrer une grande bataille rangée où, comme son cousin Condé à Rocroi, son cousin Conti et son neveu de Chartres à Steinkerque, il chargerait à la tête de sa cavalerie, aurait un cheval tué sous lui, recevrait une blessure pour que ses soldats exaltés voient couler le sang royal. Et en fin de journée, après la victoire, on jetterait à ses pieds les drapeaux conquis pendant qu'à l'horizon les villages flamberaient pour célébrer son triomphe.

Que de fois ce tableau a jailli devant ses yeux, mirage de l'oasis pour le voyageur du désert. Mais cette soif de gloire, jamais Louis XIV n'a pu la satisfaire. A trois ou quatre reprises, notamment à la cense d'Heurtebise en 1676, et à Gembloux en 1693, il n'a eu qu'un signe à faire pour engager l'action décisive, avec soixante ou quatre-vingts chances sur cent d'être vainqueur, d'ajouter à ses abondants lauriers de roi une palme vraiment personnelle. Il pouvait imaginer ce que serait le soir même à la tente royale la fureur des accla-

mations et puis les jours suivants dans toute la France et ensuite dans toute l'Europe un concert inouï de louanges chez nos alliés, un recul d'épouvante chez les ennemis. Soixante ou quatre-vingts chances sur cent, et c'est la gloire, et la paix peut-être au surplus. Mais il faut en définitive jouer le destin de la France aux dés de fer et cela Louis XIV ne veut pas, ne *peut* pas s'y résoudre, précisément parce qu'il est, comme a dit Gœthe, l'homme souverain par excellence, le roi le plus vraiment roi qui ait jamais porté la couronne.

Les princes du sang, ses maréchaux, la fleur de sa noblesse, groupés autour de lui, attendent le signe de tête qui déclenchera la bataille. Les chevaux piaffent et rongent leurs freins, les cavaliers frémissent d'impatience. Le roi, centre des regards et des espoirs, reste impassible à son ordinaire. L'ordre attendu tombe enfin : on ne se battra pas ! Et il s'éloigne, le cœur lourd, tandis que derrière son dos les indignations fusent, puis les quolibets.

Le roi a tout pesé, calculé, en financier, en chef d'entreprise, en commerçant. « Roi de théâtre pour représenter, roi d'échecs pour se battre », a prononcé impitoyablement le spirituel prince de Conti, l'ennemi personnel du roi.

Rien n'est plus beau sous le soleil que la vraie bravoure, la recherche des émotions violentes et rares que donne un jeu serré avec la mort. Comment cette jeunesse qui court au péril et ruisselle de gloire respecterait-elle la prudence et excuserait-elle la réflexion ? Comment surtout n'enlèverait-elle pas tous les suffrages, ne ravirait-elle pas l'opinion publique qui n'aime que la force ?

Dans les plaines de Flandre et celles du Rhin, princes et seigneurs respirent un air plus pur que dans les salons, les parcs, les bois de Versailles ; ils se sentent libérés de la lourde étiquette, des plaisirs réglés, des respects minutieux. Et voici que le roi intervient là aussi pour briser leur élan, glacer leurs enthousiasmes, éteindre leur joie. Ils attendent une belle bataille, une fameuse moisson de gloire, on leur donne une parade, une humiliation, presque une retraite.

Quand, le 8 juin 1693, le roi quitte le camp de Gembloux pour s'en retourner à Versailles après avoir refusé de combattre le prince d'Orange qui semblait à sa merci, toute

l'armée depuis le maréchal de Luxembourg jusqu'au dernier soldat est stupéfaite, indignée, écœurée.

Et quelle explication donne-t-on de la décision prise par Louis XIV? La plus désobligeante, la plus honteuse, la plus absurde : il avait hâte, dit-on, d'aller rejoindre madame de Maintenon qui gémissait de le savoir loin. Saint-Simon l'a écrit en ces termes : « Luxembourg, au désespoir de se voir échapper une si glorieuse et si facile campagne, se mit à deux genoux devant le roi et ne put rien obtenir. Madame de Maintenon avait inutilement tâché d'empêcher le voyage du roi ; elle en craignait les absences ; une si heureuse ouverture de campagne y aurait retenu le roi longtemps pour en cueillir par lui-même les lauriers ; ses larmes à leur séparation, ses lettres après le départ furent plus puissantes *et l'emportèrent sur les plus pressantes raisons d'État, de guerre et de gloire.* »

Ce jugement inique, des écrivains militaires comme Feuquière et Saint-Hilaire l'ont porté à peu près dans les mêmes termes. Le marquis de La Fare, avec sa malveillance coutumière, dénonce « ce conseil de femme que M. de Luxembourg et tous les autres ministres ont désavoué ».

Le prince de Conti, rencontrant ce soir-là le jeune duc de Saint-Simon, alors capitaine au Royal-Roussillon, lui conte la retraite en mourant de rire, ridiculisant le roi, s'en donnant à cœur joie, d'abord devant le seul Saint-Simon, puis devant les maréchaux de Luxembourg et de Villeroy, M. le Duc, le duc de Chartres, Albergotti, Puységur, le duc de Montmorency, fils de Luxembourg. Tous « mirent pied à terre, et furent une bonne demi-heure à causer, on peut ajouter à pester ».

« Arrivés chez le roi, continue Saint-Simon, nous trouvâmes la surprise peinte sur tous les visages et l'indignation sur plusieurs... L'effet de cette retraite fut incroyable, jusque parmi les soldats et même parmi les peuples. Les officiers généraux ne s'en pouvaient taire entre eux, et les officiers particuliers en parlaient tout haut avec une licence qui ne put être contenue. »

Le cri public fut donc violent contre le roi et conduit, on peut le dire, par Luxembourg et Conti.

Le duc de Luxembourg, brûlé d'ambition et d'orgueil, appartient à cette espèce de héros qui mettent le feu au monde

pour cuire leur œuf. Avec sa passion de gloire et de carnage, il se croit toujours à même de livrer une bataille décisive. Mais le roi qui ne croit pas aux batailles décisives a d'autre part reçu de Chamlay, l'ancien collaborateur de Louvois, un mémoire fortement motivé concluant à la nécessité de porter le fort de la guerre en Allemagne. La prise de Heidelberg permettait toutes les espérances de ce côté-là. Louis XIV, de Gembloux, le lendemain du jour où il prit sa résolution si contestée, écrivait à son frère qui était en Bretagne :

« Il ne me reste qu'à vous donner part de la résolution que j'ai prise hier, et que je fus près de prendre au Quesnoy, sur la nouvelle de la prise d'Heidelberg, d'envoyer mon fils avec une armée considérable en Allemagne, pour, avec celle que commande le maréchal de Lorge, y faire un si puissant effort que les princes de l'Empire, et peut-être l'empereur même, se trouvent obligés de s'accommoder avec moi : j'avoue que, dans l'espérance de faire quelque chose de considérable en ce pays, qui répondît à la grande puissance que j'y ai assemblée et aux préparatifs que j'y ai fait faire, *et un peu par amour-propre*, je résistai aux instances que l'on me fit là-dessus et aux raisons solides et judicieuses qu'on m'allégua pour m'exciter à prendre ce parti, et je poursuivis mon premier dessein... Mais *enfin je me suis rendu aux remontrances vives que l'on m'a faites, et aux mouvements de ma propre raison, et j'ai sacrifié avec plaisir mon goût et ma satisfaction particulière et ce qui pouvait le plus me flatter, au bien de l'État*, étant convaincu que ce parti peut plus efficacement procurer le rétablissement de la paix que tout autre que j'aurais pu prendre de ce côté-ci, *quelque éclatant qu'il pût être. Vous qui aimez l'État plus que personne*, je suis sûr que cette résolution sera tout à fait de votre goût. Je fais partir après-demain mon fils, avec son armée, qui sera composée de trente bataillons et de soixante escadrons, et je lui fais prendre le plus court chemin pour se rendre à Philippsbourg. Je me séparerai de lui à Namur. Cependant, je vous dirai que l'armée que je laisse ici aux ordres du maréchal de Luxembourg sera forte de près de cent bataillons et de deux cents escadrons, et par conséquent, comme vous verrez, *en état d'empêcher non seulement les ennemis de rien entreprendre, mais encore de rem-*

porter quelques avantages sur eux. Le prince d'Orange est campé à Parc, près de Louvain, et a devant lui plusieurs ruisseaux difficiles à passer et une grande forêt fourrée appelée Meerdal, que vous trouverez sur la carte, qui empêchent qu'on ne puisse aller à lui, comme je l'aurais fort désiré, si je l'avais cru possible. »

Telle est l'explication donnée par le roi de cette retraite inexplicable pour les gens irréfléchis ou mal renseignés ou qui ne voyaient dans la guerre que des occasions d'acquérir de la gloire.

*
* *

Le roi est seul à savoir certaines choses, et il semble en pressentir encore bien plus qu'il n'en sait. Cet homme sans imagination a beaucoup d'avenir dans l'esprit.

En 1789, une révolution éclatera qui, en trois ans, emportera la monarchie ; en 1799, s'installera la dictature d'un général victorieux ; en 1830, la branche aînée sera renversée du trône et remplacée par la branche cadette. Louis XIV ne peut évidemment pas prévoir, à proprement parler, les formes que revêtiront ces cascades d'émeutes, de journées révolutionnaires et de coups d'État ; mais on peut dire qu'il en a sans cesse les images présentes à l'esprit comme s'il voyait percer des constituants et des conventionnels, des Napoléon Bonaparte et des Louis-Philippe Ier roi des Français, sous tous les parlementaires, sous tous les généraux vainqueurs et sous tous les d'Orléans.

Il tient donc en laisse, d'une poigne solide, ses ministres jacobins, Louvois, Colbert, et son général révolutionnaire Luxembourg, avec son entourage de jeunes princes-soldats, qui ne rêvent que de passer à toutes brides sur le ventre des nations. S'il desserrait son étreinte, les civils institueraient un comité de salut public dès 1693 et les militaires trouveraient leur Waterloo avant 1715. Grâce au roi, les grands bouleversements sont retardés d'un siècle. Quelle déception pour les jeunes gens et les techniciens !

De tous temps, les généraux vainqueurs ont été suspects aux gouvernements qui les supposent volontiers capables

d'utiliser leur ascendant sur les troupes en vue de prendre le pouvoir.

Les combattants, lorsqu'ils reviennent chargés de lauriers et couverts de blessures, éprouvent un mépris naturel à l'égard des civils qui ont vécu loin des batailles. Ils constatent le plus souvent que l'État est mal administré ou ne l'est pas à leur goût, qu'on fait bon marché de leurs souffrances, qu'on gaspille leurs victoires. Ils incitent alors un de leurs chefs ou un de leurs camarades à se mettre à la tête de l'État.

Il va de soi que les hommes en place ont toujours considéré avec horreur ces soulèvements de combattants et de généraux. Une certaine littérature politique, depuis les âges les plus reculés, flétrit les coups d'État militaires. Les gouvernements n'ont jamais ménagé leur peine en vue d'inculquer aux soldats la crainte, le respect, voire l'amour de l'autorité civile. Mais rien n'est plus difficile que d'obtenir ce résultat.

La guerre met les hommes qui la font en contact direct et permanent avec la mort et les force à considérer la relativité des choses humaines. Or, quoi de plus relatif qu'un gouvernement, même absolu? Tout le long de l'histoire universelle, on relève une suite ininterrompue de coups de force auxquels un caractère moral et légitime s'est attaché toutes les fois qu'ils ont réussi. Les combattants ont toujours été acclamés par les foules parce qu'ils rapportent, sans même y penser, sur leurs paquetages épais, sur leurs loques poudreuses, dans l'éclat de leurs armes, l'essentiel et rude idéal aussi nécessaire aux peuples que le pain.

Pour contenir les combattants et les généraux, il faut les surpasser en générosité et en grandeur. Cette entreprise ne saurait être menée à bien sans le secours de l'esprit religieux, car les soldats et leurs chefs, même au bord de la mutinerie, peuvent être conduits à respecter un pouvoir qui vient de Dieu.

Les rois de France, oints du Seigneur, ont presque toujours légitimé cette onction par les services rendus. Ils réussissent donc, tant bien que mal, à maintenir les chefs de guerre dans la soumission et l'obéissance et prennent à cet effet des précautions élémentaires : premièrement, ils commandent eux-mêmes leurs armées le plus souvent possible et sont des combattants dans la plus exacte acception du terme;

deuxièmement, ils coupent la tête aux généraux rebelles. Cette double règle, confirmée par quelques exceptions, n'a d'ailleurs pas mis la monarchie complètement à l'abri des démêlés avec ses connétables et ses maréchaux.

Louis XIV ne connaissait pas à fond l'histoire de France, mais il savait dans quelles conditions son grand-père Henri IV avait fait décapiter le maréchal duc de Biron; comment et pourquoi son père avait fait décapiter le maréchal duc de Montmorency. Et surtout, il avait vécu dans sa jeunesse les trahisons de Condé et de Turenne, connu les désobéissances des généraux dont Mazarin achetait et rachetait les soumissions, au cours du jour.

JACQUES ROUJON

(La fin dans le prochain numéro.)

LES GAGNANTS DE MUNICH

Pour avoir signé à Munich des accords qui ont écarté le danger d'une guerre immédiate, quatre négociateurs ont été acclamés comme des triomphateurs par les partisans de la paix.

M. Daladier, rentrant à Paris, a reçu une ovation indescriptible de la population parisienne qui se portait en foule sur son passage dans un délire d'enthousiasme.

M. Neville Chamberlain, de son côté, obtenait à la Chambre des Communes un succès parlementaire de grande envergure.

Et ce n'est pas seulement dans leurs pays que ces deux hommes d'État recevaient des hommages populaires. En Allemagne même, ils étaient l'objet de manifestations grandioses dont ce pays est peu coutumier à l'égard des représentants de nations « ennemies ».

Il va de soi, et ce n'est pour surprendre personne, que le Führer et le Duce, le premier surtout, voyaient leur popularité et leur prestige accrus dans des proportions inouïes en Allemagne et en Italie.

Peu après ces journées d'allégresse, la température baissait brusquement en Angleterre et en France. Tandis qu'une opposition vibrante faisait retentir à la Chambre des Communes une cloche d'alarme, une rumeur moins bruyante révélait dans la presse française et dans les couloirs du Palais-Bourbon un mécontentement qui allait jusqu'à ébranler la solidité du Cabinet français et surtout la solidarité de ses membres.

En somme, le parti de la résistance au diktat allemand manifestait son mécontentement, avec plus ou moins d'efficacité, dans les milieux politiques et parlementaires à Londres et à Paris. De grands mots circulaient ; on parlait d'une « humiliation sans précédent » qu'auraient subie les deux grandes démocraties occidentales.

En réalité, nous croyons que dans ce qu'on a appelé la partie de poker de Munich, les quatre joueurs ont gagné chacun quelque chose, et nous estimons qu'il n'est pas inutile de le préciser pour juger les résultats des négociations de Munich à leur juste valeur.

Il est de toute évidence que le Führer apparaît comme le principal gagnant de la partie engagée. Il voulait le rattachement au Reich des Allemands des Sudètes tombés sous le joug des Tchèques depuis le traité de Versailles. Il l'a obtenu, grâce à la mobilisation préventive de son armée, gagnant ainsi en pleine paix une bataille stratégique dont le résultat n'eût peut-être pas été acquis aussi facilement au prix d'un combat. Il l'a obtenu aussi par son jeu diplomatique où se sont affirmées une fois de plus la maîtrise de sa volonté et la force de son caractère. En un mot, il s'est montré un étonnant manœuvrier et chef d'État, car l'histoire ne faisait pas mention jusqu'alors de la conquête successive, en deux étapes si courtes, de dix millions d'êtres humains.

Nous ferons même remarquer que si, en 1808, à Bayonne, Napoléon a obtenu des souverains espagnols leur abdication et la remise entre ses mains de leur royaume, malgré la réussite immédiate de cette astucieuse et assez vilaine opération diplomatique, il lui a fallu faire occuper sa « conquête » avec des troupes nombreuses, dont l'absence sur d'autres champs de bataille lui a été néfaste, et que, finalement, l'insurrection du peuple espagnol lui a coûté sa couronne.

Hitler apparaît donc, provisoirement, comme supérieur à Napoléon dans l'art des conquêtes ! Son entreprise victorieuse n'a été suivie d'aucune insurrection du peuple conquis, d'aucune réaction guerrière des nations garantes de l'indépendance de ce peuple. La France et la Russie, que l'Angleterre avait promis de soutenir en cas de recours à la guerre, n'ont fait aucun geste belliqueux.

Et voilà pourquoi il y a un second gagnant dans la partie de Munich. C'est M. Neville Chamberlain. Le Premier anglais ne voulait pas la guerre dans laquelle, pour conserver l'amitié de la France, il aurait dû, si les choses se gâtaient, entraîner son propre pays.

Il ne voulait pas la guerre pour plusieurs raisons, dont la principale sans doute — et cela a été dit et répété sur tous les tons — c'est qu'une nouvelle guerre mondiale aurait abouti à la destruction complète de la civilisation européenne.

Mais, puisque les circonstances l'obligeaient pourtant à considérer l'éventualité d'une guerre, Neville Chamberlain devait se dire que son pays n'était pas suffisamment armé et que la France, destinée à recevoir les premiers coups de l'Allemagne, ne serait peut-être pas en mesure, — étant donnée son infériorité en aviation, — de résister assez longtemps pour donner à l'Angleterre, comme en 1914, le temps nécessaire pour se préparer à la victoire.

Sachant cela et combien le Cabinet anglais était angoissé par la perspective de se joindre à la France, si maladroitement engagée par sa politique pro-tchécoslovaque, nous n'avons pas douté un instant que la politique réaliste du Cabinet de Saint-James déploierait toute son efficacité pour le maintien de la paix.

C'est avec un sentiment de parfaite sécurité que nous avons appris qu'une mission était donnée à lord Runciman pour enquêter sur la situation des Sudètes.

Sans vouloir attacher plus de crédit qu'il ne faut aux bruits qui ont circulé dans les cercles diplomatiques, nous croyons pouvoir dire que les conclusions, si nettement contraires aux prétentions tchécoslovaques, exposées dans le rapport de lord Runciman et la publication de ce rapport à l'instant propice, ont été la manœuvre décisive de M. Neville Chamberlain pour se mettre en mesure de gagner la paix. C'était là le principal objectif de sa politique. Il a atteint son but. On peut donc le proclamer le second gagnant du tournoi de Munich.

Le troisième gagnant n'est autre que M. Mussolini. Dans la partie de Munich, se tenant au début assez éloigné de l'endroit où se jouaient les cartes, il cherchait d'abord à ne pas se

brouiller avec son principal allié, placé à l'extrémité de l'axe Berlin-Rome. Il désirait, tout en faisant entendre sa voix pour ne pas paraître rester en dehors du jeu, apparaître comme peu belliqueux et partisan d'une solution amiable qui n'eût entraîné ni guerre, ni modifications territoriales trop étendues. En somme, après le coup terrible porté, non seulement à son prestige, mais au maintien d'un équilibre des forces entre Berlin et Rome par l'Anschluss autrichien, il se souciait peu de voir le Führer annexer encore plus de trois millions de nouveaux sujets et, conséquence plus grave encore, asseoir son protectorat sur un nouvel État tchécoslovaque amputé du quart de son territoire et de sa population.

De là ses manifestations en faveur des revendications slovaques et ruthènes, son appui à une politique polono-hongroise et son mécontentement profond en face du développement prodigieux de la puissance de son allié.

Mais à point nommé, une initiative hardie de M. Georges Bonnet se produit. Avec une rapidité peu traditionnelle dans la diplomatie, notre ministre des Affaires étrangères a alerté au téléphone son collègue du Foreign Office, lord Halifax, pour faire agir l'ambassadeur d'Angleterre à Rome. La communication de celui-ci au comte Ciano a permis à M. Mussolini d'accourir à Munich pour abattre son jeu et gagner la dernière phase de la partie en apparaissant comme le champion de la paix.

La manœuvre du Duce ne manqua pas d'efficacité au cours de la nuit historique où l'accord des quatre fut conclu. M. Mussolini, parlant avec une égale facilité l'allemand, l'anglais et le français, servit d'interprète bénévole au Führer, à Neville Chamberlain et à Daladier et trouva moyen, en traduisant les exigences de M. Hitler, de les faire accepter par le Premier anglais et le Président français au cours d'une séance nocturne, à la fin de laquelle ceux-ci, recrus de fatigue, apposèrent leur signature sur les accords de Munich.

Notre propos n'étant point ici de discuter ces accords, dont en somme l'humanité tout entière a bénéficié puisqu'ils ont empêché une conflagration générale, nous constatons seulement que le Duce, vainqueur aux yeux de son peuple, dans cette fin de partie, apparaît au monde avec un renouveau de

prestige inespéré et qu'à juste titre nous pouvons le considérer comme le troisième gagnant de Munich.

Une presse bien disciplinée a magnifié le rôle de l'ami du Führer ; toutefois, les gens informés disent que les Italiens continuent à détester le Tedescho, l'ennemi héréditaire.

Que dire maintenant du bénéfice ou de la perte de la France et de son représentant, le président Daladier ?

Certes, le président est lui aussi un gagnant. Il est revenu de Munich apportant à la France le bien suprême de la paix. Malgré la mauvaise humeur de quelques bellicistes moscoutaires, il a reçu la récompense de sa courageuse attitude par l'ovation inimaginable dont l'a salué le peuple de Paris, ovation qui s'est répercutée dans le pays tout entier.

Dans l'euphorie d'une ivresse triomphale, Daladier a pu savourer le plus rare succès : la popularité acquise en un instant.

Quant à la France, grâce aux accords de Munich, elle a immédiatement bénéficié de la rupture du Front populaire, due au refus des parlementaires communistes de voter la confiance au Cabinet Daladier.

D'autre part, la chute du Gouvernement de M. Benès et la disparition de la scène politique de cet homme est également pour la France un gain de valeur. On sait maintenant que l'alliance de M. Benès et de M. Philippe Berthelot, ce représentant si marquant de notre École dirigeante, a été au point de départ de la politique qui nous a fait perdre tous les fruits de la victoire. Nous nous croyons autorisé à le redire aujourd'hui — tout en déplorant les conditions dans lesquelles la France officielle a commencé à voir clair — ayant développé ce point de vue depuis vingt ans dans la presse française et surtout dans la *Revue de Paris*.

Lorsque le 10 janvier 1917, M. Berthelot eut rédigé le célèbre mémorandum qui définissait les buts de guerre des Alliés, nous avons signalé dans la presse l'erreur qui allait conduire l'Entente à réclamer le démembrement de l'empire d'Autriche et à maintenir l'hégémonie de la Prusse sur une Allemagne centralisée [1].

1. Voir à ce sujet l'article de Marcel Thiébaut dans la *Revue de Paris* du 1er juillet 1938, et les références qu'il contient à nos propres études.

Suivant les indications de ce mémorandum, la paix devait se conclure en vertu du principe des nationalités — ce principe qui allait être si fâcheusement violé à Versailles par la constitution d'un État tchécoslovaque dans lequel des populations allemandes, slovaques, hongroises, polonaises et ruthènes se voyaient asservies à une nation tchèque, pour la plus grande satisfaction de MM. Mazaryk et Benès. La juxtaposition de ces différentes nationalités créait un État contraire à leurs aspirations, et dès lors non viable, un véritable abcès au cœur de l'Europe, qui offrait au bistouri du chirurgien Hitler une opération de grand profit, et pour l'Allemagne et, peut-être même (l'avenir nous le dira), pour la tranquillité future de l'Europe.

Pendant vingt ans, M. Benès, grâce à son intelligence et son habileté, a exercé une influence invraisemblable sur la politique française. Le Quai d'Orsay semblait prendre à Prague son mot d'ordre, celui de la sécurité collective, irréalisable et dangereuse utopie de la Société des Nations. Et l'aréopage de Genève était présidé par l'omnipotent M. Benès lors du vote des fameuses sanctions qui nous brouillèrent avec l'Italie et eurent comme conséquence la création de l'axe Rome-Berlin, qui a desaxé l'Europe. On a publié les documents diplomatiques qui relatent les promesses de Benès et les engagements solennels qu'il avait pris de créer en Tchécoslovaquie un État fédéral, où chaque nationalité eût conservé son autonomie et sa liberté démocratique. En réalité, il a violé le mandat qui lui était confié par le traité de Versailles, opprimé les nationalités auxquelles il avait promis un gouvernement démocratique et provoqué une crise qu'il a aggravée sciemment en exposant sa noble et candide alliée, la France, à une guerre où elle eût pris les armes pour violer une seconde fois — contre les données officielles de sa politique déjà séculaire — le principe des nationalités.

M. Benès a orienté la politique de la France dans un sens contraire à nos intérêts nationaux. Dans les dernières phases de la crise, par son entêtement, une catastrophe sans nom a failli s'abattre sur l'humanité... Qu'on ne s'y trompe pas, nous blâmons M. Benès sans songer pour cela à louer M. Hitler!... Les fautes de l'un ne justifient pas les menaces

de l'autre, sa mobilisation camouflée et son ultimatum.

La disparition de la scène européenne de l'orgueilleux politicien qu'est M. Benès, représente pour la France, sinon certes une victoire — on ne saurait évidemment le dire, étant données les circonstances — du moins un avantage appréciable...

Benès était à Prague une sorte d'agent de liaison entre Moscou et Paris. Si sa chute (à laquelle les erreurs de notre École dirigeante paraissaient, aux yeux de quelques-uns, mais bien à tort, selon nous, associer la France) amène, comme il faut l'espérer, la rupture du pacte franco-soviétique, cette alliance insensée avec les bolchevistes qui empoisonne depuis des années la politique française, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, cette conséquence des accords de Munich sera encore un gain pour la France.

Lorsque cet acte de suprême bon sens sera accompli, il ne restera plus au Gouvernement de la République qu'à prononcer la dissolution du parti communiste, et personne ne pourra nier que la France — après des heures d'angoisse — a fini, contre tout espoir, par gagner quelque chose à Munich.

Mais déjà la Tchécoslovaquie, qui sans doute a subi une pression détestable, conséquence à peu près inévitable de son extravagante « composition ethnique » et de l'attitude de Prague à l'égard des Sudètes, la Tchécoslovaquie elle-même reçoit, aussi paradoxal que cela puisse paraître, quelque bénéfice de la paix. La situation morale du nouvel État fédéral des trois nations, tchèque, slovaque et ruthène, est moins mauvaise, du point de vue international, que celle de l'État oppresseur de nationalités gouverné par le pseudo-dictateur Benès.

Saluons avec respect et sympathie ce nouvel État tchèque, dont les premiers actes sont la dissolution du parti communiste et la rupture du pacte tchéco-soviétique. Voici donc les Tchèques délivrés du cauchemar bolcheviste. Les Slovaques et les Ruthènes, promus à l'indépendance, sont aussi des gagnants de Munich.

Conclusion : avec l'heureuse manœuvre de Daladier, s'il a l'énergie nécessaire pour continuer un assainissement de la politique de notre École dirigeante, s'il utilise les leçons de septembre pour donner à notre armée un supplément de force,

s'il sait refaire notre aviation, préparer notre mobilisation industrielle, s'il nous rend la force en un mot — mais une force que nous devons être bien décidés à n'employer que pour nous-mêmes — nous pourrions entrevoir un climat nouveau pour la République.

FELS

SOUVENIRS

Les *Souvenirs* de Valérie Masuyer, dame d'honneur de la reine Hortense, ont obtenu naguère un légitime succès. Nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs aujourd'hui, grâce à l'obligeance du comte Esdouhard, de nouveaux fragments inédits des mémoires, ou plutôt du journal de mademoiselle Masuyer, sa grand'tante. Ces fragments datent respectivement de 1838 et de 1855. L'un et l'autre ont été annotés par le comte Esdouhard.

N. D. L. R.

1838

Paris, samedi 20 janvier 1838 [1].

Après tant de bouleversements, de déchirements même, Dieu m'a accordé l'apaisement, sinon la paix. C'est presqu'avec calme que je rouvre à Paris ce *Journal* fermé à Arenenberg [2].

La chère demeure, comme je la revois en ce moment ! Ce lac, ces montagnes, ces pâturages, ces vallées, ces cimes neigeuses qui vous donnaient l'idée et l'envie de la liberté. J'aimais tant à les contempler de cet appartement si délicatement, si maternellement aménagé pour moi par ma reine ! Le souvenir du bonheur que j'y possédai durant six ans me console de la douleur que j'y ressentis durant six mois. Il

1. Dans une lettre adressée à sa tante, la comtesse Esdouhard, née Le Flaive de Kermorvan, et datée de Rueil le 9 janvier 1838, Valérie Masuyer rend compte de la cérémonie des obsèques de la reine Hortense, célébrées la veille. Elle y ajoute les raisons et les explications qui lui ont fait accepter l'invitation de la comtesse de Lavalette et de sa fille de venir se reposer auprès d'elles après les derniers mois d'émotions et de fatigues, ressenties par elle à Arenenberg (*Mémoires* de Valérie Masuyer, p. 357 et suiv.). C'est par la publication de cette lettre que se terminent ces dits *Mémoires*. Les pages qui suivent sont celles rédigées par Valérie Masuyer, chez mesdames de Lavalette, durant ce séjour.

2. Le 22 octobre 1837.

n'est pas croyable que l'on puisse désirer la fin d'une vie chère ; c'est pourtant ce à quoi j'étais arrivée devant les souffrances de cette noble femme au soulagement desquelles nous demeurions impuissants.

Maintenant, du moins, ont-elles la paix que toute âme sur terre souhaite aux âmes qui y ont passé, cette mère et cette fille [1] reposant côte à côte ; l'une ma marraine, l'autre ma bienfaitrice : toutes deux mes souveraines ! J'en ai le ferme espoir. Elles furent si douces que leur Créateur dut les accueillir doucement auprès de lui.

Je n'ai pas quitté Rueil avant-hier sans un serrement de cœur. Certes, notre modeste installation sur la place de l'Église ne répondait guère à celles que l'on a coutume de rêver ; mais depuis des semaines que je l'occupais, je m'y étais faite, grâce à la bonne Malvina [2]. Cette brave femme, avec son curieux babil de créole, me contant tous ses souvenirs de la Malmaison consulaire et impériale, me donnait l'illusion de m'y retrouver ; voilà pourtant vingt-cinq ans que j'en sortis pour la dernière fois. Me sera-t-il accordé de rentrer un jour dans cette demeure qui me tient tant au cœur, et dont le propriétaire actuel maintient les portes infranchissables ? [3] Par ailleurs, je suis reconnaissante à madame de Lavalette d'accueillir avec moi la servante fidèle de celles que nous avons tant aimées, pour l'affecter à mon service personnel. Devant l'excellente figure de Malvina s'évanouit ma répugnance pour les personnes qui ne sont pas de ma couleur.

L'accueil que je reçus avant-hier, à mon entrée dans l'hôtel de la rue Matignon [4], fut tel qu'il me semblait n'en être jamais sortie. Les trois pièces qui m'y sont attribuées sont d'un aménagement parfait ; j'y jouis d'une confortable indé-

1. L'impératrice Joséphine et la reine Hortense.

2. Martiniquaise au service d'abord de l'impératrice puis de la reine Hortense. Valérie Masuyer l'emmena avec elle et passa trois semaines avec cette brave femme à attendre, place de l'Église, à Rueil, l'arrivée du corps de la reine.

3. Le vœu de Valérie Masuyer fut réalisé en octobre 1848, où elle revint à la Malmaison en compagnie du prince-président.

4. Cet hôtel — aujourd'hui démoli — était situé au coin de la rue Matignon et de l'avenue Gabriel. Madame de Lavalette le quitta quelques années plus tard pour s'installer rue La Rochefoucauld, où elle mourut en 1855.

pendance ; un piano même s'y trouve par une délicate attention de Joséphine de Forget [1], mais je ne me sens pas encore le courage de l'ouvrir. Le croirait-on ? Dans cet hôtel bien clos, je ne suis pas sans donner quelque regret aux vents coulis d'Arenenberg. J'ai laissé là tant de souvenirs que je ne retrouve plus ici, sauf celui, du moins, du culte de ma pauvre reine. Joséphine et sa mère sont si profondément Beauharnais et je reste si fidèlement attachée aux Bonaparte-Beauharnais ! La reine Caroline me le disait elle-même voici quelques jours, et je le pris pour un compliment. En était-ce véritablement un de sa part ? Sûrement non ; car si le vilain mot de « Beauharnaille » ne vient pas sur ses lèvres comme sur celles des Montfort, je crains qu'il n'en soit pas moins dans son cœur. Le prince Louis, du reste, m'a écrit qu'il ne trouvait nul inconvénient à ce que je visse sa tante, à la condition de ne rien lui confier de ce qu'il fait ou compte faire. Je me suis fidèlement conformée à ses désirs qui, pour moi, sont des ordres, comme l'étaient ceux de sa mère.

La reine Caroline n'est certes pas la première venue ; belle encore par son maintien, elle a conservé ses grandes façons. Si la maladie d'estomac dont elle souffre comme l'empereur a fatigué les traits de son visage, elle n'en a pas altéré les lignes. On y lit l'intelligence, l'ambition surtout ; on sent que si cette princesse eût eu le sentiment du devoir aussi prononcé que le désir du pouvoir, elle eût pu compter parmi les personnes marquantes de son temps. L'expression de sa figure est gracieuse, mais fuyante. Possède-t-elle réellement de la bonté ? Je le souhaiterais plus que je ne saurais l'affirmer. Elle voulut bien cependant se montrer aimable, prévenante même envers moi, m'assurant de sa gratitude pour mon dévouement à sa belle-sœur. Mais sait-elle ce que c'est que la gratitude, elle qui en manqua si gravement envers l'empereur ? En la voyant, je ne puis me défendre de me souvenir des appréciations sévères que j'entendis à Rome, de la bouche de Madame-Mère, sur cette fille qui paraît, en effet, lui ressembler si peu.

1. Joséphine de Lavalette, fille du comte de Lavalette et d'Émilie de Beauharnais, femme du baron de Forget, préfet de l'Allier, et, après la mort de celui-ci, amie de Delacroix (1804-1886).

Aussi concevais-je la défiance du prince Louis vis-à-vis de sa tante ; je ne chercherai donc pas, bien qu'elle m'y ait conviée, à me rapprocher d'elle pour me consoler de la perte que j'ai faite.

Lundi 22 janvier 1838.

Madame de Lavalette, me voyant hier mettre en ordre les si chers et précieux souvenirs de l'empereur et de sa famille, que je tiens de la si généreuse libéralité de la reine et de son fils, voulut bien, après les avoir considérés avec autant d'émotion que moi-même, me montrer, à son tour, ceux qu'elle possède aussi. Il en est qui sont d'une valeur incomparable ; les sentiments communs qui nous étreignaient en les contemplant ont dissipé la timidité que m'inspirait l'imposante mélancolie de madame de Lavalette. De cette noble femme, je voyais surtout le courage ; aujourd'hui, j'ai compris son cœur et m'en voilà conquise. Au salon, au-dessus d'un sabre de Mourad-Bey, offert par le général Bonaparte à son aide de camp Lavalette, le soir de la bataille des Pyramides, se trouve un tableau représentant le cachot de la Conciergerie, le jour de l'évasion célèbre. Me le désignant, la comtesse dit simplement : « Il est de notre ami Horace Vernet, qui voulut ainsi nous rappeler, à mon mari comme à moi-même, un souvenir qu'il convenait de ne jamais oublier. » Puis, avec le plus grand calme, elle passa à un autre objet. Je m'inclinai, muette et confondue d'admiration, me remémorant soudain le récit, à moi fait de tout autre façon par la reine, de ce tragique événement et de ses funestes conséquences pour sa cousine.

Quelques instants, m'avait conté la reine, après le départ du prisonnier, enfui sous des vêtements féminins, accompagné de sa fille, un gardien, entrant dans le cachot, y trouva la femme à la place du mari. Poussant un cri de stupeur, il voulut s'élancer pour donner l'alarme ; madame de Lavalette eut le courage de se jeter sur lui et la force de le retenir encore. Lorsqu'épuisée, elle dut lâcher prise, le gardien put rejoindre ses collègues pour se précipiter à la recherche du fugitif. Mais celui-ci avait eu le temps de s'éloigner. On ne trouva à la porte de la prison que la pauvre petite Joséphine

avec sa vieille bonne ; courageuses elles aussi, car l'on ne put tirer rien d'elles sur cette évasion à laquelle elles venaient pourtant de coopérer. A cause du jeune âge de l'enfant (elle n'avait que douze ans), elles furent laissées en liberté. Quant à la malheureuse mère, on eut la cruauté de la mettre au secret dans le cachot qu'avait occupé le maréchal Ney, et dont l'unique fenêtre donnait sur le préau des filles perdues. On l'y maintint vingt-cinq jours et vingt-cinq nuits, durant lesquelles, affolée par les cris affreux et les propos obscènes de ces malheureuses, assaillie de terreur à la pensée du sort de son mari et de sa fille qu'on lui laissait, à dessein, ignorer, elle ne put trouver un instant de sommeil. Rendue enfin à la liberté, à sa rentrée chez elle, un nouveau coup devait la frapper. D'abord au comble de la joie de savoir Lavalette sauvé, elle ne songea qu'à trouver le moyen de le rejoindre à l'étranger, où il avait pu se réfugier. Mais voulant, auparavant, mettre en sûreté des papiers de son mari, elle découvrit soudain, parmi ceux-ci, une correspondance qui lui déchira le cœur au point que sa raison sombra pour un temps dans son désespoir. Durant des années, elle demeura dans une demi-démence qui se traduisait surtout par un mutisme complet. Le temps enfin et surtout les soins et la tendresse de sa fille, comme aussi de son mari, sincèrement repentant, lui rendirent le calme et, avec lui, la raison. Trop souvent encore a-t-elle des moments de silence, mais du moins conscients. Ils sont bien impressionnants. M. de Lavalette mourut voici huit ans et sa femme le regrette comme au premier jour. « Émilie de Lavalette, disait ma tante Esdouhard en parlant de cette compagne de son enfance et de sa jeunesse, est sublime au point que l'on ne peut s'élever assez haut pour la comprendre. » La maréchale Ney, venue me voir hier et à laquelle je confiais ces impressions, m'a dit les partager entièrement. Quelle tache noire sur le manteau des Bourbons que celle de ces deux robes de veuves !

Paris, jeudi 25 janvier 1838.

Au visage bouleversé de Malvina, venue, il y a une heure, me prier de me rendre au salon, sans me donner d'autres explications que celle de me hâter, à la demande de madame

de Lavalette, j'avais craint un malaise pour celle-ci, tandis qu'il ne s'agissait que d'une émotion pour moi, mais de quelle sorte !

A peine entrée, je reconnus, auprès de la comtesse, celui dont, à la douloureuse cérémonie des obsèques de la reine, à Rueil, je ne pouvais détacher mes regards : le général de Flahaut [1]. Je ressentis aussitôt un élan de sympathie pour cet homme ; il venait sans doute s'enquérir auprès de moi des derniers instants d'une morte jadis adorée, aujourd'hui à jamais regrettée, à laquelle il savait que j'avais fermé les yeux, et je lui étais reconnaissante de m'estimer digne de répondre à son anxiété douloureuse avec le tact et le cœur qu'il y fallait. Hélas ! M. de Flahaut est de la race des grands diplomates [2] et me l'a bien fait voir durant un quart d'heure, avec la plus affligeante correction ; il s'entretint avec moi des derniers moments de la reine comme un gentilhomme doit le faire en parlant d'une très grande dame défunte : rien de plus. Après son départ, je demeurai pétrifiée au point que madame de Lavalette, restée à peu près silencieuse durant notre conversation, me dit, en me serrant la main : « Allez donc, ma chère enfant, vous remettre auprès de Joséphine de ce douloureux entretien. » Son noble cœur avait compris ce que souffrait le pauvre mien.

Loin d'elle, je donnai libre cours à mon indignation auprès de sa fille et de l'humble Malvina. « Voilà donc, m'écriai-je, l'homme à laquelle la reine a donné la femme qu'elle était ! Il n'a pas même versé une larme sur les yeux à jamais fermés qu'il a tant fait pleurer ! Qu'est-il venu faire ici ? » « Une simple visite de convenance, me dit amèrement Joséphine, car il sait que l'on « sait » et il a grand souci de la façade de son amour-propre. » « Il n'est plutôt qu'une vitrine à vanités » ai-je répondu ! Je ne sais que trop moi-même que l'on « sait » ! N'ai-je pas été témoin des larmes de notre cher prince lorsque, voici trois mois, ouvrant les papiers de sa mère, alors seulement il a « su » ? Je n'ai pas la philosophie douce et résignée de Joséphine de Forget.

1. Le général comte de Flahaut, père du duc de Morny (1785-1870).

2. Allusion à la paternité que la tradition prête à Talleyrand, relativement au général de Flahaut.

Je souffre précisément que l'on sache ce que je voudrais être seule à « savoir » pour ne jamais le révéler. Sur ce point, je suis comme la brave Malvina qui, tout à l'heure, vint m'embrasser la main sans prononcer un mot. Le cœur de cette pauvre négresse a battu à l'unisson du mien. J'espère que M. de Flahaut m'épargnera d'autres visites et j'ai trop vu le père pour désirer connaître le fils, qu'on dit lui ressembler? En vérité, de tels exemples, à défaut même d'autres considérations, suffiraient à vous maintenir sage!

Paris, jeudi 1er février 1838.

Une invraisemblable nouvelle me parvient aujourd'hui de Florence : le roi Louis Bonaparte songerait à se remarier prochainement, et avec la marchesina Strozzi. Pauvre homme! Comment pourrait-il seulement envisager une pareille chose? Il a soixante ans, elle dix-sept; il est impotent, on la dit charmante; voudrait-il donc, après une union malheureuse, en contracter une qui serait ridicule? Je veux croire à moins d'erreur de sa part; car s'il fut un mari peu agréable, il est, au dire de la reine elle-même, un homme estimable et, de plus, incontestablement intelligent.

D'autres nouvelles, qui me sont venues de son fils par l'intermédiaire de M. Vieillard, n'en parlent pas, bien qu'il y soit question du roi à propos du prince. M. de Persigny m'écrit que leurs rapports sont redevenus ce qu'ils n'eussent dû jamais cesser d'être; je m'en réjouis. Privé de l'affection de sa mère, le cher prince a grand besoin, en effet, de retrouver auprès de son père l'appui moral qui lui est, en ce moment, nécessaire. Je n'en désespère pas, sachant que ce père éprouve pour ce fils des sentiments tout autres que ceux qu'une malveillance calculée se plaît trop souvent à lui prêter. J'en fus témoin lors de mon séjour en Italie avec la reine, voici huit ans : le roi Louis aime le prince Louis, quoi que la calomnie ait pu prétendre pour expliquer, démontrer même le contraire...

L'on s'est appuyé sur l'illégitimité de la naissance de M. de Morny pour attaquer la légitimité de la naissance du prince Louis. La reine vénérait l'empereur autant qu'elle l'aimait et était incapable de faire porter son nom à qui

n'eût pas été de son sang. Lorsqu'elle eut le malheur d'oublier ses devoirs avec M. de Flahaut, elle eût pu parfaitement, en 1811, à la naissance du fils né de cet oubli, le faire passer pour prince légitime ; rien, ni personne ne s'y fût opposé. Sa droiture de sentiments lui fit accepter les conséquences de sa faute, et l'affliction que peuvent ressentir ceux qui l'aimèrent n'altère pas le respect qu'ils conservent à sa mémoire. Gardons-nous de la condamner. Relisons plutôt certaines des dernières phrases de son testament, où apparaît, avec la dignité de la reine, la bonté de la femme, comme aussi la mélancolie de l'exilée : « Que mon mari donne un souvenir à ma mémoire, et qu'il sache que mon plus grand regret a été de ne pouvoir le rendre heureux... Je pardonne à tous les souverains avec lesquels j'ai eu des relations d'amitié la légèreté de leurs jugements sur moi... Je pardonne à tous les ministres et chargés d'affaires des puissances la fausseté des rapports qu'ils ont faits sur moi... Je pardonne à quelques Français auxquels j'avais pu être utile la calomnie dont ils m'ont accablée pour s'acquitter ; je pardonne à ceux qui l'ont crue sans examen, et j'espère vivre un peu dans la mémoire de mes chers compatriotes... »

Je relis aussi ces lignes notées par moi en Italie, en 1831, à la suite de paroles que j'avais eu l'occasion d'entendre prononcer par le roi Louis : « Il y a deux catégories de personnes malheureuses dans la vie : celles qui passent leur temps à chercher à satisfaire leurs ambitions sans y parvenir et celles qui le passent à subir les honneurs qu'ils ne recherchaient pas. Les deux amertumes se valent. Pour moi, qui ai tant connu la seconde, deux choses m'ont consolé : la tranquillité de ma conscience et la pensée de mes enfants. J'aurais voulu pouvoir à mon gré soigner leur éducation et préparer leur bonheur, si ma séparation d'avec leur mère, qui en a pourtant le même souci, n'y eût apporté tant d'obstacles. » En rapprochant dans ma pensée ces deux âmes, dont l'une a quitté la terre où l'autre demeure encore, je songe tout naturellement à celui qui fut l'objet de leurs communes préoccupations, à cet isolé dont je connais le besoin d'être entouré d'affections discrètes et dévouées.

Il avait joint à la lettre de M. de Persigny le billet suivant,

en réponse à une lettre que je lui avais adressée : « Je vois, ma chère mademoiselle Masuyer, m'écrit-il, que vous n'avez pas perdu votre louable habitude de me faire des sermons. Vous vous êtes dit, sans doute, que le carême venant, où je n'en entendrais guère, vous vous deviez d'y suppléer un peu. Sur ce point vous avez eu raison. Je veux vous tranquilliser sur tous les autres, en vous répétant que je m'efforcerai toujours de ne faire jamais que ce qu'approuverait ma mère si elle me voyait. Êtes-vous contente? Pour me le prouver, joignez donc à votre prochaine homélie quelques-unes de ces petites histoires que vous contez si bien quand vous le voulez, aimable et bonne Shéhérazade. Les sujets ne doivent pas vous faire défaut dans le milieu parisien où, plus heureuse que nous, vous avez la chance de vivre. Cela distraira notre morne et insipide solitude. Présentez mes respects à ma tante Caroline, qui ne peut douter que nous ne soyons en correspondance ; mais continuez à lui laisser ignorer que je vous tiens au courant de mes intentions et de mes projets. Une autre recommandation essentielle : mettez à détruire tout ce que je vous ferai parvenir d'ici par l'intermédiaire de M. Vieillard ou de Persigny, les soins éclairés que je vous connais. Mes tendres souvenirs à mes cousines Lavalette et, pour vous et les vôtres, ma chère mademoiselle Masuyer, tous nos bien affectueux sentiments, les miens tout particulièrement. — Napoléon-Louis. »

Cette lettre m'a soulagée d'un poids ; le prince est incapable de la moindre plaisanterie lorsqu'il éprouve la plus légère contrariété. Il a donc l'esprit tranquille en ce moment, puisque le voilà de nouveau, non pas gai (ce mot s'accorderait mal avec sa gravité naturelle), mais cordial et souriant. Cependant, nous savons par M. Delacroix que le Gouvernement se tient au courant de ses moindres démarches par l'entremise de M. de Montebello, ministre de France à Berne. Ce fils du maréchal Lannes fait surveiller étroitement, paraît-il, la correspondance des hôtes d'Arenenberg avec la France. C'est un avis dont, sans en rien marquer, j'ai fait mon profit.

Paris, samedi 17 février 1838.

J'avais tort de redouter mon retour à la musique, qui m'accueillit hier comme une enfant particulièrement aimée, et avec quelle prodigalité ! M. Delacroix présentait à Joséphine de Forget une jeune sœur de madame Malibran : mademoiselle Pauline Garcia [1], accompagnée de sa mère, veuve du ténor célèbre, et qui fut elle-même une chanteuse de grand mérite. L'on me pria de me mettre au piano, où je m'assis, bien émue dans ma robe noire.

Cette toute jeune personne de dix-sept ans à peine n'a ni le même organe, ni le même visage que son illustre sœur, mais elle est douée de la même flamme. Ses traits sont irréguliers, mais ses yeux bruns ont une expression superbe ; son sourire est plein de charme et les mouvements de sa taille, plutôt élevée, sont tout d'aisance et de noblesse. Quant à sa voix, elle est d'une qualité et d'une étendue exceptionnelles ; elle embrasse deux octaves et demie, comme la voix de sa sœur. Le timbre de l'aînée était plus fluide ; celui de la cadette contient plus de chaleur ; tous deux sont au service de la même organisation musicale et du même art.

De tout ce que nous donna mademoiselle Garcia, c'est de *Norma*, de *Fidelio* et du *Roi des Aulnes* que je lui fus le plus reconnaissante. Elle m'a moins impressionnée dans *le Barbier* et dans *Cenerentola*. Bien que ses roulades soient parfaites, sont chant posé leur est supérieur encore. En m'assurant que mon accompagnement avait collaboré au succès de sa protégée, M. Delacroix m'a fait un compliment dont je suis fière. Peu de personne profitèrent de ce régal intime, qui n'en fut que meilleur. M. de Musset vint en prendre sa part : part, paraît-il plus avide de la chanteuse que de son chant. Madame de Rovigo m'affirma que cette jeune Espagnole refuse énergiquement de devenir « l'Andalouse » de *Fantasio*. Je la comprends : il est beau, M. de Musset, mais redoutable. Il est galant aussi, même avec les « dames d'automne » [2]. Comme je

1. Elle devint la célèbre cantatrice, femme du littérateur dijonnais Louis Viardot et fut l'amie de Tourguenev.

2. Valérie Masuyer était alors âgée de quarante-deux ans, mais n'avait rien perdu de son charme et de sa grande allure, ni de sa suprême distinction.

venais d'interpréter au piano *l'Aurore*, de Beethoven, m'efforçant d'y mettre tout ce que le maître voulut qu'on y mît, M. de Musset n'est-il pas venu me dire que les bras de la femme l'avaient distrait de l'audition de la musique? Jadis, à Arenenberg, M. de Chateaubriand, dans une même circonstance, m'avait adressé le même compliment. Dans certains cas, si la littérature laisse les yeux ouverts, ferme-t-elle donc les oreilles? Quoiqu'il en fût, je n'ai pu me tenir de répondre à M. de Musset qu'en moi, l'artiste était fort dépitée; mais, au vrai, j'étais flattée. Combien, cependant, ai-je été plus sensible à la loyale et vigoureuse secousse que M. Eugène Delacroix est venu imprimer à ces fameux bras, en témoignage de fraternelle satisfaction. Joséphine de Forget a raison : celui-ci n'est pas seulement un artiste, il est l'Art même.

Paris, mercredi 28 février 1838.

Joséphine et moi sommes allées aujourd'hui faire visite à madame Récamier. Je la préfère dans le cadre de l'Abbaye-aux-Bois que dans celui de l'hôtel du président Pasquier, rue d'Anjou-Saint-Honoré, où elle s'est installée pour cet hiver, afin d'y soigner plus confortablement l'affection du larynx dont elle continue à souffrir. Aussi parle-t-elle peu. Je lui fut d'autant plus reconnaissante de tout ce qu'elle prit la peine de me dire. Lorsqu'on est auprès d'elle, l'on croit faire un beau rêve : celui d'être pour un instant devenue meilleure. L'impression est tout autre si l'on s'éloigne d'elle pour se rapprocher de madame de Boigne. Elle se trouvait là, ainsi que MM. Ampère et Ballanche; ce dernier ne semblant pas désespérer de l'absence momentanée de M. de Chateaubriand. Madame Swetchine se présenta ensuite. C'est une bien digne personne, remplie d'attentions charitables, mais je ne puis oublier combien elle nous ennuya à Arenenberg. Comme c'est aujourd'hui le mercredi des Cendres, sa présence semblait toute naturelle. Madame Récamier s'enquit avec beaucoup d'intérêt du prince Louis et m'a priée de lui écrire quel souvenir elle conservait de la reine; le message m'en sera doux à remplir. Nous allions partir et j'étais, comme toujours, ravie de ma visite, lorsqu'avec une expression malicieuse, Joséphine de Forget me fit signe d'attendre. Madame

Salvage faisait son entrée ! De nouveau, je songeai au temps de pénitence qui commençait et m'y soumis de mon mieux. Je dois à la vérité de reconnaître l'attitude parfaite de madame Salvage envers moi en cette rencontre, et je ne demanderais pas mieux que d'oublier ce qui nous divisa autrefois en faveur de ce qui nous unit aujourd'hui : la communauté de nos regrets. Mais j'ai tant souffert des mesquineries hypocrites de cette femme acariâtre que je me défie encore plus de l'apparence de son miel que de la dissimulation de son fiel...

Paris, samedi 10 mars 1838.

Je viens de passer des jours d'anxiété. M. Delacroix m'avait avertie que le comte Molé avait reçu de graves nouvelles de M. de Montebello au sujet du prince. Ce dernier, paraît-il, ne se serait pas caché de dire que, pour le moment, il est d'avis qu'il n'y a rien à tenter encore en France, mais qu'au premier moment favorable, il y ferait valoir ses prétentions au trône. Il est faitement capable de le penser, mais trop prudent pour l'avoir dit, j'en suis persuadée. On plaide donc le faux pour savoir le vrai. Le prince, dit M. Molé, se rend presque tous les soirs à Constance, où il descend à l'hôtel de « l'Aigle », y donnant à souper à quelques-unes de ses connaissances ; il en est dont je l'avais supplié de se défier. Sera-t-il donc toujours la victime de son cœur ? C'est de là, sûrement que le coup est parti. Au moment où je venais d'en écrire au docteur Conneau [1], j'ai reçu de ce dernier une lettre qui s'était croisée avec la mienne. Il m'y conte que lorsque le prince alla prendre possession de sa nouvelle résidence de Gottlieb, il a trouvé un arc de triomphe dressé sur la route qu'il devait parcourir et qu'il fut reçu aux cris de : « Vive Napoléon ! »

Le docteur ajoute que les populations répètent à satiété que le Gouvernement français n'a pas osé juger au grand jour un homme si digne du nom qu'il porte, préférant couvrir sa faiblesse sous le manteau de sa clémence. Tout cela le grise. Comme le docteur Conneau, je le comprends, mais le déplore.

1. Le docteur Henri Conneau, d'abord attaché à Louis Bonaparte, ex-roi de Hollande, puis à la reine Hortense et à Napoléon III. Né en 1803, il devint sénateur et mourut en 1877.

Je me suis décidée à lui écrire que je le conjurais, au nom de sa mère, de ne pas chercher à moissonner dans des champs d'illusions ce que des conseillers dangereux y sèment d'ivraie chimérique. Il ne m'en voudra pas, je le sais, de ce nouveau sermon dicté par mon dévouement ; mais fasse Dieu qu'on ne le détourne pas d'en tirer profit !

Paris, lundi 19 mars 1838.

Une émotion profonde m'était aujourd'hui réservée : le comte Arese [1], arrivé à Paris aux premières heures du matin. Venant de Milan, il s'est arrêté trois jours à Arenenberg, et il part après-demain pour Londres. Il avait débarqué à Livourne à la fin de février. Malgré tout ce qu'il avait à faire, il a brûlé les étapes pour venir saluer la tombe de celle dont il n'a pas eu, comme moi, la consolation de recueillir le dernier soupir. Elle l'aima comme un autre enfant et, coïncidence qui m'est douce, le nom d'Arese se trouve inscrit à côté du mien dans l'acte des dernières volontés de notre chère reine. Nous sommes partis immédiatement pour nous agenouiller ensemble dans la crypte de Rueil. Il est des instants que l'on regrette de voir finir : ce fut un de ceux-là...

Je sais enfin tout ce que je voulais savoir d'Arenenberg et je m'en sens l'âme rassérénée. C'est un doux privilège accordé à l'homme que celui de pouvoir se ressaisir au plein de la vie par les impressions de l'enfance. Le comte Arese m'assure que c'est le cas de notre cher prince. Dieu en soit béni. Ensemble, les deux amis ont parcouru tout ce cher Arenenberg dont, paraît-il, le fils a fait un musée d'amour et de reconnaissance à sa mère. Ils ont pénétré dans cette chambre pieusement close où elle a exhalé son dernier souffle. Et là, le prince s'est déclaré résolu à vivre en cette paisible retraite, éloigné du monde durant quelques mois encore, fidèle à ses affections comme à ses souvenirs... Les hommes ont, pour s'étourdir de leurs chagrins, bien des ressources que la destinée a refusées aux femmes. Leur vie n'est pas tout entière enfermée dans le cercle de leurs sentiments. Pour

1. Le comte Francesco Arese, un des amis les plus fidèles de Napoléon III, comme aussi de Valérie Masuyer. Ministre, ambassadeur de Victor-Emmanuel, il fut l'un des plus chauds avocats de la cause italienne. Né en 1806, il mourut — je crois — en 1880.

échapper aux tristesses du cœur, ils ont le mouvement, le bruit, les voyages, les intérêts publics. La femme, attachée au foyer, est forcée de vivre avec ses peines en perpétuel tête-à-tête. Rien ne la dérobe à elle-même. Heureuse est-elle cependant de pouvoir parfois donner un libre cours à ses larmes : les épreuves nous viennent d'en haut et nous y ramènent...

1855

Le 26 mai 1855.

Au moment même où la guerre [1] continue ses sinistres hécatombes, Paris, par un étrange contraste, vient d'assister à une solennité qui semblait être la glorification de la Paix : l'ouverture de l'Exposition universelle.

Elle eut lieu hier, mardi, dans le magnifique palais de l'Industrie, élevé à cet effet aux Champs-Élysées, entre ceux-ci et la Seine, sur l'emplacement du carré de Marigny, en face du dôme des Invalides. Ce vaste édifice rappelle un peu le Crystal-Palace de Londres, mais beaucoup mieux situé. Sa principale salle, avec ses immenses proportions et ses gigantesques vitraux de Maréchal, cause une impression féerique [2].

Hier, la façade extérieure apparaissait décorée de trophées, d'écussons aux armes impériales, de drapeaux aux couleurs de toutes les nations. Au moment où l'Empereur et l'Impératrice, suivis d'un nombreux cortège, firent leur entrée vers une heure et demie, un orchestre de cent cinquante musiciens attaqua l'air *Partant pour la Syrie*, de la reine Hortense. Qui m'eût dit, il y a plus de vingt ans, que cette simple romance, si souvent accompagnée par moi à son auteur, la murmurant au milieu de notre exil, retentirait un jour ici comme un chant triomphal à mes oreilles attendries, mais stupéfaites. Car cette douce mélodie n'était pas de celles que préférait le prince d'alors, et je sais que l'empereur d'aujourd'hui n'est pour rien dans le choix qu'on en a fait comme hymne officiel de son règne. Joséphine de Forget, placée

1. La guerre de Crimée, déclarée en 1854 et qui ne fut terminée qu'en 1856.
2. Il a été démoli en 1897 pour être remplacée par le Grand et le Petit Palais.

auprès de moi dans la tribune, n'a pu se tenir de s'écrier en l'écoutant : « Que dirait ma tante si elle entendait son « discret et beau Dunois » faire ici un pareil tapage ! » Je dois reconnaître cependant, qu'ainsi arrangé et exécuté, l'air de la reine Hortense produisit un effet sensationnel lors de l'entrée du souverain.

En face de l'entrée principale, une estrade se dressait, portant un dais de velours cramoisi, surmonté d'une couronne impériale abritant deux trônes, sur lesquels prirent place l'Empereur et l'Impératrice. Je me plus à remarquer que l'un avait son regard animé des bons jours en contemplant sa compagne. Quant à celle-ci, vêtue de satin blanc, coiffée de velours cramoisi, la tête, les épaules et la gorge ruisselantes de diamants, elle rayonnait de tout l'éclat de sa merveilleuse beauté et de sa prodigieuse fortune.

Le prince Napoléon, président de la Commission de l'Exposition, prononça un discours trop long, comme tous ceux dans lesquels il pense augmenter l'importance de sa personne par le nombre de ses paroles. Cependant, il a dit justement : « Sire, une exposition universelle qui, en tout temps eût été un fait considérable, devient un fait unique dans l'Histoire par les circonstances au milieu desquelles celle-ci se produit. Il était réservé au règne de Votre Majesté de montrer la France digne de son passé dans la guerre et plus grande qu'elle n'a jamais été dans les arts de la paix. Le peuple français fait voir au monde que toutes les fois que l'on sait comprendre son génie et qu'il sera bien dirigé, il sera toujours la grande nation. » Le prince annonça que les exposants étaient au nombre de vingt mille, dont neuf mille cinq cents Français et dix mille cinq cents étrangers.

L'Empereur répondit quelques mots seulement au long discours du prince : « Mon cher cousin, dit-il, en vous plaçant à la tête d'une Commission appelée à surmonter tant de difficultés, j'ai voulu vous donner une preuve particulière de ma confiance. Je suis heureux de voir que vous l'avez si bien justifiée. Je vous prie de remercier en mon nom la Commission des soins éclairés et du zèle infatigable dont elle a fait preuve. J'ouvre avec bonheur ce temple de la Paix, qui convie tous les peuples à la concorde. » L'on ne peut s'empêcher, néanmoins,

de remarquer que c'est au milieu d'une guerre acharnée qu'est inauguré l'édifice appelé temple de la Paix par le chef de l'un des États belligérants.

Cette cérémonie d'ouverture fut d'ailleurs splendide. Malheureusement, la température n'avait rien de la douceur printanière. L'atmosphère de l'immense nef de ce palais de verre était glaciale. Pour les femmes invitées, dont j'étais avec Céleste Baroche [1] et Joséphine de Forget, la toilette du soir étant imposée, nous étions gelées. L'Empereur, s'apercevant que l'Impératrice grelottait dans ses atours impériaux, eut l'affectueuse autant qu'heureuse pensée de la prier instamment de se retirer après les discours, ce qui nous permit de remettre nos fourrures pour suivre le cortège de la visite officielle de l'Exposition.

L'Empereur en prit naturellement la tête, suivi par les membres du corps diplomatique et des grands dignitaires. Au bout de quelques pas, ces messieurs furent heureux de venir nous demander la permission de venir se mêler à nous, qui avions commencé par les suivre. L'Empereur demanda à la princesse Mathilde d'occuper à sa droite la place laissée vacante par le départ de l'impératrice. Avec sa dignité massive, mais incontestable, la princesse, évidemment satisfaite, s'empressa d'acquiescer à la demande de son cousin. Intelligente toujours, gracieuse ce jour-là, elle sut, par l'originalité de ses saillies, la justesse de ses remarques, nous rendre fort agréablement intéressante cette visite officielle d'objets exposés, où les choses les plus futiles figurent à côté des choses les plus sérieuses. On y voit les pierreries, les robes de bal, les jouets d'enfant auprès des instruments aratoires et des machines qui ont modifié l'industrie de fond en comble.

Une galerie, dite de « l'Économie domestique », attire tout spécialement l'attention de ceux que préoccupe l'amélioration du sort du plus grand nombre. Les arts humanitaires, si je puis m'exprimer ainsi, voisinent avec les arts décoratifs, les arts industriels et les beaux-arts. L'on est frappé des progrès de la science et de ses découvertes : telle celle de cette force

1. Céleste Letellier, femme de Jules Baroche. Celui-ci était président du Conseil d'État, après avoir contribué au coup d'État et été plusieurs fois ministre.

encore assez peu expliquée, mais utilement employée, que l'on nomme « l'électricité ».

Hélas ! A la suite de l'étalage de ces merveilles de la paix s'allonge une galerie qui évoque les horreurs de la guerre. C'est celle où l'on a placé les voitures d'ambulance, les instruments de chirurgie, les appareils pour les blessés. La pensée se reporte brusquement et douloureusement de Paris en Crimée, des heureux, des vivants aux malheureux, aux morts. Bien des cœurs se serrent, bien des fronts s'assombrissent, et la foule, qui oublie si vite, passe rapidement, déjà distraite.

Le nombre des exposants a tellement dépassé les prévisions que l'on a dû construire, en dehors du palais de l'Industrie, une galerie longeant le cours de la Reine, pour le réunir à une vaste construction élevée avenue Montaigne. Elle est destinée à recevoir les tableaux, statues, dessins envoyés par les provinces de France et par tous les pays étrangers. Les arts de toutes les nations peuvent se voir face à face sur ce champ de bataille pacifique qu'est le terrain de l'Exposition universelle. Un grand enseignement pour tous résulte de ce concours, dont l'Empereur peut revendiquer personnellement la généreuse initiative. M. Théophile Gautier, qui se trouvait auprès de moi à un moment de cette visite, me disait : « Ne vous semble-t-il pas qu'avec nos prodigieux moyens de communications, devant lesquels n'existent plus ni mers, ni montagnes, ni distances, ni obstacles, le mot : « Il n'y a plus de Pyrénées » pourrait s'appliquer à toutes les frontières ? ». Et je répondais : « Rien n'est plus vrai. Pour ma part, me voilà certaine, avec une course en fiacre des Tuileries à cette avenue Montaigne, de pouvoir venir voir, en trois heures ici, autant que je pus voir jadis, en trois mois de voyage en berline, avec la reine Hortense, à travers l'Italie et ses merveilles. »

Dans l'exposition de peinture de l'École française, l'on éprouve un éblouissement. Les deux salles qui sont affectées aux œuvres de M. Ingres et à celles de M. Horace Vernet demanderaient en particulier des heures de contemplation, par conséquent d'admiration. Du premier, que l'on nomme, avec exagération pourtant, le « Raphaël de la France », j'ai remar-

qué surtout le *Saint-Symphorien*, *Œdipe consultant le Sphinx*, *le Vœu de Louis XIII*, *Roger délivrant Angélique*, *Jeanne d'Arc*, *Chérubin couronné par la Musique*, *la Vierge à l'Hostie* et *l'Apothéose de Napoléon*, devant laquelle le cortège fit un assez long arrêt. M. Auber, notre cher ami commun, expliqua l'absence de l'illustre artiste, retenu chez lui par une indisposition, sans gravité d'ailleurs.

Dans la salle destinée aux œuvres de M. Horace Vernet, celui-ci se tenait pour y accueillir l'empereur. Avec l'esprit d'à propos et de souci de ses intérêts, que je lui connais depuis Rome, M. Vernet exprima ses regrets de l'absence de l'Impératrice, partagés du reste par toute l'assistance. Mais lors qu'il les étendit à la personne du roi Jérôme, les approbations se montrèrent plus discrètes. La princesse Mathilde, s'en apercevant sans doute, réchauffa aussitôt le public par les exclamations de son admiration, très justifiée d'ailleurs, pour *la Prise de la barrière de Clichy en 1814*, *l'Attaque de la porte Constantine*, *la Bataille de l'Isly*, etc. de notre peintre militaire par excellence.

Quant à M. Eugène Delacroix, son tact le faisait se tenir dans les salles où n'étaient pas ses toiles. Celles-ci, telles que *la Barque du Dante*, *Hamlet au cimetière*, *les Massacres de Scio*, *le Meurtre de l'évêque de Liége*, etc., n'en suscitèrent pas moins toute l'admiration qu'elles méritent. L'Empereur ayant dit (sûrement avec une fine intention) qu'il se réjouissait de voir le nom de M. Delacroix désormais incontesté, sans un mot je regardai Joséphine de Forget. C'était plaisir de voir son cher visage s'embellir alors d'une joie sereine.

Que de tableaux je voudrais pouvoir citer encore parmi les œuvres de MM. Decamps, Meissonnier, Troyon, Couture, Muller (un vieil ami pour moi), Hébert, Ziem, madame Rosa Bonheur ! Quels beaux paysages rendus par MM. Rousseau, Daubigny, Corot, etc. ! Le cortège ayant oublié l'heure au milieu de toutes ces merveilles de France, c'est en courant et presque sans rien voir qu'il dut parcourir les salles de la sculpture et celles des œuvres d'art étrangères. Je me réjouis heureusement de pouvoir les revenir voir en paix. M. Delacroix, qui nous a rejointes, a promis d'y être notre « cicerone ». C'est aussi lui qui a protégé notre sortie au milieu de la foule, devenue pres-

que cohue après le départ de l'Empereur et des grands dignitaires. Céleste avait dû nous quitter pour suivre son mari, le président Baroche.

Dans cette multitude de gens en grand apparat qui se pressaient à se froisser, Joséphine et moi nous sommes trouvées tout à coup auprès de la comtesse de Montijo et de sa fille, la duchesse d'Albe. La mère de notre souveraine est une personne assez originale, mais intelligente et d'un commerce intéressant. Elle a dû être fort belle, montre peut-être un peu trop qu'elle s'en souvient, mais demeure d'une amabilité d'excellent aloi. Sa fille, d'Albe, est extrêmement jolie et gracieuse. Sa beauté, presque égale à celle de l'Impératrice, possède plus de charme, sans doute parce qu'elle n'est pas gênée par le souci d'une constante représentation. Ces dames ont toutes mes sympathies pour l'intérêt avec lequel elles m'interrogent, chaque fois qu'elles me rencontrent, sur la mère de l'Empereur. Madame de Montijo m'a conquise du jour où, d'un accent très sincère, elle m'a dit : « Combien vous devez être peinée, madame, quand parfois vous me voyez au milieu de ces cérémonies auxquelles la reine Hortense ne peut plus assister à la place qui serait cependant si justement la sienne ! »

L'on s'étonne souvent que madame de Montijo n'ait pas de rang officiel à la Cour. L'on en taxe sa fille d'indifférence, son gendre de dédain. Rien n'est plus erroné. L'Impératrice a pour sa mère une grande affection. L'Empereur témoigne à sa belle-mère les plus courtois égards. Si celle-ci n'est aux Tuileries qu'une grande dame de plus, c'est de sa propre et unique volonté. Elle a désiré (je le tiens de Napoléon III) n'être à la Cour de Paris que ce qu'elle est à la Cour de Madrid : la comtesse de Montijo, grande d'Espagne de 1re classe, parce que cela, elle l'est par elle-même. Cette fierté témoigne d'une indépendance qui n'est pas sans grandeur et ne surprend pas lorsque l'on connaît celle qui la possède. Mais, à la Cour, l'on éteindrait plutôt le soleil que l'on empêcherait certaines langues de blâmer « des choses louables ou d'en louer qui devraient être blâmées » !

M. Mérimée, qui accompagnait la comtesse de Montijo, s'est joint à M. Delacroix pour aller à la recherche de nos voitures respectives. Lorsqu'ils les eurent retrouvées, nous

séparant, madame de Montijo et sa fille partirent en leur équipage. Joséphine me ramena dans sa voiture aux Tuileries, mais n'y entra pas elle-même. Elle avait laissé chez elle sa chère mère [1] assez souffrante en ce moment, sous la garde fidèle de son petit-fils, Eugène de Forget, et elle avait hâte de rentrer.

Après avoir été saluer l'Empereur et l'Impératrice, qui recevaient en grand appareil les félicitations d'une multitude ravie de pouvoir les leur offrir, je me retirai dans mon appartement, tant soit peu brisée par la fatigue de cette magnifique cérémonie, mais heureuse d'y avoir assisté en constatant la satisfaction si visiblement éprouvée par l'Empereur.

Raphaël de Gricourt [2], que je venais de rencontrer dans les grands appartements, m'ayant offert son bras pour me ramener dans le mien, nous avons, une fois de plus, durant quelques instants, remonté ensemble le fil des jours écoulés d'Arenenberg aux Tuileries. Que de chemin parcouru, que d'événements accomplis depuis lors ! M. de Gricourt est ici l'un des chambellans de l'empereur Napoléon III, et moi, de par l'affection que ce dernier a bien voulu me conserver, j'y porte officiellement le titre de dame d'honneur de feue la reine Hortense [3]. Elle seule hélas ! n'est plus là pour voir nos rêves devenus réalités et être témoin du bonheur de ce fils qu'elle a tant aimé. Car il est vraiment heureux. A quarante-sept ans amoureux de sa femme, comme à vingt-cinq il l'était de toutes les femmes, il s'en tient, pour l'instant du moins, à cet unique amour. Il n'a plus cet air mélancolique, triste même que nous lui avons tant connu. Il aime la vie, il aime le pouvoir, s'intéresse à toutes choses et n'est blasé sur rien. Sa légitime ambition satisfaite le fait d'autant plus jouir de

1. La comtesse de Lavalette, née Émilie de Beauharnais, qui devait s'éteindre quelques jours plus tard, le 18 juin 1855.

2. Le marquis de Gricourt (1813-1877). L'un des familiers de la petite Cour de la reine Hortense à Arenenberg. Il prit une part active à l'échauffourée de Strasbourg. Sous le Second Empire, il fut successivement chambellan et sénateur. Par sa fidélité, son dévouement, ce fut un des plus beaux caractères de l'entourage de Napoléon III.

3. Lors de la formation de la maison de l'impératrice, Valérie Masuyer, relevant d'une grave maladie, n'avait pas cru pouvoir accepter le service de dame du palais que lui offrait Napoléon III. Celui-ci lui conféra alors le titre et le rang de dame d'honneur de feue la reine Hortense, qu'elle conserva pendant toute la durée de l'empire, ainsi que la jouissance de l'appartement qui lui avait été attribué au palais des Tuileries (Décision impériale du 23 juillet 1853).

sa situation actuelle qu'il en est le seul auteur et que, seul, il l'avait prédite quand ses projets étaient regardés par tous comme des rêves d'un cerveau halluciné.

Sa Cour, quoi qu'en puissent prétendre certains esprits chagrins, surtout jaloux, est d'une tenue excellente, égale, sinon même supérieure à celle des Cours les plus justement renommées. L'Impératrice est la souveraine la mieux mise de l'Europe ; ce qui la caractérise, outre son incomparable beauté, est la distinction dans l'élégance. Aucune femme ne saurait présider mieux qu'elle aux fêtes superbes qui nous sont offertes en ce moment. L'Empereur possède les plus beaux chevaux, les plus beaux équipages. Sa maison civile, comme sa maison militaire, sont des plus correctement établies et dirigées. Il en est de même pour la maison de l'Impératrice. A la tête des unes sont M. Achille Fould [1] et mon compatriote, le maréchal Vaillant [2] ; à la tête de l'autre préside ma noble amie, la princesse d'Essling [3]. Tout cela est d'une pompe et d'un éclat sans clinquant; tout s'y accorde au meilleur ton, dans un accord essentiellement français. Par ses excellentes façons, M. de Gricourt et moi sommes heureux de pouvoir constater que l'Empereur apparaît comme le premier gentilhomme de son empire, éclairé, je le répète, du rayonnement de son amour.

Tout dernièrement encore, dans une de ces visites particulières et fréquentes dont il veut bien honorer ma vieille fidélité, il me disait, avec sa simple familiarité d'autrefois, en me parlant de l'Impératrice : « Nulle femme ne pouvait me convenir mieux qu'elle, car je me sens capable de lui demeurer fidèle. » Je ne le crois pas plus capable d'être fidèle en amour qu'ingrat en amitié. J'ai répondu, cependant, « ainsi soit-il ! » à cette antienne édifiante, et cela d'autant plus vo-

1. Achille Fould, financier célèbre et ministre de Napoléon III.

2. Nicolas Vaillant (1790-1871), né à Dijon ; successivement maréchal de France, sénateur et ministre.

3. Anna Debelle, fille du général baron Debelle ; épouse du fils aîné du maréchal Masséna, duc de Rivoli et prince d'Essling (1802-1888). Justement réputée pour sa beauté, sa distinction, la dignité de sa vie et sa fidélité. Le 4 septembre 1870, elle ne craignit pas de se rendre dans son équipage d'apparat aux Tuileries pour accomplir, comme à l'ordinaire, son service auprès de l'impératrice, malgré les dangers de l'émeute. Elle a laissé un impérissable souvenir au cœur de ceux qui ont eu l'honneur de la connaître.

lontiers que les procédés de ma souveraine à mon égard sont d'une délicatesse dont je lui sais un très grand gré.

Je connais moins, cela va de soi, l'Impératrice que je ne connais l'Empereur. Mais elle veut bien, chaque fois que l'occasion s'en présente, s'entretenir avec moi, en une gracieuse et libre confiance, et sa nature semble claire à comprendre. Elle doit être bonne, car elle est indulgente, charitable et accessible à la pitié, bien qu'encline à l'indignation, sujette aux emportements. Je lui crois une âme plus ardente et vaillante qu'un cœur doux et tendre ; mais je suis persuadée que la fière droiture, qui est sa qualité maîtresse, la rendra capable d'un loyal et fidèle dévouement à son mari. Elle poursuit avec soin la culture d'une intelligence ouverte et prompte. Plus attirée vers les lettres que vers les arts, elle a du moins le bon sens de comprendre qu'il est de son devoir de favoriser, de protéger les unes autant que les autres. Sa conversation vive, imagée, souvent enjouée, spirituelle même est plus intéressante à entendre que facile à suivre, car elle bondit subitement d'un sujet à un autre. A côté de cela, elle a d'heureux silences, durant lesquels elle écoute avec fruit. Elle s'exprime fort bien en notre langue, avec un très léger et même agréable accent plutôt anglais qu'espagnol. Le timbre de sa voix parfois un peu guttural, conserve toujours les intonations du bon ton. Je lui crois une âme devenue vraiment française, et j'aime à l'entendre confesser son amour et son culte envers le martyr de Sainte-Hélène. Par ailleurs, son jugement est-il toujours très sûr ? Sa bonne foi, du moins, demeure incontestable. Quant à sa rare beauté, elle la porte avec une dignité, une grâce, une simplicité, une aisance incomparables. Elle est aussi naturellement en resplendissante beauté qu'elle est naturellement en bonne santé. C'est une intéressante et noble personnalité. Souhaitons qu'elle soit jusqu'au bout la femme qui convient le mieux à l'Empereur, et l'Impératrice qu'il faut à l'empire.

Nous nous demandions une fois de plus, M. de Gricourt et moi, ce qu'il serait advenu de la rencontre de la reine Hortense et de l'impératrice Eugénie. Et notre réponse était la même. Notre reine n'eût peut-être pas conseillé ce mariage ; mais une fois qu'il eut été accompli, cette belle-mère et cette

belle-fille, de natures pourtant si essentiellement différentes, se fussent sûrement comprises et accordées pour le bien du principal intéressé : d'où notre regret commun que Dieu en ait autrement décidé. Jusqu'ici, un seul nuage plane sur l'horizon du ménage impérial : le double et fâcheux évanouissement des espérances maternelles de l'Impératrice. L'Empereur, toujours confiant en son étoile, compte néanmoins sur un héritier, comme il comptait jadis sur la couronne. Ainsi soit-il ! redisons-nous du fond de nos cœurs.

Paris, 17 juin 1855.

Chacun s'accorde à dire que Paris ne fut jamais aussi brillant, aussi animé qu'il l'est depuis l'ouverture de l'Exposition. Le 26 mai vit arriver le roi de Portugal, Dom Pedro V [1], avec son frère, Dom Luis [2] duc d'Oporto. Ces princes, de dix-huit et dix-sept ans, sont d'une timidité telle que, contrairement à tout protocole, on doit leur adresser la parole avant qu'ils ne se décident à la prendre eux-mêmes. Mais cette timidité est charmante et leur a gagné tous les cœurs ; le mien inclus. Ils sont logés aux Tuileries, dans le pavillon de Marsan, au-dessous des appartements occupés par les Bassano, les Tascher de la Pagerie et moi-même [3]. L'autre jour, je les croisai descendant l'escalier que je remontais. Ils m'offrirent aussitôt, et en même temps, leur bras pour m'accompagner jusqu'à ma porte. J'acceptai naturellement cette offre courtoise, mais comme ils ne surent pas marcher l'un et l'autre du même pas, j'arrivai chez moi secouée et essoufflée à un point extrême. Lorsqu'ils finirent par s'en apercevoir, rouges comme des pivoines, ils s'en excusèrent le plus gentiment du monde, mais avec cette phrase un peu étrange : « Pardonnez-nous, madame, mais nous sommes plus à l'aise sur des selles que sur les marches d'un escalier ! » Ils disaient vrai, en effet.

1. Fils de Doña Maria II de Bragance, reine de Portugal et de Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha. Il fut roi de 1853 à 1861.

2. Frère du précédent, roi de Portugal en 1861. Il épousa en 1862 la princesse Maria-Pia de Savoie et mourut en 1889.

3. L'appartement de Valérie Masuyer était alors à l'étage supérieur du Pavillon de Marsan, sur la rue de Rivoli, aujourd'hui salles du Musée des Arts Décoratifs. A partir de 1859, elle en occupa un autre, sur les bords de la Seine, près du Pavillon de Flore, où se trouvent aujourd'hui les salles de la collection Chauchard.

A la grande revue que l'Empereur donna le 4 juin en leur honneur au Champ-de-Mars, je les aperçus de la tribune de l'École militaire et constatai qu'à cheval, ils faisaient figure de cavaliers accomplis. Ils sont, de plus, passionnés de musique, et celle-ci ne chôme pas en ce moment.

Le 13 juin, l'Opéra a donné la première représentation de la nouvelle œuvre que M. Verdi a composée spécialement pour l'Exposition : *les Vêpres Siciliennes*. Il faut avouer que le sujet est singulièrement choisi. Rappeler devant deux nations, qui viennent de contracter une alliance et combattent ensemble en Crimée, le souvenir d'un massacre où le sang français coula à flots, non sur un champ de bataille, mais dans les rues, les maisons, les églises d'une ville italienne, manque tout à fait d'opportunité. Le succès n'en a pas moins été très grand. Cette représentation, à laquelle j'assistais en compagnie du comte Bacciocchi [1], a été splendide. De la loge impériale, placée au centre, partait un ruissellement d'éclat, qui se répandait sur toute la salle, de l'orchestre aux frises, dans un éblouissement de toilettes, de pierreries, d'uniformes, tel que je n'en vis jamais qui lui fût comparable.

L'ouvrage, admirablement interprété par mademoiselle Sophie Crivelli, très bien secondée par Gueymard, Obin et Bonnehée, est monté *alle stelle*, et son auteur, salué par des acclamations enthousiastes, dut paraître sur la scène à la fin du spectacle. Auber et Meyerbeer, qui se trouvaient comme moi dans la loge du comte Bacciocchi, s'accordaient à dire que l'ouverture des *Vêpres Siciliennes* était une des plus belles pages que M. Verdi ait écrites jusqu'ici. Quant à l'étincelant boléro, *Merci, jeunes amies*, mademoiselle Crivelli [2] dut le dire trois fois. Il est vrai qu'en outre de la musique, la voix merveilleuse, la beauté sculpturale, la *bravura* de la jeune artiste méritaient bien cette ovation. Il paraît pourtant qu'elle va faire ses adieux au théâtre, au grand désespoir de Meyer-

1. Le comte Félix Bacciocchi (1803-1866), neveu du prince Bacciocchi, époux de la princesse Élisa Bonaparte, sœur de Napoléon Ier. Il fut successivement premier chambellan de Napoléon III, surintendant des Théâtres et des Beaux-Arts, sénateur.

2. Sophie Crivelli, baronne puis comtesse Vigier (1829-1912). Cantatrice célèbre, non seulement par sa voix merveilleuse, mais aussi par sa bienfaisance et son dévouement envers toutes les misères, et qui laissa un nom justement honoré d'artiste et de grande dame.

beer, dont elle était une des interprètes de prédilection. L'on se montrait à l'orchestre, ému et ravi, son fiancé, le baron Vigier. Comme ce dernier, homme d'excellent ton, d'ailleurs, est propriétaire de l'important établissement de bains qui porte son nom, l'on chuchote que mademoiselle Crivelli descend de la « scène » vers la « Seine ». Mais elle ira sûrement plus loin aussi. Car l'on raconte également que le baron Vigier est en train de faire construire à Nice, dans un site de féerie, une villa qui reproduira le palais « della Cà d'Oro » du Grand Canal de Venise. Et l'on ajoute que, dans une salle de spectacle qui s'y trouvera aménagée, la baronne pourra demeurer, en faveur de ses invités, la grande artiste qu'elle ne saurait cesser d'être : ce qui console un peu Meyerbeer.

Lui aussi vient d'être à l'honneur, mais à l'Opéra-Comique, où l'on a fait une reprise solennelle de son *Étoile du Nord* en présence de Leurs Majestés. Ce fut encore un contraste que de voir l'Empereur des Français applaudissant au panégyrique musical du tsar Pierre le Grand. Il s'en acquitta de la meilleure grâce du reste, ainsi que tous les augustes occupants de la loge impériale. Seul, le prince Napoléon crut devoir y faire, avec son esprit de contradiction coutumière, un visage refrogné. Il le quitta heureusement le lendemain à la grande réception officielle offerte par lui, sur l'ordre et aux frais de l'Empereur, dans sa somptueuse installation du Palais-Royal. Les fêtes des Tuileries, qui seront plus brillantes encore, ne doivent commencer que plus tard, à l'arrivée des souverains d'Angleterre. La princesse Mathilde présidait à cette réception, digne de tout point de sa haute origine, et à laquelle elle avait bien voulu me convier.

Je ne puis me défendre de réflexions nombreuses autant qu'instructives chaque fois que je pénètre dans l'intérieur actuel de ceux que, dans ma jeunesse, l'on nommait les « Montfort ». L'avènement au trône de celui que je vis par eux renié et abandonné, il y a vingt ans, les fait aujourd'hui, premiers princes du sang impérial. La reine Hortense, dont leurs si tristes procédés d'alors emplirent d'amertume les chers et derniers jours, disait avec son inlassable indulgence : « Les Montfort, pourtant, ne sont pas dépourvus de cœur, mais ils ont parfois des absences de mémoire. » Celle-ci leur

revint le jour où le chef de leur maison fut porté au pouvoir par la volonté du pays. Sur le seuil des Tuileries, où il rentrait triomphant, il rencontra tous ces parents qui, jadis, ne voulaient plus le connaître. Il les y accueillit avec une générosité sans pareille. Ceux-ci lui en conservent-ils de la gratitude? Je le crois, mais chacun avec sa nature; et ces natures sont dissemblables, bien que de même race.

Ce qui caractérise celle du roi Jérôme, c'est la légèreté. Son glorieux frère le nommait « l'aimable et incorrigible libertin », et il l'est demeuré. Ses soixante et onze ans sont aussi frivoles que l'étaient ses vingt-cinq ans. Certaines femmes l'en admirent, sans doute parce qu'elles en profitent. Veuf de l'excellente reine Catherine de Wurtemberg, il l'a ensevelie, voilà vingt ans, à Stuttgart, sous un torrent de larmes aussi sincèrement répandues que promptement taries. Très épris peu après des plus belles Florentines, il n'eut de cesse qu'il n'eût épousé morganatiquement l'une d'elles parce qu'elle lui résistait : la marquise Bartolini. Puis, voulant profiter de la liberté des derniers jours qui peuvent lui rester, il l'a persuadée que l'air de Paris lui pourrait être funeste et, sous ce prétexte, lui a fait réintégrer sa villa de Florence. Une nouvelle Égérie prodigue ses conseils à ce nouveau Numa : la baronne de P... L'on assure, il est vrai, que cette dame a entrepris de ramener le roi vers Dieu, dont il s'était quelque peu éloigné. Mais le prince Napoléon déclare, dans une irrévérencieuse liberté de langage que je ne saurais imiter, que madame de P... a une étrange façon d'attirer les regards de son père sur les beautés des créatures de la Création.

Tel qu'il est cependant, le roi Jérôme demeure justement auréolé du nom qu'il porte avec un masque impressionnant. En souvenir de sa fidélité à l'Empereur et de sa vaillante conduite à Waterloo, Napoléon III l'a fait maréchal de France, gardien du reliquaire des Invalides et l'a richement renté sur sa liste civile, ainsi que ses enfants. Il lui témoigne la plus grande déférence en l'écoutant, mais ne suit pas toujours ses avis. Le roi Jérôme, entre autres choses, avait fortement déconseillé la guerre actuelle, alors qu'il était temps encore de l'éviter. Se souvenant du martyr de Sainte-Hélène, il trouvait une faute de s'allier avec l'Angleterre pour combattre

la Russie, et pour quelle cause! Des querelles oiseuses, en somme, de prêtres de confessions diverses, où la vraie piété n'avait que fort peu de part : tel était le prétexte invoqué. La véritable raison, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, le général de Castelbajac, l'avait clairement devinée : augmentation de la puissance britannique dans la Méditerranée et importance inutile à donner au Piémont. Aussi s'efforçait-il de conserver les bonnes relations de la France et de la Russie. M. de Morny partageait le même point de vue. L'Impératrice, de son côté, à une de ses réceptions intimes à laquelle j'assistais, plaida avec chaleur la cause du maintien de la paix. Mais le parti militaire escomptant des lauriers, le parti religieux entrevoyant une nouvelle Croisade, poussaient à la guerre. Bien qu'à regret, j'en suis certaine, l'Empereur y consentit. La bonté, qui est toujours sa qualité principale, devient parfois son principal défaut : elle le fait céder trop facilement aux désirs de ceux envers lesquels il se croit tenu à de la reconnaissance. En l'occurrence, certains de ceux-ci en usèrent pour lui faire prendre, à tort, une décision en accord surtout avec leur propre ambition. « Puisse Jupiter ne pas avoir à regretter cette fois de s'être rangé aux avis de Mars plutôt qu'à ceux de Junon! » Le propos est du prince Napoléon, qui ne met pas plus de fard à ses boutades qu'à ses discours.

A l'époque où j'avais, à Rome, l'honneur de faire des lectures à Madame-Mère, j'écoutais avec avidité les paroles tombant des lèvres de cette femme souverainement supérieure. Je me souviens que parmi les avis qu'elle affectionnait de donner à la descendance qui lui était si chère revenait fréquemment celui-ci : « A Dieu que l'on ne peut pas tromper, comme au prochain que l'on ne doit pas tromper, il faut toujours montrer « un cœur de cristal. » Le prince Napoléon et sa sœur ont, sur ce point du moins, fait profit des conseils de leur noble aïeule : la franchise chez eux confine parfois à la rudesse. D'aucuns le leur reprochent, mais je ne suis pas de ceux-là. A Arenenberg, certes, je fus témoin, de leur part, de faits qui m'ont justement et profondément peinée, étant donné les êtres chers envers lesquels ils se produisaient, mais je n'ai jamais vu les enfants du roi Jérôme se mouvoir

au milieu des odieux brouillards de l'hypocrisie : indignité ignorée des Bonaparte. Et c'est pourquoi je me rends toujours volontiers aux invitations qu'ils veulent bien m'adresser en souvenir de nos si vieilles relations.

En les revoyant au Palais-Royal, je me reporte en pensée à plus de vingt ans en arrière, alors que ma chère reine traitait la princesse Mathilde et le prince Napoléon comme elle traitait son propre fils. Toutefois, je ne puis me défendre de songer à l'un de leurs frères que je ne retrouve pas ici à leurs côtés. A Arenenberg, on le désignait sous les seuls prénoms de « Charles-Henry ». Mais chacun savait qu'il était indubitablement le fils du roi Jérôme et de la belle comtesse de Lowenstein [1], et que la bonne reine Catherine elle-même lui avait prodigué les soins maternels interdits à sa propre mère. M. Charles-Henry, aîné de ses frères, était alors un cavalier de fort belle mine, d'une éducation parfaite, dont ses cadets eussent pu, dû même, prendre assez souvent exemple. Sa tante, la reine Hortense, avait pour lui une réelle affection. Elle se plaisait à lui faire revêtir, ainsi qu'à sa sœur, des costumes du Premier Empire qu'elle avait pieusement conservés. Tous deux les portaient avec une suprême élégance ; tous deux aussi montraient d'égales et heureuses dispositions pour les lettres et les arts. Mais, de plus et surtout, M. Charles-Henry, malgré un esprit légèrement caustique, possédait un cœur d'une sensibilité, d'une délicatesse extrêmes. Lors de « l'Affaire de Strasbourg » [2], la reine m'avait envoyée dans cette ville afin que je lui fisse parvenir de son fils des nouvelles qu'elle attendait avec angoisse. Et je m'y débattais parmi des difficultés et des défections sans nombre, au milieu desquelles j'avais grand besoin de raidir tout mon courage. Spontanément, simplement, M. Charles-Henry vint me prêter une aide, un appui qui ne se démentirent point tant que j'en eus besoin : ce que je n'ai jamais oublié. Il paraît que l'indépendance de son caractère, tout autant que le désintéressement de sa nature, sont les seules causes, d'ailleurs, de son absence de ces réunions où j'aurais été si heureuse de le retrouver.

Celle d'hier, je ne saurais assez le répéter, fut une des plus

1. Il était le père du brillant historien Ferdinand Bac.

2. Voir les *Mémoires* de Valérie Masuyer (p. 353 et suiv.) (Plon).

belles fêtes parmi celles auxquelles il m'a été donné d'assister. Les souverains l'honorèrent de leur présence. Avec ses indéniables et grandes façons, le roi Jérôme offrit non pas le bras, mais la main à l'Impératrice pour lui faire parcourir les salons merveilleux, somptueusement illuminés. Il se plaît, avec raison, à ressusciter cette coutume de la Cour de Napoléon Ier. Il conduisit ainsi sa nièce jusque sur la terrasse extérieure, d'où la foule, massée sur la place du Palais-Royal, la salua de longues acclamations. Dans sa toilette vaporeuse de tulle bleu pâle lamé d'argent, couronnée de diamants et de saphirs, sous le ciel rayonnant d'étoiles, la souveraine faisait songer à Titania, reine des Fées, dans *le Songe d'une nuit d'été.*

Comme je m'apprêtais à me retirer sur cette vision poétique et charmante, je me trouvai en face de M. de Morny, dont l'amabilité réveille toujours en moi tant de souvenirs. Il semblait soucieux, contre son ordinaire, et je me permis de lui en faire la remarque. Il ne craignit pas de me répondre qu'il l'était en effet. Il trouve que l'Empereur, s'abandonnant à la fatalité, renonce à donner des ordres, laissant le général Pélissier jouer à sa guise une terrible partie. Ce qui rend cette lutte, déclare-t-il, plus amère, plus douloureuse encore, c'est qu'aucune raison d'animosité n'existe entre les Français et les Russes. Au fond de tout cela, me dit-il, il n'y a que des combinaisons diplomatiques, des questions d'équilibre européen, et le résultat de notre victoire (si souhaitable pourtant) ne sera qu'à l'avantage de l'ambition des Anglais et des Sardes. Alors, pourquoi faire monter tant de larmes aux yeux de tant de mères, de tant de femmes, de tant d'enfants? La guerre ne s'explique que par la défense d'intérêts nécessaires : ici, rien de tout cela n'est en jeu. L'Empereur ne l'ignore pas, ajouta-t-il, et il souffre à présent d'avoir cédé à de fâcheuses influences. Aussi voudrais-je qu'il mit tout en œuvre pour terminer promptement cette tragique aventure.

Soucieuse à mon tour, je regagnai mon logis d'où, par les fenêtres ouvertes (la largeur de la rue me séparant seule du Palais-Royal), mes oreilles percevaient encore la fête de Paris, alors que mon cœur m'emportait vers les tristesses de Crimée.

VALÉRIE MASUYER

LA LÉGENDE DE L'ILE KORIA MORIAN[1]

La nuit porta conseil à Abdulkader et acheva de préciser sa décision. Influencé d'abord dans ses idées religieuses par les larges conceptions de Fakir, il envisageait aujourd'hui les choses un peu différemment qu'il ne les voyait à son départ de Tunis. La conversation de la veille au soir, dans le petit sanctuaire de la plage, les avertissements qu'il avait reçus, achevèrent de préciser sa conduite : il devait renoncer à aventurer le petit trésor qu'il portait dans une traversée où il risquait d'être dépouillé. Puisqu'il avait renoncé, toujours sur les conseils de Fakir, à construire la mosquée sur le territoire de La Mecque, il était sage de cacher les perles en un lieu sûr jusqu'à son retour.

Il faisait encore nuit ; l'étoile du matin venait à peine de paraître, tout dormait encore. Le vent même avait molli et au loin, à l'accore du récif, on entendait la mer infatigable gronder sourdement.

Abdulkader se glissa dehors et s'en alla à la case où dormait Médane. Il l'éveilla sans bruit et lui fit signe de le suivre jusqu'à sa demeure. Là il sortit de son coffre de voyage la petite boîte de fer où étaient les perles et lui dit :

— J'ai décidé de laisser ce dépôt entre tes mains, pendant le temps que tu vas demeurer ici, c'est-à-dire jusqu'à mon retour. Il y a là tout le bien de Çarmina, celui qui lui vient de sa mère ; il est donc sacré comme la volonté des morts.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre 1938.

Tu cacheras ce coffret dans ton bagage, où nul ne peut soupçonner un objet si précieux ; fais en sorte de ne pas attirer l'attention sur toi par une vigilance maladroite. Feins au contraire une puérile insouciance où tu dissimuleras une attention de tous les instants, car tu dois veiller sur ce dépôt comme tu veillerais sur la vie de Carmina.

» Te sens-tu capable d'accepter cette mission? Allah doit entendre ta réponse jurée sur le Coran... »

— Par Allah je le jure, répondit Médane, la main droite sur le livre sacré ; mais comment expliquerai-je ma présence après ton départ?

— J'ai décidé dans ce but de conserver le chamelier et le guide jusqu'à mon retour ; il paraîtra ainsi tout naturel que tu demeures mon wakil chargé de veiller sur le bétail laissé à la garde de ces serviteurs.

Médane emporta la précieuse cassette et regagna sa case au moment où le muezzin clamait la prière d'El Fedjer ; la nuit était encore assez sombre et personne ne vit cette ombre furtive se glisser entre les dunes.

Abdulkader, rassuré maintenant sur l'absolu secret de ce transfert, s'achemina lentement vers la mosquée ; il y arriva avec les premiers fidèles et fit ses ablutions. Il avait hâte de voir Fakir ; ne l'ayant pas aperçu autour de la piscine, il supposa qu'il était à l'intérieur du sanctuaire, mais quand il y pénétra, la pénombre ne lui permit pas de le distinguer. La flamme paresseuse de la veilleuse à huile enfumait le plafond ; sa rustique lanterne projetait sur la coupole une ombre fantastique étalée comme une immense araignée, mais tout cela n'éclairait pas.

La prière achevée, le ciel déjà avait pâli et il faisait presque jour dans l'enceinte extérieure. Il attendit, espérant enfin découvrir Fakir, mais il ne le vit point. Au village, il s'informa : nul ne l'avait aperçu... Il était donc parti pendant la nuit, disparu brusquement comme il était apparu là-bas sur les bords du Nil. Ayant dit ce qu'il fallait pour que tout maintenant entre dans la voie du destin, sans doute sa mission était remplie. Du moins, c'est ainsi qu'Abdulkader interpréta la disparition de cet homme, puisque les décisions qu'il avait prises durant la nuit étaient conformes à ses conseils.

Abdulkader ne parla pas à son hôte du départ mystérieux de Fakir. Ce mendiant, d'ailleurs, n'avait pas retenu l'attention de Faroug, tout occupé qu'il était à tirer le meilleur parti possible de ce riche pèlerin, auquel il supposait de grandes richesses dissimulées dans le bagage. S'il n'avait pas jusqu'ici employé les moyens par lesquels il dépouillait d'ordinaire les voyageurs, c'est qu'il craignait la notoriété de celui-ci. Ce riche marchand de Tunis ne disparaîtrait pas sans éveiller aussitôt l'émotion de tous ses amis ou des courtisans de sa fortune.

Quand Abdulkader refusa le navire qu'il lui offrait, il en ressentit une vive contrariété, non seulement pour l'échec qu'il essuyait, mais par la preuve de sa méfiance et d'une prudence qui lui faisaient prévoir quelque difficulté à le duper. Sa décision de laisser son serviteur et ses montures à Abu Dara le rassurait cependant ; rien n'était perdu dans le cas où le guet-apens qu'il projetait viendrait à échouer. Faroug, malgré ce refus, gardait l'espoir d'amener son hôte à embarquer finalement sur le bateau qu'il lui avait proposé tout d'abord, parce qu'il n'y en avait pas d'autres sur rade en ce moment et que rien ne faisait prévoir qu'il en puisse venir avec le vent violent qui retenait toutes les barques dans les mouillages.

Probablement l'impatience eût fini, en effet, par avoir raison des craintes d'Abdulkader ; mais son destin était autre. Un zaroug, que Faroug n'avait pas prévu, apparut là-bas à l'entrée du récif. Bien qu'il vînt du nord avec vent arrière, la violence du vent sans doute l'obligeait à chercher un refuge pour la nuit. Selon toute apparence, il était monté par des contrebandiers hakmis originaires de Kauka, aux environs du Bab-el-Mendeb, apportant le tabac d'Égypte aux nagadis d'Odeidah, au sud de la mer Rouge.

Le zaroug ne pénétra pas dans la rade ; il voulait éviter la proximité de l'île, où il redoutait tout contact avec le cheik Faroug, dont les prétentions fiscales fort arbitraires étaient connues de tous les marins de la mer Rouge ; il demeura donc derrière une pointe du récif, à trois milles environ de Syal, tout près de la mer libre, maître d'appareiller en pleine nuit s'il le fallait.

Quand il eut abaissé sa voile, on voyait seulement l'extrémité de son petit mât se balancer sur l'horizon. Abdulkader comprit les raisons qui tenaient ce zaroug providentiel si éloigné et, pour le rassurer, décida de lui envoyer Médane. Il était bon marin, ayant bourlingué toute sa jeunesse avec les pêcheurs de sardines ou sur les navires que son maître envoyait faire des échanges jusqu'à Venise. Avec une joie enfantine, il accepta cette mission, fier de montrer ce dont il était capable quand on se fiait à lui.

Sitôt la nuit venue, il poussa sans façon à la mer la petite pirogue d'un pêcheur de nacre qui ne travaillait que le jour. Quelques heures après, il ramenait le nacouda.

Abdulkader lui fit de telles conditions qu'il accepta d'allonger un peu son voyage pour le conduire à Djeddah.

Le lendemain, Faroug se trouva devant le fait accompli. De crainte d'éveiller les soupçons d'Abdulkader, il n'osa pas faire de difficultés à ce navire, bien qu'il en eût le droit, du fait qu'il avait cherché à le frustrer des droits d'ancrage en mouillant en dehors des eaux de la rade. Il fit donc contre mauvaise fortune bon cœur, feignit d'être heureux que son hôte eût trouvé un navire qui lui convînt ; mais son esprit fertile avait déjà imaginé un plan nouveau adapté à ce départ inattendu.

Abdulkader, sentant que Faroug dissimulait une déconvenue, jugea prudent de ne pas prolonger son séjour et fit mettre à la voile le matin même, malgré la violence du vent. Entre deux maux, il faut choisir le moindre, et les risques d'une tempête lui paraissaient moins grands que la fourberie de cet homme.

Médane eût préféré demeurer dans l'île, où le dépôt dont il avait la garde lui semblait plus en sûreté. Mais il devait justifier les fonctions qui étaient précisément le prétexte de son séjour à Abu Dara. Pendant l'absence de son maître, la nécessité de s'occuper des chameaux et des ânes restés à la côte l'obligeait à aller s'y fixer. Peut-être, après tout, n'était-il pas fâché de se rapprocher de Mona, qui était retournée au jardin de Faroug après le départ de Carmina.

La vue de cette jolie Soudanaise venait de faire éclore en son cœur de quinze ans ces merveilleux enthousiasmes amou-

reux, précurseurs de l'éveil du mâle, qui embellissent l'adolescence ; c'est une floraison exquise, éclose en un matin, mais hélas ! éphémère, aussitôt effeuillée aux premiers souffles des réalités... Le rut brutal flétrit ces fleurs d'amour comme le vent du désert brûle l'herbe d'une pluie d'orage ; mais leur parfum demeure ; on l'ignore pendant longtemps, la vie fait son œuvre décevante... Alors il s'exhale un jour quand l'homme est déçu et las du leurre de ses sens.

Au moment où Médane se préparait à quitter l'île pour retourner à Abu Dara, il vit appareiller la zeima de cheik Faroug, celle où l'on avait essayé de faire embarquer son maître. On eût dit qu'elle partait en course ; allait-elle à la poursuite du zaroug ? Cette idée lui vint brusquement et le frappa comme une révélation. En se remémorant les bribes de conversation entre son maître et Fakir à propos de la louche attitude du cheik, un pressentiment l'oppressa, et ses réflexions, loin de le rassurer, l'aggravèrent.

Quand il fut arrivé à Abu Dara, il s'installa dans la case des chameliers et du guide ; ils avaient déjà entravé leurs bêtes pour la nuit et, tandis qu'elles ruminaient dignement dans la cour, ils préparaient leur nourriture sur un rustique foyer en plein vent.

Le soleil était bas, mais il restait encore une bonne heure de jour avant que la nuit ne justifiât le sommeil. Médane ne tenait pas en place ; avec son imagination surexcitée par de sinistres pensées, l'inaction lui était intolérable. Pour employer le temps et se soustraire aux questions des chameliers, il se dirigea vers les jardins de Faroug ; peut-être espérait-il y rencontrer Mona qui, à cette heure tardive, allait souvent au puits avec d'autres esclaves chercher l'eau devenue claire, après le trouble des arrosages.

En entrant dans le jardin, le crépuscule finissait, il faisait déjà très sombre sous la palmeraie ; dans cette demi-obscurité, il devina, aux lueurs intermittentes des braises de sa médaha, la présence de cheik Faroug et se dissimula aussitôt. Il était étendu sur son angareh à sa place habituelle et parlait avec un autre homme que Médane ne put reconnaître tout d'abord.

A l'abri d'un massif touffu de jeunes dattiers, il put s'avancer assez près pour entendre leur conversation.

Accroupi, immobile, ombre noyée d'ombre, retenant son souffle, il écouta : au son de la voix, il reconnut l'homme qui se tenait debout : c'était l'omer bahar, celui qui était venu prévenir Faroug le soir de leur arrivée.

Médane pouvait entendre, mais il comprenait difficilement, à cause de leur dialecte djébéli, assez différent de l'arabe du Mogreb ; cependant, il saisit l'essentiel : le navire qu'il avait vu partir dans l'après-midi devait s'efforcer de joindre celui où avait embarqué Abdulkader et Carmina. Grâce à son gros tonnage, il pouvait naviguer directement sur Djeddah malgré la violence du vent et la grosse mer du large, très dure à cause du courant de flot portant nord à cette heure. Le zaroug, selon la coutume des petits caboteurs, devait avoir pris une route un peu plus longue, mais plus sûre, lui permettant de traverser la zone dangereuse à l'heure où le courant serait inverse, c'est-à-dire dans le sens du vent. Dans ces conditions, la zeima de Faroug avait des chances d'arriver au récif extérieur de Djeddah à temps pour y attendre ceux qu'elle poursuivait.

A la manière dont les deux compères parlaient, Médane n'eut aucune illusion sur la mission confiée à ce navire...

Cependant, une chose le rassurait : son œil de marin avait apprécié, en le regardant partir, les remarquables qualités nautiques du zaroug où était son maître. Peut-être son avance de plus de six heures lui permettrait-elle de déjouer cette embuscade en arrivant le premier à la passe des récifs de Djeddah.

Que n'aurait-il donné en ce moment pour avertir son maître et Carmina du danger lancé à leur suite ! Mais, hélas ! il était impuissant. La seule chose importante dont il devait se préoccuper était de connaître le résultat de l'expédition assez tôt pour s'enfuir au cas où elle aurait réussi.

En effet, ses maîtres massacrés, il devait s'attendre à tout entre les mains de cheik Faroug, qui n'aurait plus de raison de le ménager ; dans ce cas, que deviendrait le dépôt dont il avait la garde ? Il fut tenté de devancer le destin en s'enfuyant à l'instant même ; mais où fuir ? Revenir à Tunis par la route qu'il avait suivie ? Il n'y fallait pas songer, il serait poursuivi

et arrêté par les askaris du cheik, cette direction étant la première où on le chercherait.

Il eut alors une idée folle, cependant la seule, pensait-il, qui lui laissât une chance : gagner le royaume d'Éthiopie et là obtenir la protection du négus. Le pauvre enfant était bien ignorant des mœurs de ce pays pour prêter à son souverain une telle générosité. Cette illusion lui venait de toutes les légendes qu'il avait entendu raconter par des Portugais qui avaient fait partie de l'expédition chez le négus de Gondar. A beau mentir qui vient de loin, et ces voyageurs se plaisaient à étonner en dépeignant ces prestigieux descendants de Salomon comme les héritiers de toutes les vertus. D'ailleurs, ces contes fabuleux où s'exaltent ce courage et cette générosité symbolisés par la crinière de lion, cette auréole vertueuse, ont abusé le monde jusqu'à hier encore.

Heureusement pour lui, l'enfant ignorait la position, même approximative, de ce royaume bienheureux, et cette incertitude arrêta son premier élan. La réflexion peu à peu lui rendit le bon sens et il comprit la folie de risquer une aventure aussi désespérée sans savoir d'abord si ses maîtres étaient réellement victimes du cheik. Bientôt même, la confiance lui revint, tant la jeunesse porte un inépuisable optimisme qui vient toujours atténuer ses angoisses pour peu que le doute dure assez longtemps.

Il attendait maintenant le retour de la zeima de cheik Faroug, de plus en plus persuadé qu'elle aurait échoué dans son entreprise. Toute la journée, ses yeux étaient fixés sur la mer et chaque voile aperçue au large le mettait dans des transes folles. Enfin, un matin, il reconnut la zeima.

Il voulut partir aussitôt à l'île pour être le premier à entendre parler son nacouda ; mais hélas ! il n'était pas le seul à attendre ! Cheik Faroug était déjà sur la petite plage d'Abu Dara, prêt à partir pour l'île où sa zeima avait dû s'arrêter à cause de la marée déjà trop basse. Son omer bahar, toujours attentif, dès qu'il eut aperçu la voile, avait armé une pirogue à huit rameurs, de sorte que Faroug put embarquer à l'instant même.

Quand Médane tenta de se glisser parmi ceux qui s'en allaient aux nouvelles, on l'aperçut et on le repoussa brutalement.

Il maîtrisa sa rage pour ne pas se trahir, retint ses larmes et se força à rire comme si sa tentative eût été un caprice d'enfant. La manière dont on venait de le jeter à bas de la pirogue lui fit comprendre que maintenant personne ne songeait plus à ménager l'esclave d'un homme que déjà on semblait tenir pour mort.

La pirogue n'avait pas hissé la voile à cause du vent contraire qui l'eût obligée à tirer une bordée. Elle bondissait sur les lames courtes, enlevée par la nage vigoureuse des huit rameurs. En le regardant s'éloigner, les sanglots lui serrèrent la gorge et il pleura seul sur la plage ; il aurait tant voulu savoir !

Il vit alors, à quelque distance, des pêcheurs de requins occupés à pousser leur barque à la mer pour aller lever leur filets. Il y courut et les aida ; puis, sans rien demander, au dernier moment, il sauta à bord. Il expliqua que son maître arrivait là-bas avec cette zeima, qu'il voulait atteindre l'île à la nage en passant à proximité. Les deux pêcheurs n'avaient aucune raison de s'opposer à un désir si naturel, d'autant plus qu'il ne leur en coûtait rien ; sans répondre, ils hissèrent la voile et la légère embarcation s'envola dans les embruns.

A la seconde bordée, les pêcheurs doublèrent la pointe de l'île d'assez près, sans doute pour faciliter le débarquement de leur passager ; Médane plongea et, en quelques brasses, aborda un peu à l'est de la plage où la zeima venait de jeter l'ancre. A cette distance, personne ne l'avait remarqué. Le cœur battant à mesure qu'il approchait, il cherchait des yeux Abdulkader et Carmina, imaginant les voir chargés de chaînes ; mais il ne les vit pas.

Le nacouda, au milieu d'un groupe compact, expliquait quelque chose avec de grands gestes où s'exprimait nettement la déception ; à cette mimique, l'enfant comprit, ou crut comprendre son discours, qu'il résuma ainsi :

— Nous n'avons rien trouvé, rien vu, rien entendu.

L'attitude des auditeurs et particulièrement de cheik Faroug confirmait pleinement cette supposition. Ceux qui, tout à l'heure, étaient partis pleins d'enthousiasme semblaient maintenant penauds et déconfits. Ces apparences enhardirent

Médane ; il s'approcha du groupe massé en arrière de Faroug et de son nacouda.

Tout à coup, le cheik, qui jusqu'ici sans doute avait contenu sa fureur, la laissa brusquement éclater en invectivant son nacouda :

— Mais, fils de chien ! pourquoi n'es-tu pas resté à Djeddah ? Il fallait attendre ! Peut-être sont-ils arrivés à cette heure et ton manque de patience ruine tous mes projets !...

— Tu m'avais donné ton wakil, j'ai donc cru suffisant de le laisser à Djeddah pour exécuter les ordres que sans doute tu lui as donnés. Mais, je te le répète, ma conviction est faite : les hakmis ont été plus malins que toi ; ils ont enlevé pour leur propre compte cet hadji que tu as laissé naïvement partir. Si la peau du vieux ne vaut pas grand'chose, par contre, la fille à elle seule représente une fortune. Sache que je viens d'apprendre, à Djeddah, ce que nous ignorions encore ici : c'est la présence du grand eunuque du khédive. Il est à la recherche des plus belles femmes pour le harem de son maître mourant de langueur et d'ennui.

» Il paie, dit-on, des prix fabuleux quand un sujet lui convient. Or, ces hakmis venant d'Égypte savaient certainement tout cela et n'ont rien dit. Leur silence me fait croire qu'ils ont voulu profiter de notre ignorance pour nous souffler l'affaire. Voilà pourquoi ils ont accepté si facilement de compromettre toute leur contrebande pour prendre cette femme à bord. Après cela, il faudrait être naïf comme un enfant pour perdre son temps à attendre à Djeddah ce zaroug qui ne viendra jamais.

— Ce sont des suppositions. As-tu d'autres preuves de cette infamie ?

— Oui, la route suivie par le zaroug, qui n'est nullement celle de Djeddah. J'ai interrogé tous les pêcheurs de nacre dans les abris du récif au sud de Syal et tous m'ont affirmé avoir vu le zaroug filer au sud le long de la côte ; j'ai alors continué moi-même à suivre cette trace jusqu'au récif de Kuméré, près de Khor Sinab, où une zeima était mouillée depuis trois jours à cause du vent du nord. Le nacouda que j'ai interrogé m'a affirmé avoir vu la même voile et il a remar-

qué qu'elle avait disparu derrière la pointe du cap Ramaya comme pour aller s'y abriter.

» Il est donc évident que les hakmis n'avaient à ce moment-là aucune intention d'aller à Djeddah, puisqu'ils étaient sur une route différente.

— Mais ce zaroug dont tu as suivi la trace, était-il bien celui qui nous intéresse? Toutes les voiles se ressemblent.

— La zeima de Kuméré a vu nettement les couleurs verte et rouge peintes le long de la lisse...

Médane n'en écouta pas davantage, persuadé que son maître était maintenant entre les mains des hakmis. Farouk allait donc se venger sur lui de sa déconvenue. Il fallait fuir, tenter l'aventure folle et désespérée à laquelle il avait pensé au début : se réfugier en Éthiopie.

Par bonheur, personne ne l'avait remarqué, tant ces nouvelles avaient bouleversé les assistants.

Cheik Farouk venait d'entrer dans une maison du village avec le nacouda et sa suite, probablement pour tenir conseil devant cette situation inattendue. Les rameurs qui l'avaient amené avaient laissé leur pirogue à peine halée sur le sable, sachant qu'en ce moment la marée descendait; ils étaient allés avec les matelots de la zeima partager le kat qu'ils avaient rapporté de Djeddah.

La plage se trouvait donc déserte; Médane courut vers la grande pirogue, la poussa à la mer et, tout seul à l'arrière, se mit à pagayer, aidé par le vent violent qui le portait vers la côte. S'il avait fallu la force de huit rameurs pour venir péniblement vent debout, il suffisait maintenant de gouverner en se laissant emporter vent arrière.

Les nuages de poussière soulevés par les rafales le dissimulèrent bientôt; mais personne ne songeait en ce moment à regarder la mer.

En moins d'une heure, à cette allure, il serait à Abu Dara. Il savait que jusqu'à la prochaine marée, nul ne pouvait plus quitter l'île, puisqu'il avait enlevé le seul moyen de transport qui s'y trouvât. Quant à la zeima, son tirant d'eau ne lui permettait pas de passer sur les hauts fonds et les récifs avant la pleine mer, c'est-à-dire avant sept ou huit heures.

Mais à ce moment-là, la nuit l'empêcherait de partir, à cause des écueils visibles seulement de jour.

Médane n'avait pas prévu tous ces avantages et il serait tout aussi bien parti sans leur concours ; il ne les réalisa qu'après coup et cette chance lui parut toute naturelle, tant était profonde sa confiance quand il s'agissait d'aller au secours de son maître ou d'agir selon sa volonté ; or, en cherchant à sauver le dépôt qu'il lui avait confié, il obéissait.

Il était environ midi quand la pirogue échoua sur la plage d'Abu Dara ; le vent soufflait avec une violence extrême et semblait vouloir encore augmenter à mesure que la marée baissait. Comme au jour de l'arrivée, le sable et le gravier emportés par la tempête cinglaient impitoyablement ses jambes et son torse nus. Aussi le village était-il désert, tous les habitants étant tapis dans les huttes pour se soustraire à la fureur du simoun.

Il courut à la case où était déposé son léger bagage ; les chameliers étaient absents, partis comme d'ordinaire dès le matin accompagner les bêtes dans la brousse, où elles allaient brouter le feuillage épineux des jeunes mimosas au fond d'un ravin abrité de falaises calcaires.

Il prit le précieux coffret et roula pêle-mêle tout ce qui lui parut indispensable à son voyage. Il chargea sur ses épaules un de ces bâts primitifs formé de deux sacs bourrés de paille qui font également office de selle quand les bêtes n'ont pas de charge, et il partit vers la petite vallée où il savait rencontrer les chameaux ; le vent, heureusement, soufflait dans le sens de sa marche, sinon ce volumineux fardeau l'eût immobilisé.

La chance encore le favorisa : les chameliers sommeillaient, bien abrités de la tourmente derrière les roches et ne se souciaient pas de leurs bêtes, les sachant entravées. Médane eut bientôt rejoint les deux chameaux ; sur le plus rapide, il amarra la selle, puis, ayant attaché l'autre derrière celui qui allait lui servir de monture, il coupa les entraves. En prenant les deux bêtes il voulait empêcher une poursuite immédiate.

Où aller maintenant ? Il ne réfléchit pas, un instinct le poussait. Sans hésitation, il lança son méhari vers le sud, peut-être à cause du vent qu'il avait dans le dos et qui rendait sa course plus rapide ? Il imitait en cela les bêtes sauvages

quand elles cherchent le salut dans la fuite ; courant avec le vent, l'ennemi, animal ou chasseur, n'a pas pour le guider l'odeur de son gibier. D'ailleurs, d'après ce qu'il avait entendu, cette direction était celle qu'avait suivie son maître. Il avait donc ainsi plus de chances de trouver sa trace, si trace il pouvait y avoir... Et il se souvint de la parole du nacouda quand celui-ci avait rapporté les renseignements recueillis à Kuméré, mais tout cela encore, il ne le réalisa qu'après coup, tandis qu'il fuyait, emporté dans des tourbillons de poussière.

La piste suivait la côte près du rivage, mais elle était très vague, car bien peu de voyageurs osaient s'aventurer dans cette région désertique, surtout en ce temps-là où l'autorité du khédive était sans aucune réalité.

Quand il eut parcouru environ une quinzaine de kilomètres, il crut pouvoir abandonner le second chameau qui ralentissait sa marche, certain maintenant qu'il ne serait point de retour à Syal avant le lendemain. Libéré de cette remorque, il excita sa monture et reprit sa course à toute vitesse. L'autre chameau, par habitude, essaya de suivre son compagnon, mais la tentation de quelques arbustes encore verts l'arrêta bientôt.

Au coucher du soleil, Médane pensa à ceux qui étaient restés dans l'île Syal ! Sans doute la disparition de la pirogue avait dû être mise sur le compte de la négligence des rameurs. Selon toute vraisemblance, la vérité ne devait se découvrir que fort tard le lendemain.

Quant aux chameliers, ils devaient avoir perdu de longues heures à chercher leurs bêtes, les croyant égarées au milieu des rafales particulièrement violentes ce jour-là. Il était donc certain que si on pensait à le poursuivre, ce ne serait guère avant le milieu du jour suivant.

Cette certitude le rendit presque joyeux, fier d'avoir si bien dupé ces bandits.

Ces bonnes dispositions le rendirent optimiste et, son ignorance de la géographie aidant, il se crut déjà sur le chemin de Tunis. Il poursuivit sa course folle jusqu'au coucher de la lune. Quand elle fut couchée, vers deux heures du matin, la nuit noire ralentit sa course ; il perdit la piste et, ne la retrou-

vant pas, il suivit la direction du rivage. C'est ainsi qu'il s'engagea sur cette vaste presqu'île de Raweya, morne solitude qui ne mène à rien, séparée du continent par la baie de Dokahana, petite mer intérieure où jamais ne pénètre aucun navire. Des sentes tracées par les bêtes lui donnèrent souvent l'illusion d'avoir retrouvé son chemin, mais leurs détours capricieux lui firent bientôt comprendre qu'il s'égarait de plus en plus ; il jugea donc prudent de mettre pied à terre et de passer le reste de la nuit au pied d'une petite falaise rocheuse dont un éperon l'abritait du vent. Il avait couru plus de douze heures sans ralentir jamais et, ainsi aidé par le vent, un dromadaire si légèrement chargé est capable de couvrir plus de 150 kilomètres.

Ses provisions étaient minimes : une poignée de dattes et une guerba d'eau ; mais, dans la joie de son évasion si bien réussie, il oublia toute prudence et mangea presque tout, s'en remettant à Allah pour subvenir à ses besoins du lendemain.

Il s'éveilla à l'aube, terriblement courbatu par cette course folle à laquelle il n'était pas entraîné. Son premier soin fut de mener paître sa monture qui, à défaut d'autres réserves, ruminait sa bave gluante et ses grognements.

Il cacha son bagage sous des pierres hors du sentier par cette habitude de prudence commune aux habitants des pays civilisés où les passants sont nombreux ; puis il conduisit son chameau vers les premiers contreforts des hauteurs qui longent la mer à deux ou trois kilomètres à l'intérieur de la presqu'île. Le pauvre enfant ne devait guère s'attendre à rencontrer des passants dans ces régions privées d'eau où nul voyageur, nulle caravane ne s'aventure. Mais il ne le savait pas et cette ignorance laissait intact tout son espoir, cet espoir en la journée commençante qui naît chaque matin avec le jour nouveau.

Parvenu au point culminant, il vit toute l'étendue de la mer et contempla la grande nappe bleue toute mouchetée de blanc en pensant à ceux qui peut-être en ce moment naviguaient encore... C'est alors qu'il vit apparaître une petite voile, à cinq ou six kilomètres plus au sud. Elle sortait de derrière les dunes d'un cap sablonneux qui protégeait une rade foraine,

à en juger par la teinte verte de ses eaux qui décèle toujours le fond de sable sympathique aux marins en quête d'un mouillage.

Il se réjouit d'abord à l'idée d'une présence humaine dans cette solitude ; mais aussitôt il pensa au zaroug et chercha à le reconnaître... Avait-il une hallucination ? Mais non, malgré le mauvais éclairage du soleil placé devant lui, il crut apercevoir la couleur très caractéristique de la coque du zaroug où étaient ses maîtres... Le petit navire, ayant dépassé sans doute l'entrée du mouillage, vira légèrement pour prendre sa route et présenta alors son flanc en plein soleil... les couleurs verte et rouge de la lisse flamboyèrent une seconde !...

Comme un fou, il se mit à courir, criant et agitant les bras comme si, à une telle distance, la petite chose imperceptible qu'il était au milieu de ce chaos eût été visible. Il comprit aussitôt la stupidité de son geste puéril et revint à son chameau, qu'il arracha, malgré ses cris, à son maigre festin. Il n'avait pas enlevé la selle, de sorte qu'il n'eut qu'à le monter ; il espérait être aperçu s'il arrivait à atteindre ce cap de sable avant que le navire en fût trop éloigné. Un homme sur un chameau se voit de loin et il comptait sur cette habitude des marins qui regardent toujours leur point de partance aussi longtemps qu'il reste visible. C'est même une règle pour les navigateurs. Ce point de partance donne lieu à un dernier relèvement, précieux comme base de la route à l'estime quand tout aura disparu.

Hélas ! tout cela n'était qu'illusion ; le voilier filait maintenant vent arrière, donnant toute sa vitesse, tandis que lui n'avançait pas dans ce terrain accidenté où les pistes folles lui faisaient faire d'interminables détours. Mais il allait toujours, entêté, vers le but où il mettait tout son espoir.

Quand il arriva au cap, la voile n'était plus qu'un point. Tous ses gestes furent vains ; la coque était déjà sous l'horizon... Une minute après, elle avait disparu.

Un immense découragement, un désespoir le saisit au milieu de cette solitude. Après tout l'espoir qui l'avait lancé vers ses promontoires, la fuite indifférente de ce zaroug qui l'avait ignoré lui semblait cruelle comme un abandon.

Dans son désarroi, il aurait tué le chameau s'il avait eu une

arme sous la main, comme si la pauvre bête eût été responsable de la catastrophe en arrivant trop tard.

Perché sur la dune la plus haute, stupidement, inlassablement, il continuait à agiter l'étoffe de son turban devant la mer indifférente et vide.

Ce geste inconscient prolongeait le dernier reflet de son espoir ; quand il s'arrêta, il sentit que tout était bien fini ; il s'affaissa sur la dune sans pensée, sans force, berçant sa douleur d'une plainte lugubre que le vent emportait dans son immensité vers les êtres chers qui ne pouvaient l'entendre...

Peu à peu le calme revint, il reprit conscience de tout ce qui l'entourait et regarda à ses pieds, sur la rive du cap, la petite plage où le navire avait dû passer la nuit. Il y descendit pour voir peut-être les traces laissées par ceux qui venaient de lui échapper.

Il reconnut en effet les restes d'un campement ; tout autour, le sable, récemment foulé, montrait que ceux du zaroug avaient débarqué et même séjourné assez longtemps. Il en fut étonné et, poussé par une amère curiosité, il observa mieux le sable. Il découvrit alors les empreintes d'un petit pied chaussé de sandales... Il pensa tout de suite à Carmina ! Cette découverte l'émut comme une réelle présence et lui donna presque de la joie.

Mais pourquoi donc le zaroug avait-il fait escale en ce lieu désert ? Si Médane avait su où était Djeddah par rapport à Raweya, la direction qu'il avait vu prendre au navire lui aurait confirmé les suppositions du nacouda de Farouk.

Tout en cherchant à s'expliquer le sens de cette escale, ses regards erraient autour de lui ; il vit alors, au pied des dunes, un petit drapeau rouge palpiter au vent ; sans doute la tombe des cheiks.

Ces sortes de sanctuaires sont nombreux le long des côtes, à proximité des mouillages où les caboteurs ont coutume de faire escale, et les marins les honorent d'une prière au passage. Médane s'en approcha dans l'intention de prier lui aussi ; le malheur rend pieux, on pense à Dieu quand on a besoin de lui. Il vit que la tombe était fraîche !... Un choc à la poitrine arrêta son cœur. Avant de s'être rien formulé, il venait de comprendre pourquoi le zaroug avait mouillé

devant cette plage : on avait enseveli un mort !... Mais qui donc ?...

Toujours, devant la menace de l'inconnu, on imagine le pire... Carmina ?... Non, puisqu'il avait vu cette empreinte qui ne pouvait être que celle de son pied. Alors... Abdulkader ?... N'était-il pas souffrant au départ ? N'aurait-il pas succombé à un accident ou au poison ?... Qui sait quels machiavéliques projets avait Farouk ?

Mais pourquoi lui, le maître bien-aimé ?... Peut-être était-ce un des hakmis ?...

Alors, mordu par le doute, inconscient du sacrilège, car il obéissait à son instinct de bête fidèle, il creusa fébrilement le sable avec ses mains, à la place de la tête.

Il rencontra bientôt les nattes et les joncs qu'on étend sur le corps pour éviter le contact direct de la terre. Il les arracha... Une chose blanche apparut : l'étoffe d'un suaire où se modelait une face humaine. Il hésita une seconde, n'osant pas déchirer le mince tissu... Il y posa doucement la main ; il sentit le masque rigide et, à travers le voile du linceul, il reconnut son maître !

Mais le doute jouait avec sa douleur comme le tigre avec sa proie ; ses yeux n'avaient pas vu encore... Il arracha le linge... La noble figure d'Abdulkader apparut et sembla lui sourire avec cette sérénité où tout s'apaise sur le visage des morts.

Il resta hébété, tandis que le sable tiède coulait lentement au fond de ce trou comme pour recouvrir cette face que le jour ne devait plus éclairer.

Alors, machinalement, avec des gestes doux comme des caresses, il rabattit le suaire, replaca les nattes et referma la tombe.

Il s'éloigna, honteux maintenant de son geste.

Ce sentiment fut un dérivatif qui lui rendit son équilibre. Il semblait très calme, indifférent même, quand il partit vers son dromadaire, resté entre les dunes.

Il retourna vers le lieu où il avait laissé son bagage et jusqu'au soir resta prostré. Quand vint la nuit, il prit le coffret et retourna vers la tombe. Il creusa le sable et l'enfouit aux pieds de celui qui le lui avait confié.

Quand Médane pensa à son chameau, il le chercha en vain ; il n'avait pas songé à l'entraver et il s'était enfui, pour regagner Abu-Dara.

L'enfant ne comprit pas d'abord la gravité de cette perte ; il partit à pied, espérant trouver un point d'eau ou le secours de quelque Bédouin. Mais la région était sans ressources. Il se perdit dans les lagons, tourna cent fois dans le même cercle comme en un perfide labyrinthe, ne pouvant comprendre qu'il était sur une presqu'île. Sans doute son heure était venue ; brûlé de soif, exténué, abandonné de toute espérance, après deux jours il revint sur la tombe de son maître et, comme un chien fidèle, s'y laissa mourir.

◆

Farouk et son nacouda se trompaient donc grossièrement quand ils accusaient les hakmis du crime qu'ils préparaient eux-mêmes.

Nous sommes toujours portés à interpréter les actes d'autrui selon les mobiles qui nous sont familiers ; nous nous mettons à la place de celui que nous prétendons deviner, et le faisons agir en lui prêtant nos penchants. Je ne répète là qu'une vérité de M. de la Palisse, mais je veux, par contraste, rendre hommage aux rares exceptions des âmes généreuses fourvoyées par leur bel optimisme en de malheureuses expériences. De tels êtres, faits pour aimer chez les autres ce qu'ils y mettent du meilleur d'eux-mêmes, après de cruelles erreurs et des déceptions, s'obligent systématiquement à réagir contre leurs impulsions premières ; ils en arrivent ainsi aux pires injustices. Mais c'est encore eux qui subissent le plus grand dommage, un dommage incalculable quand le faux pessimisme qu'ils s'imposent tue en eux cette magnifique faculté de rayonnement dont ils embellissaient toutes les laideurs. C'est peut-être pourquoi certains hommes, las d'être abusés, se réfugient dans la solitude pour fuir ceux qui les ont déçus. Il n'y a dans leur isolement volontaire ni haine ni misanthropie, mais seulement crainte.

Il faut une grandeur presque surhumaine pour accepter d'être dupe sans rancœur ni mépris et garder toujours un sourire d'indulgence.

Les hakmis étaient des contrebandiers, ce qui ne veut point dire des bandits. Hors des ruses de leur métier et de la défense de leur vie, c'étaient de braves marins ayant un sentiment de l'honneur dans le respect de la parole donnée et de la confiance librement consentie.

Aussitôt après son départ, Abdulkader, qui déjà souffrait de certains malaises, fut pris d'un violent accès de fièvre et d'intolérables douleurs de tête. A sa place, un Farouk eût immédiatement pensé au poison ; mais cette idée ne lui vint pas ; d'ailleurs, elle eût été injuste, car le soleil, dont ce Méditerranéen ne se méfiait pas assez, fut sans doute la cause du mal.

Son état devint si grave dès le lendemain que les hakmis, effrayés, cédèrent aux prières de la jeune fille, les suppliant de soustraire le malade aux mouvements de la mer qui aggravaient encore sa souffrance ; ils cherchèrent un mouillage.

Retourner à Syal était impossible avec ce vent contraire ; si vingt-quatre heures de vent arrière avaient suffi à parcourir cent cinquante milles, il faudrait maintenant louvoyer une semaine, dans de pénibles conditions, pour rejoindre le point de départ.

Au matin du troisième jour, Abdulkader était dans le coma et le soir, sans avoir repris connaissance, il rendait l'âme.

Je renonce à décrire le désespoir de Carmina.

Les quatre hakmis furent touchés de cette douleur, surtout le plus jeune, Aly, un garçon de dix-huit à vingt ans, qui, depuis le départ, ne cessait d'admirer la jolie passagère. Pour rien au monde il n'aurait trahi cette secrète admiration, tant il y avait de pudeur et de respect dans le sentiment qu'il éprouvait peut-être pour la première fois. La douleur rendait la jeune fille plus belle encore et la pitié fut un excellent prétexte à l'aveu d'une tendresse qui ne demandait qu'à s'exprimer.

La pauvre enfant, brusquement privée de toute protection, loin de son pays, seule au milieu d'hommes d'une autre race, se sentit perdue comme le nageur en pleine mer.

Le regard triste et doux du jeune homme, qui n'osait pas encore lui tendre la main, fut pour elle comme une lueur dans la nuit. Cette confiance s'exprima si clairement dans

ses yeux, avec toute son immense gratitude, que le jeune hakmi osa. Il garda un instant sa main dans les siennes et, d'un air résolu, lui dit, très simplement, comme s'expriment les sentiments spontanés et profonds :

— N'aie pas peur, je ne te quitterai plus.

Pourquoi cette phrase banale lui donna-t-elle un puissant réconfort? Sans doute l'avait-elle sentie lourde de toutes les pensées informulées qui s'éveillaient avec les aspirations de son être sans défense au milieu de la détresse.

Les grandes douleurs mettent le cœur à la merci de ses affinités naturelles, en brisant les barrières où les diverses morales le tiennent captif; plus rien alors n'entrave l'élan de la nature vers l'équilibre salutaire.

Les hakmis décidèrent de gagner un mouillage près de terre pour ensevelir Abdulkader et marquer sa tombe comme il convient à la mémoire d'un hadji.

La violence du vent les obligea à demeurer un jour encore en ce lieu, d'où Carmina ne voulait pas s'éloigner. Quand il fallut partir, ils durent l'emporter; elle serait morte là si on ne l'eût contrainte. Elle s'était jetée sur le sable, sourde à tous les appels, et peut-être même était-elle inconsciente? Ce fut Aly qui la prit doucement dans ses bras et la porta à bord. Elle ne résista pas; elle s'abandonna, la tête sur l'épaule nue du jeune Arabe, en qui elle sentait confusément le protecteur.

Quand le navire prit le vent, là-bas, sur les hauteurs du plateau, Médane l'apercevait...

◆

Lorsque Carmina eut repris conscience, elle supplia qu'on la ramenât à Syal, croyant naïvement trouver du secours, puisque, pensait-elle, Médane devait l'attendre. Mais les hakmis savaient d'avance quel serait le sort de cette belle fille sans protection entre les mains du cheik Farouk.

Cependant ils eussent peut-être accédé à ce désir, par respect pour la mémoire de celui qui n'avait pas craint de se fier à eux, mais ils étaient à deux cents milles au sud et le vent contraire avait redoublé de violence; de plus, avec sa

contrebande, le zaroug ne pouvait s'attarder, à cause des chameliers qui devaient les attendre au point convenu.

Alors, sans rien dire de précis à la jeune fille, ils continuèrent à naviguer vers Hodeidah.

Rien ne pressait, à leur avis, de mettre cette malheureuse enfant dans les griffes de Farouk. Le temps arrangerait peut-être les choses d'une manière imprévue ; mieux valait la garder encore en attendant la brise favorable et Dieu sait ce qui se passerait d'ici le retour du bon vent...

Ce qui se passa fut très simple, mais modifia radicalement les excellentes intentions de la première heure ; le nacouda, à force de réfléchir, finit par s'habituer si bien au cas de conscience qui le tracassait, qu'il cessa de s'en émouvoir et donna libre cours à tous les projets qui pouvaient résoudre la question à son avantage. Il exposa toutes ses bonnes raisons à ses camarades, parlant d'abord du danger d'un retour, si tardif soit-il, à l'île de Syal. Ensuite, il évoqua tous les périls qui menaçaient une pauvre fille sans expérience, obligée de retourner seule vers le Mogreb, dans le cas très improbable où la générosité de Farouk lui permettrait d'y retourner. Pourquoi donc, dans ces conditions, abandonner cette enfant à la cupidité d'un bandit qui la traiterait en captive ? Mieux valait profiter des circonstances imprévues qui l'avaient laissée avec eux pour en tirer parti selon les usages courants. Les deux compagnons furent vite convaincus, ne demandant qu'à l'être. Quant à Aly, le plus jeune, il ne fut consulté que le dernier, et uniquement pour la forme, puisque la majorité était déjà d'accord. On lui expliqua combien le sort de Carmina serait enviable si le grand eunuque la trouvait à son goût, car, très sincèrement, la perspective de la voir devenir la favorite d'un monarque leur semblait le plus enviable destin. D'ailleurs, auraient-ils la liberté d'agir autrement si, à Hodeidah, la volonté khédivale intervenait ? Ils seraient, en ce cas, forcés de s'incliner sous peine de rébellion. Cet argument acheva de dégager leur conscience de ses derniers scrupules.

Aly, en écoutant parler le nacouda, ne fit aucune opposition, sachant que ce serait vain, et parut indifférent au sort de la passagère. Cependant il se maîtrisait à grand'peine

pour ne rien trahir des sentiments qui le bouleversaient devant la perspective de perdre à jamais Carmina. A l'impétuosité de sa révolte, à la douleur violente qui le déchira, il comprit combien elle lui était devenue précieuse ; la séparation était impossible ; n'importe quelle folie lui semblait préférable.

Il se sentait capable de tout pour la garder ; il pensa même assassiner ses compagnons pendant leur sommeil ! Mais de telles résolutions n'étaient pas sincères : les cœurs courageux et bons, quand tout semble impossible, se plaisent à envisager les extrémités les plus abjectes, pour se donner la force d'entreprendre des choses surhumaines qui leur évite l'action infâme.

Aly échafauda cent projets, mais aucun ne valait guère mieux que celui, par exemple, de se jeter à l'eau avec sa bien-aimée et de s'enfuir à la nage, en quête d'une terre providentielle... Cependant le temps passait ; Aly n'avait encore rien décidé et on allait atteindre Hodeidah dans la matinée du lendemain !...

Le zaroug devait débarquer sa contrebande à Khor Gouleifa, en pays zaranig, à quelques milles au sud d'Hodeidah. En cette saison de vents du nord, la petite rade naturelle derrière le Ras Katib, où se font en général les opérations de ce genre, n'était pas praticable.

Le Khor Gouleifa est un étang assez profond, séparé de la mer par une île très étroite, une bande sablonneuse basse en forme de fer à cheval, dont les deux extrémités, très voisines de la côte, laissent un passage de quelques encablures. Derrière cette digue naturelle, un petit navire est bien abrité et, une fois démâté, il devient invisible, tout en laissant la possibilité d'observer la mer et la côte. Dans ces conditions, il faudrait, pour le surprendre, occuper en même temps les deux entrées de la rade, ce qui suppose toute une flottille.

Le zaroug, malgré le bon vent, n'avait pu rattraper le retard causé par tous les événements précédents. Les chameliers, las d'attendre, s'étaient retirés vers l'intérieur, pour ne pas attirer l'attention en séjournant sans raison sur la côte. Le nacouda fit débarquer les ballots et, après les avoir cachés dans le sable, partit avec un de ses compagnons à la

recherche de ses associés. Le zaroug, conduit par Aly et l'autre matelot, traversa la rade et alla mouiller là-bas le long de l'île, cette longue bande qui encercle le petit lac.

Le moment sembla favorable au jeune homme pour exécuter un plan dont, à l'instant même, il venait d'avoir l'idée : attirer son camarade à terre et l'abandonner, en filant vent arrière avec le zaroug.

Un prétexte de pêche fut vite trouvé, le hakmi ayant un épervier qu'il avait l'art de lancer à merveille.

Tout alla pour le mieux jusqu'au moment où Aly crut pouvoir laisser son camarade occupé à poursuivre un magnifique banc de poissons le long de la plage ; il courut sans doute trop vite pour regagner la barque où était Carmina. L'autre, qui dissimulait peut-être de galantes intentions, crut que le jeune homme voulait abuser de la jeune fille en son absence. Il jeta son épervier et rejoignit Aly au moment où il venait d'embarquer.

Le zaroug ayant son étrave échouée sur la plage, les deux hommes se trouvèrent face à face : Aly debout sur la proue, l'autre à terre.

— Où vas-tu si vite ?

— Que t'importe, laisse-moi en paix et retourne à ta pêche.

— Vas-y si tu veux, maintenant je reste à bord.

— J'y suis, et cela suffit, dit Aly, en le repoussant au moment où il tentait l'escalade.

Mais l'homme était agile et violent, il s'élança à nouveau, sauta à bord et une lutte s'engagea.

Coups de poings d'abord, puis le corps à corps. Aly, fin, élancé, souple comme un chat, perdait ses avantages contre la force et la carrure massive de son adversaire, qui cherchait à l'étouffer à la manière des ours.

Carmina, réfugiée sur le pont arrière, poussait des cris perçants, terrifiée par la fureur des deux mâles. Elle comprit qu'Aly allait succomber, paralysé entre les bras musculeux du hakmi. Elle se serait élancée à son aide si ses jambes ne l'eussent trahie, dans cette barque instable, que les mouvements des deux lutteurs faisaient rouler bord sur bord.

Elle était Espagnole, de cette race aux atavismes sanguinaires, où les femmes se passionnent pour les combats à mort.

Les deux adversaires, perdant l'équilibre, s'abattirent au fond de la barque sur les pierres du lest ; Aly était dessous ; il se tordait comme une couleuvre, mordait férocement, à demi-étouffé, mais ne se rendait pas. Son adversaire, harcelé, de ces morsures, voulut en finir ; tandis qu'il pesait sur le jeune homme de tout son poids, il chercha à saisir, de sa seule main libre, une des pierres du lest. Ce sont de lourds galets de basalte, ronds et lisses, mais trop pesants : ils glissaient entre ses doigts.

Carmina comprit son intention et l'imminence du danger : il allait assommer l'ami en qui elle mettait son espoir, celui qui lui avait souri avec tant de douceur ! Elle allait voir sa face mutilée à coups de pierres, son crâne brisé... Alors elle aperçut à côté d'elle, passé entre deux planches, un vieux coutelas rouillé qui servait à dépecer les poissons pris à la ligne traînante. Elle l'arracha et le jeta à portée de la main d'Aly ; il put le saisir sans que l'autre, toujours occupé à chercher une pierre, s'en avisât. Aly ne pouvait guère mouvoir son bras, mais il parvint à piquer cruellement son adversaire à la cuisse ; cette douleur aiguë desserra son étreinte et, fou de rage, sans lâcher Aly qu'il tenait sous son genou, l'homme saisit à deux mains un bloc de basalte ; Carmina poussa un cri au moment où l'homme, élevant la pierre, allait la lancer sur la tête d'Aly, mais celui-ci, d'un coup de reins, évita le choc et plongea la lame dans le ventre de son adversaire.

Tout cela avait évolué si vite que le dramatique résultat ne semblait pas réel : cinq minutes avant, deux hommes partaient paisiblement à la pêche, et maintenant l'un d'eux râlait, frappé à mort par l'autre !...

Carmina, brusquement farouche, comme devaient être les femmes primitives, regardait le mourant avec indifférence, tout inquiète de celui à qui elle avait donné l'arme meurtrière.

Comment aurait-on deviné, sous les timides apparences de la jeune fille aux yeux modestement baissés, rougissante à la plus légère émotion, la complice intrépide, la femelle défendant son mâle ! Cependant toutes les femmes ont cet instinct ; quand leur amour est en jeu, autant elles sont capables de tous les sacrifices et de tous les dévouements,

autant elles deviennent implacables, cyniques et féroces quand il est menacé.

L'homme était mort, saigné à blanc par une hémorragie. La situation était des plus graves : Aly avait tué et il savait la justice de sa tribu expéditive ; elle ne s'attarderait pas à des considérations de circonstances atténuantes. La loi du talion est implacable ! Mais ceci ne l'effrayait pas outre mesure : le sort de Carmina l'inquiétait bien autrement.

Après tout, ce drame, en créant l'irréparable, venait de décider de son sort dans un sens qui correspondait à ses secrets désirs : il devait fuir avec Carmina qui, maintenant, pensait-il, se sentait liée à lui par le geste complice qui l'avait rendu assassin. En cela, il se trompait grossièrement : si Carmina ne l'eût aimé déjà, sa responsabilité dans l'affaire l'eût laissée totalement indifférente. Une femme n'en vient jamais à aimer un homme pour les folies qu'il commet pour elle ; au contraire, elle le méprise et, s'il persiste à vouloir se faire aimer par la soumission, la douceur et les larmes, elle le hait. Carmina n'avait aucune idée de sa responsabilité, ayant agi hors de sa volonté, mue par un vieil atavisme de sa race. Ce fut heureux pour Aly, car peut-être moins d'inconscience eût tué l'amour naissant.

Aly ne voulut pas jeter le corps de sa victime à la mer ; la mort est toujours respectable. L'ennemi avait disparu. Il restait seulement la dépouille d'un croyant.

Carmina l'aida à creuser la fosse dans le sable. C'était un pieux devoir, évidemment, mais il y avait aussi l'arrière-pensée de faire disparaître, du moins provisoirement, les traces du meurtre.

La matinée était déjà avancée ; le nacouda n'allait pas tarder à revenir là-bas à la côte, où il ferait le signal convenu. Il était donc préférable que la voile eût disparu avant son retour, pour laisser ignorer le plus longtemps possible la fuite du zaroug.

Les fugitifs ne pouvaient aborder nulle part en des lieux habités avec une telle barque, conduite par un seul homme en compagnie d'une jolie fille. Un tel équipage paraîtrait suspect. Aly résolut donc de gagner le large pour filer vers le sud, loin des deux rives de la mer Rouge.

Dans les eaux calmes du lagon, il put facilement établir sa voilure ; il se rendait compte qu'à la mer, avec la houle et la violence du vent, il serait incapable, seul, de faire la moindre manœuvre, sauf amener sa voile ; mais le vent arrière auquel il allait se confier pouvait le conduire fort loin, sans qu'il fût nécessaire de rien modifier. Au large il trouva une forte brise et grosse houle, mais vent arrière fait la mer belle...

En approchant du détroit du Bab-el-Mandeb, le vent, comme toujours, fraîchit et la mer devint énorme. Dans la précipitation du départ et le désir de fuir avec le maximum de vitesse, Aly avait laissé la grand'voile qui se trouvait enverguée, alors que la violence du vent eût exigé qu'il armât le tourmentin ; il se rendit compte de son imprudence quand il fut dehors, trop tard pour rien changer. Quant à amener la voilure dans cet ouragan, c'est-à-dire perdre de la vitesse, c'était se mettre en danger d'être submergé par les vagues devant lesquelles il ne fuirait plus assez vite. Il fallait accepter la situation telle quelle et se résigner au destin.

Aly était uniquement préoccupé de gouverner droit, à cause de cette énorme voilure qui l'eût fait chavirer si le vent l'eût pris un tant soit peu par le travers. Sous une autre allure que celle du vent arrière, plusieurs hommes eussent été nécessaires pour équilibrer l'effort du vent en se tenant à la drosse du côté des amures.

Cependant cette voile démesurée, si elle était un danger en un sens, assurait d'autre part une sécurité relative, en permettant au navire de courir presque aussi vite que les lames. Elles étaient énormes en ce moment, déferlant en crêtes, montrant les dents comme des bêtes mauvaises. Quand le zaroug était au sommet, la vague s'effondrait sous lui, mais il glissait sur la pente glauque et la montagne liquide continuait sa course, indifférente à la petite chose qu'elle n'avait pas daigné engloutir au passage.

Carmina était inerte, couchée maintenant au fond du bateau, inconsciente du chaos mouvant qui l'emportait. Aly, seul à l'arrière, cramponné à la barre, luttait contre l'assaut des vagues et la fureur du vent.

Émouvante vision que cette barque perdue dans la tem-

pête, avec ce fantôme de timonier rivé à son gouvernail, incapable de rien faire pour modifier sa course implacable comme une trajectoire, course à l'abîme pourrait-on dire, car ceux qu'elle emportait étaient prisonniers des forces souveraines qui les menaient à leur destin.

La nuit vint. Tout se confondit dans l'obscurité menaçante où seule la lueur des phosphorescences décelait la crête des mauvaises vagues arrivant sournoisement par le travers.

De grandes masses noires surgirent à l'avant : l'archipel Harnich ! Sinistres silhouettes avec les grands cônes des cratères éteints. Aly comprit qu'il arrivait dans la zone des écueils où jamais un navire ne doit s'aventurer ; mais il ne pouvait rien... Des cercles lumineux à droite et à gauche décelaient par moments la tête des roches à fleur d'eau, quand les vagues y déferlaient en allumant les phosphorescences.

La barque courait toujours, frôlant les écueils... Tout à coup, une ligne de feu apparut, barrant sa route, puis tout retomba dans le noir... La barque damnée courait toujours... Rien ne pouvait dévier son aveugle élan. Aly attendait le coup fatal, crispé au gouvernail qu'il sentait vibrer dans les remous sous son effort pour se redresser dans la poussée d'une lame.

La ligne flamboyante reparut encore... Une seconde, il distingua des brèches, les passes étroites entre les roches, mais les ténèbres engloutirent encore la vision au moment où il allait l'atteindre. La barque courait toujours !... Y aurait-il une phosphorescence au dernier moment qui lui permettrait de trouver un passage ? Les yeux hagards, il cherchait à percer l'énigme de son destin...

Tout à coup, le bruit des brisants, que le vent arrière avait jusqu'alors empêché d'entendre, l'enveloppa de sa clameur furieuse. Le navire, soulevé, enlevé, projeté, retomba dans un écroulement d'écume ; une nappe de feu déferla à tribord, dans un tumulte de torrent, sur le récif à fleur d'eau ; son reflet livide illumina la voile, qui surgit comme un triangle blanc suspendu dans le ciel noir. Aly put même voir sa main crispée sur la barre, tandis que le zaroug filait toujours droit devant lui... Il avait franchi le récif dans une cassure, entre deux tables madréporiques.

Sous le vent maintenant, la mer semblait calme, vaincue par des brisants. Mais la trêve devait être courte. Aly le savait, car l'ouragan l'emportait toujours ; il en profita pour abandonner la barre et abattre la voile trop grande. Il lia rapidemant sa partie supérieure contre l'antenne, de manière à réduire sa surface à moins de la moitié. A peine cette manœuvre de fortune terminée, la houle, contournant le récif, revint à l'assaut.

La course vertigineuse reprit, mais cette fois dans des conditions un peu moins angoissantes, à cause de la voilure réduite, et surtout avec le soulagement d'avoir dépassé les îles maudites.

La mer libre enfin ! Plus de hantise d'une roche fatale ! Aly se sentit joyeux après les terribles angoisses qu'il venait de traverser !

Aux premières lueurs du matin, la barque franchit le détroit du Bab-el-Mandeb, par la grande passe, à l'ouest de l'île Perim, dans un ouragan où tout disparaissait dans la poussière d'eau et les lambeaux d'écume. Le courant de jusant portait heureusement dans le sens du vent et allongeait les vagues. Si, au contraire, le flot fût entré dans la mer Rouge, la barque eût été chavirée, engloutie, anéantie.

Les côtes étaient invisibles dans les nuages de sable jaune soulevés sur les deux rives ; la silhouette sombre de l'île Perim, couchée comme un cerbère au milieu du détroit, passa sur bâbord et l'Océan Indien déploya son immensité bleue, où les eaux jaunâtres de la mer Rouge, remuées par la tempête, s'élançaient comme un torrent.

Toujours emporté par la mousson, le zaroug courait maintenant vers l'Est.

Les vents de nord-ouest qui descendent la mer Rouge en cette saison, s'infléchissent après le détroit et suivent la côte sud de l'Arabie.

Aly, épuisé par la tension nerveuse et le manque de sommeil, faillit perdre conscience et, chaque fois, la barque, légèrement prise de flanc, risquait de chavirer.

Carmina toujours malade, grâce à l'insouciance où la mettait son malaise, demeurait indifférente à tout.

Aly luttait désespérément contre le besoin de dormir ; vai-

nement, il essaya de s'approcher de terre pour y jeter sa barque, la briser, et trouver enfin le moyen de s'étendre, de s'abandonner au sommeil sur le sol ferme. Mais chaque fois qu'il tentait de changer de route, les vagues menaçantes l'obligeaient à courir avec elles, sous peine d'être roulé. Comment allait finir cette lutte désespérée? Il résolut de tenir jusqu'au soir ; après quoi, il s'abandonnerait à la mort, plus douce que la torture de cette insomnie.

Il faut avoir subi cette souffrance pour comprendre cet impérieux besoin de repos devant lequel abdique l'instinct de la conservation. Un autre danger aggravait la situation : Aly ne pouvait écoper l'eau qui s'accumulait dans le fond du zaroug ; Carmina fut même obligée de se réfugier auprès de lui, sur le pont arrière. Il essaya de lui donner le gouvernail un instant, pour tenter d'épuiser cette eau noirâtre qui semblait, elle aussi, vouloir sournoisement leur perte. Mais la pauvre enfant était incapable de se tenir assise ; plus rien maintenant n'avait de prise sur elle, ni la peur, ni le danger, ni l'espoir ; elle était indifférente à tout, vaincue par le mal de mer.

Le troisième jour, le vent mollit un peu, la mer fut moins dure. Aly trouva la force de gouverner encore ; en attachant la barre, il avait pu écoper et peut-être put-il s'assoupir tandis que ses muscles maintenaient le bateau dans le lit du vent. Mais à l'aube, il n'en pouvait plus et le vent reprenait sa violence...

C'est au milieu de cette situation désespérée que la masse fauve des îles Koria Morian sortit de l'horizon, devant eux, sur leur route ! Aly les aperçut et poussa un cri de joie : c'était le salut. Peu importait qu'il y eût ou non un mouillage, il irait droit à la première terre qu'il aurait devant lui, briserait sa barque, mais enfin prendrait pied sur le sol, où il pourrait dormir...

Cependant, il ne brisa pas sa barque sur la première de ces îles, l'île Soda, sinistre cône de lave brune, surgi en eau profonde, autour duquel les vagues énormes viennent éclater dans un vacarme infernal et de prodigieux jaillissements d'écume. Il vit, un peu plus loin, la plus grande des trois îles déployant sous le vent une plage bien abritée. Aly se crut sauvé ; mais en contournant la pointe rocheuse, derrière

laquelle il voyait la mer calme, une rafale, rabattue par la montagne, saisit la voile, arracha le mât et emporta tout dans son tourbillon.

La violence même de cette risée brisa net la mâture; la coque resta en dérive et le vent, qui soufflait de l'île, sembla devoir les rejeter au large ainsi désemparés. Peut-être y avait-il un contre-courant portant à l'intérieur de la baie? Mais que pouvait-il sur une barque offrant tant de prise à la violence du vent? Aly n'hésita pas; il jeta le lest à la mer et défonça la coque. En une minute, elle s'enfonça, l'eau dépassa la lisse et s'arrêta, laissant émerger l'étrave et l'étambot; l'épave flottait entre deux eaux, soutenue par la seule poussée de son bois. Dans ces conditions, le vent n'avait plus de prise et Aly pagayait désespérément pour aider le courant, qui, peut-être, le poussait vers la terre. Il était résolu, dans le cas où, malgré tout, il se verrait entraîné au large, à se jeter à la nage en soutenant Carmina. Ils mourraient ensemble, ou atteindraient la terre.

Mais ses prévisions ne l'avaient pas trompé, le contre-courant portait doucement la barque vers la plage. Aussitôt qu'il put distinguer le fond, il plongea avec le grappin et le porta vers la côte de toute la longueur de son amarre. Cette curieuse manœuvre est familière aux marins de là-bas; j'ai vu souvent mes matelots porter ainsi en courant sur le fond une ancre dont le poids empêche le corps de remonter.

Le zaroug vint enfin s'échouer à quelques mètres de la plage! Aly déposa Carmina, évanouie, sur le sable chaud.

Pour l'instant, ils étaient sauvés de la mort immédiate, mais que serait demain? Cette île était déserte, tout le laissait prévoir; dans ce cas, comment y vivre? Y avait-il de l'eau? Pourrait-il pêcher leur nourriture? Le peu de provisions avait été noyé quand le zaroug fut immergé. D'ailleurs, la pauvre barque, en échouant sur le sable, avait achevé de se disloquer et n'était plus qu'une lamentable épave. Mais l'extrême fatigue enlevait aux naufragés le souci de l'avenir.

Le soleil s'était caché derrière la montagne, et Carmina grelottait. Aly creusa légèrement le sable encore chaud et tous deux s'étendirent dans cette tiédeur où le sommeil vint leur donner l'oubli de leur misère.

Le soleil les éveilla. Avec le jour nouveau revint la conscience de leur dénuement, avec les souffrances de la faim et de la soif.

Aly partit aussitôt en reconnaissance, espérant, contre tout espoir, trouver un point d'eau ou quelques plantes grasses du genre salicorne dont la feuille mâchée leur permît d'apaiser un peu la flamme intérieure qui les dévorait.

Il revint au bout d'une heure, épuisé par une course vaine et abattu par le sombre découragement : il n'avait rien trouvé que les vestiges d'un campement fort ancien, où des déchets de poissons blanchis par le soleil et quelques tombes montraient que des hommes avaient vécu sur cette île et y avaient fait la pêche pendant assez longtemps ; mais l'ancienneté même de tout cela démontrait impitoyablement que des pieds humains ne s'étaient pas posés sur cette terre depuis bien des années !...

Aly voulut chercher des coquillages ou quelques petits crustacés pour tromper leur faim ; il espérait capturer des crabes coureurs, dont le jus amer, mais peu salé, est un palliatif aux souffrances de la soif. Hélas ! il ne trouva rien et, pour ne pas tomber épuisé avant d'avoir rejoint Carmina, il revint là où elle était ; elle souffrait beaucoup et donnait des signes alarmants de faiblesse ; elle avait eu l'imprudence d'avaler une gorgée d'eau salée, croyant se soulager, et gémissait maintenant, torturée d'intolérables brûlures au creux de l'estomac.

Aly ne se fit pas d'illusions : Carmina se mourait ! Cependant un peu d'eau eût suffi à la sauver ! Mais où trouver cette eau bienfaisante, ce merveilleux élixir de vie ? S'ouvrir une veine ? Lui donner son sang ? Il y pensa, mais ce n'était que prolonger l'agonie de Carmina et hâter sa propre mort. Qui sait s'il n'allait pas ainsi perdre une dernière chance, cette chance invraisemblable, cette lueur d'espérance qui accompagne le condamné jusque sous la hache du bourreau ?

Le soir vint, il l'attendait comme une trêve tant l'ardeur du soleil lui semblait hâter leur fin en absorbant les dernières gouttes de leur vie. Peut-être pourraient-ils durer encore jusqu'au matin, et qui sait si, d'ici là, ne viendrait pas un providentiel secours ? Pourquoi leur destin les aurait-il

conduits à ces îles? Rien n'est en vain dans la chaîne des événements...

Il porta Carmina dans l'eau ; un bain prolongé atténue toujours la soif et prolonge la vie. En effet, au bout d'un moment, elle ouvrit les yeux et se sentit soulagée. Aly se coucha près d'elle dans le ressac des vagues tièdes qui venaient s'allonger sur le sable à de longs intervalles en un rythme alangui, fonction de la longue houle du large...

La lune, à son quatrième jour, n'était pas encore couchée et son mince croissant mettait une lueur cendrée sur toutes les formes immobiles du cirque rocheux où s'enfermait la plage. Là-haut, sur la falaise, le vent passait et les rafales déchirées aux rochers sifflaient et se plaignaient étrangement. Dans leur torpeur, où ils croyaient entendre des voix, des chants aériens, tout doucement, ils s'abandonnaient au bercement de ces appels et se laissaient glisser vers les immensités du néant où s'engloutit la consciences des êtres.

Tout à coup, à environ cinquante mètres, du côté où la grève prend sa courbe, une masse noire se dégagea de la frange d'écume laissée par une vague et rampa lentement vers la terre. Aly, dont le regard errait encore sur les réalités, reconnut une tortue qui, sans doute, allait déposer ses œufs dans le sable tiède ; il resta immobile pour ne pas l'effrayer.

Quand elle eut disparu derrière un repli de la plage, il éloigna Carmina de la mer, de crainte d'accident, et la laissa étendue, toujours endormie ou évanouie sur le sable sec.

Il avait pêché des tortues de mer et connaissait fort bien leurs habitudes : il fallait attendre qu'elle eût enterré ses œufs et la saisir au moment où elle repartirait. Mais ces animaux sont extrêmement méfiants, le plus léger indice d'une présence humaine les éloigne aussitôt.

Couché à plat ventre, bien dissimulé dans un repli des dunes, il attendit environ une heure ; il aperçut alors la tortue retournant lentement à la mer en effaçant soigneusement avec ses nageoires la trace de son passage ; il s'élança pour lui couper la retraite et, après l'avoir jetée sur le dos pour l'immobiliser, il courut à la recherche de sa ponte.

Il faut profiter du sable encore humide pour repérer la place, sinon, une fois sec, il est très difficile de deviner le

nid. Il ne tarda pas à le découvrir et creusa fébrilement.

Il y avait un grand nombre d'œufs, peut-être quarante ou cinquante. Ce sont des sphères blanchâtres du volume d'un œuf de poule, mais sans coquille ; l'enveloppe est souple et résistante comme du parchemin. Le jaune est pareil à celui des œufs de cane, mais le blanc, très aqueux, ne se coagule pas à la cuisson ; d'ordinaire, on ne consomme pas ce liquide visqueux, sans saveur et d'une très faible valeur nutritive, mais, ce soir, pour les naufragés, il était la vie !

Aly courut vers Carmina et lui fit avaler quelques-uns de ces œufs providentiels. Le mieux fut immédiat. Quand ils les eurent tous absorbés, l'espoir leur revint. Sûrement demain d'autres tortues viendraient là, puisque c'était maintenant l'époque de la ponte...

C'est alors que Carmina, frappée d'une curieuse coïncidence, se remémora la petite médaille de sa mère où était figurée précisément une tortue. N'y avait-il pas quelque chose d'un peu surnaturel dans cette intervention *in extremis* d'un animal que ses ancêtres avaient pour emblème ?

Le jeune Yemenite, en écoutant la jeune fille, ne douta pas un instant que ce ne fût un totem, par analogie avec les vieilles croyances de certaines tribus de son pays. Il se félicita de ne pas avoir tué la tortue, comme il eût été normal de le faire, et cela lui parut un excellent présage. Il remercia le ciel de la lui avoir fait oublier là-bas sur la plage, les pattes en l'air. En effet, maltraiter le totem, et surtout quand il vient de manifester sa protection, est un grave sacrilège après lequel on doit s'attendre aux plus cruels châtiments. Il courut donc rendre la liberté à l'animal providentiel, qui s'empressa de disparaître dans la mer, ignorant à quelle ancestrale superstition il devait son salut.

La croyance du totem, protecteur de la tribu ou de la famille, a été conçue dès l'origine de l'humanité ; elle subsiste encore dans l'Inde, en Amérique, au Yémen et en Éthiopie.

Dans ce dernier pays, par exemple, une tribu vénère l'araignée comme ayant été le Sauveur de l'Ancêtre : sa toile, tissée rapidement devant le trou où il venait de se cacher, permit à cet homme d'échapper à ses ennemis.

Il est bien possible que les plumes dont les hommes de certaines peuplades se faisaient un ornement représentent le souvenir lointain de totems oubliés.

Aly, très superstitieux, expliqua ces mystères à Carmina, qui ne demandait qu'à les croire, d'abord parce que c'était celui qu'elle aimait qui les lui disait et ensuite par besoin de se rassurer et de se consoler avec une idée de protection des puissances surnaturelles.

Maintenant que le totem de la famille s'était manifesté si à propos, il ne les abandonnerait pas. Sur cette pensée rassurante, elle s'endormit, cette fois, d'un sommeil réparateur.

A l'aube, Carmina s'éveilla ; elle était seule ; son compagnon, sans doute, était parti en reconnaissance avant la chaleur du jour.

Elle promena autour d'elle un regard étonné, ne pouvant encore bien accorder la réalité présente et le rêve étrange qu'elle venait de faire : Cheik Fakir lui était apparu ; elle l'avait vu devant elle et avait entendu sa voix, comme s'il eût été vivant. Tout cela avait été si précis, si matériel qu'elle croyait plutôt rêver maintenant devant ces falaises inconnues.

Le Fakir lui avait dit :

— Le messager de ton père viendra un jour ici avec le maillon de la chaîne brisée.

Dans son rêve, elle avait trouvé ces paroles toutes naturelles, comme si elle en eût pénétré le sens, mais maintenant, elle ne comprenait plus. Que voulait dire cette parabole ? Quel était son sens caché ? Elle resta ainsi absorbée dans la méditation et peu à peu s'enfonça dans ses souvenirs. Elle remontait le cours du temps pendant ces derniers jours. Tant de choses s'étaient passées ! Elle qui naguère se laissait doucement bercer au fil de sa vie paisible de jeune fille, elle se sentait maintenant le jouet des eaux troubles et impétueuses d'un torrent d'orage...

Pendant ce temps, Aly, réconforté par la nourriture de la veille, escaladait le plateau dans l'espoir de trouver les nids de ces oiseaux de mer dont les vols criards tournoyaient sur les falaises.

Parvenu à mi-hauteur, il s'arrêta pour regarder la mer ;

dans le nord, il distinguait les montagnes du continent, distantes de plus de vingt milles. Autour de l'île, dans la partie abritée, la limpidité de l'eau et le calme de sa surface laissaient apercevoir les petits fonds et la masse claire des coraux surgis du bleu sombre des profondeurs.

Deux îlots voisins complètent cet archipel perdu hors de la route des navires.

En examinant avec attention l'une de ces îles pour y deviner les nids de goélands, il vit s'en détacher une pirogue où un seul homme pagayait; elle se dirigeait vers une petite crique de l'île où il se trouvait, sorte de calanque qu'il n'avait pas remarquée tant elle était dissimulée entre les roches.

Sans réfléchir à l'étrangeté de la présence d'un pêcheur isolé, en un lieu aussi éloigné du continent, Aly courut vers le point où il semblait vouloir débarquer; il se cacha cependant pour voir à qui il avait affaire.

La petite anse, située au fond d'un goulet profond et étroit, se terminait par une petite plage de sable à peine large de quelques mètres; elle était surplombée par ces corniches rocheuses taillées par le ressac et le jeu des marées qui donnent à toutes les côtes madréporiques de ces mers chaudes leur curieux aspect.

Ce pêcheur solitaire semblait être de race esclave, un djeberti, selon toute apparence; il était vieux, mais sans doute l'était-il beaucoup moins que l'extrême maigreur de son torse, momifié par le soleil, le sel et le vent, ne le donnaient à croire.

Cet aspect rassura Aly; il se démasqua aussitôt qu'il le vit prendre pied sur la plage et l'interpella. L'autre sursauta, effrayé d'abord par cette apparition inattendue, mais à son tour, il se rassura devant la jeunesse et la figure souriante de l'Arabe. Ils s'abordèrent par les salutations d'usage, tandis qu'ils s'examinaient. La confiance triompha, aidée peut-être par le réciproque désir de trouver un compagnon.

Cet homme n'était pas de passage; il habitait l'île depuis de longues années; non pas la grande où il venait de rencontrer Aly, mais celle d'à côté, bien qu'elle fût beaucoup moins habitable; de mystérieuses raisons semblaient l'éloigner de l'île principale, où cependant il venait de temps à autre

pour les nécessités de son existence, c'est-à-dire pour l'eau.

Il pêchait une sorte de poisson blanc, très facile à faire sécher au soleil une fois ouvert en deux ; chaque année, une zeima de Makalia venait lui acheter cette denrée et lui donnait en échange un peu de grain, du tabac et les petites choses nécessaires à la pêche.

Il n'expliqua pas ce jour-là les raisons de cette vie solitaire où il semblait se cacher ; le besoin d'eau préoccupait beaucoup plus le jeune homme que l'histoire du vieux pêcheur.

Quand Aly eut dit comment il avait abordé sur cette île déserte, le vieil homme se décida à lui révéler le point d'eau où il venait se ravitailler. Il faisait grand mystère autour de ce trésor qui lui permettait de vivre loin des hommes.

Il le mena vers la petite plaine sablonneuse en arrière de l'anse où il venait de débarquer ; là quelques plantes au feuillage très vert contrastaient avec l'aridité générale et l'aspect calciné de ces terres rocailleuses. Cependant, il n'y avait aucune trace de puits. Tout à coup, il s'arrêta en un point que rien ne signalait, creusa le sable et mit bientôt à nu une pierre plate qui fermait l'orifice d'une cavité assez profonde. Là stagnait l'eau précieuse, si claire que le trou semblait vide. Le sol perméable suintait et maintenait le niveau de la source après qu'on y avait puisé.

Pour mieux garder le secret de cette poche d'eau et pour arrêter les suppositions et les curiosités, le vieux pêcheur se faisait passer pour sorcier affirmant avoir la faculté de se désaltérer avec l'eau de mer comme les oiseaux du large. Quand les nacoudas venaient acheter son poisson, il buvait ostensiblement de grandes rasades d'eau salée. Il en était quitte pour en subir les effets purgatifs, peut-être salutaires.

L'imagination des marins devant ce prodige eut vite bâti une légende. L'histoire de cet homme était déjà fort étrange dans sa réalité, mais sa vie surnaturelle, entretenue par l'eau salée de la mer, ajoutait l'indispensable merveilleux avec toute la suite des djinns et des effrits. Aussi en ce temps-là, aucun nacouda ne se fût aventuré à demeurer la nuit au milieu de ces îles.

Cette crainte superstitieuse éloignait les navires, hors le jour où il était convenu de venir chercher le poisson sec.

C'était également une manière de pèlerinage, où l'on venait consulter le solitaire comme un oracle. Un homme qui se désaltère avec l'eau de mer et fréquente les djinns doit connaître l'avenir.

Rien au monde ne passionne autant les humains que la connaissance de leur avenir et cependant son impénétrable mystère est la plus belle grâce que les dieux leur aient faite. Voici deux hommes, un cardiaque et un condamné à mort. Tous deux ont expiré subitement le même jour, mais l'un ignorait, tandis que l'autre, le condamné, connaissait l'avenir...

Quand Aly proposa de l'accompagner auprès de Carmina, il eut un mouvement de contrariété et visiblement se fit violence pour le suivre.

La jeune fille attendait impatiemment Aly ; quand elle vit la silhouette du vieil homme qui l'accompagnait, le souvenir de son rêve la bouleversa. Dans son trouble, la suggestion fut si forte qu'elle crut reconnaître celui dont elle avait rêvé : cheik Fakir ; elle poussa un cri de joie et s'élança vers lui...

Le vieillard, à ce geste inattendu, sembla frappé par la foudre et dut s'appuyer sur Aly ; il resta les yeux fermés pour ne pas voir... Carmina, cependant, reconnut aussitôt son erreur et s'enfuit confuse. De son côté, l'homme surmonta son trouble et, soutenu par son compagnon, alla s'asseoir sur la roche où était la jeune fille.

— Pourquoi as-tu crié en me voyant ? lui demanda-t-il.

— J'avais cru reconnaître quelqu'un... que j'aimais bien... Un parent, si tu préfères...

Cette phrase, cependant bien simple, sembla de nouveau bouleverser le pêcheur, qui resta sans paroles. Aly conta alors l'histoire déjà longue de ces quelques jours où s'étaient accumulés tant d'aventures et de drames.

A mesure qu'il parlait, le vieillard se rassérénait et bientôt il écouta avec un vague sourire derrière lequel on sentait la fuite de ses pensées dans la profondeur de ses souvenirs.

Quand le jeune Arabe lui demanda s'il venait quelquefois au campement dont il avait découvert les vestiges sous les roches de la vallée centrale, il se hâta de répondre :

— Non, je n'y vais pas !... Personne n'y est allé depuis bien longtemps.

Et comme Aly insistait encore, il l'interrompit :

— Tais-toi ! il n'en faut pas parler ; cela te porterait malheur ; c'est à cause de tout ce qui est là-bas que je ne puis demeurer la nuit dans cette île maudite. Mais toi tu peux rester puisque tu ignores... Que comptes-tu faire ?

Aly n'en savait rien ; les circonstances le tenaient captif, il fallait subir cette captivité du mieux possible. Après tout, cette île était pour le moment la meilleure retraite pour laisser oublier le meurtre de son camarade ; mais pourrait-il subsister ?

Le vieux pêcheur, qui, sans doute, avait habité longtemps cette terre avant d'en être chassé par les mauvais souvenirs qu'il taisait, lui apprit une foule de choses utiles dont la plus importante était la place de l'eau. Il lui donna des engins de pêche et, grâce à quelques outils de charpentier, l'aida à faire une rustique pirogue avec l'épave du zaroug.

Aly installa un gîte à la place de l'ancien campement, où il n'avait pas de raison de craindre les fantômes. Il y avait là des tables rocheuses sous lesquelles il put creuser un assez vaste abri. Les deux naufragés pouvaient ainsi attendre l'époque où viendrait la zeima de Makalla.

Mais la nature fit son œuvre, les deux jeunes gens subirent ses lois et ainsi se fonda une famille, la petite tribu qui subsista jusqu'à aujourd'hui.

◆

Ici s'arrête le récit de Mohamed el Vaddi, marchand de Moka, tel qu'il me fut traduit par mon maître-charpentier arabe, possesseur de ce manuscrit, daté de l'an 1030 de l'Égire, c'est-à-dire de la première moitié de notre XVIIe siècle.

L'étrange mystère qui enveloppe la fin de cette histoire s'éclaircira peut-être un jour, comme semble le prédire la parole du fakir entendue en rêve par celle qui fonda la tribu qui vit encore sur l'île Koria Morian.

Déjà, en effet, des faits nouveaux ont surgi :

D'abord, en 1912, un tremblement de terre et un raz de

marée mirent au jour, au cap Rawaya, la cassette de fer d'Abdulkader et celui qui la trouva, Kassim ben Abdou, me montra la médaille d'argent qu'il possède toujours.

Enfin, au moment de l'expulsion d'Alphonse XIII, le Gouvernement de la République fit vérifier les titres de propriété des monastères, et l'on trouva que l'abbaye de Llagoustera, en Catalogne, jouissait de ses domaines en vertu d'un testament datant de 1660, aux conditions duquel les religieux s'étaient engagés à rechercher les descendants d'une certaine Carmen Moliner, enlevée par les pirates barbaresques vers 1630. Ce parchemin portait un volumineux cachet de cire à l'empreinte d'une curieuse médaille représentant une tortue.

Si vraiment le destin des hommes est fixé, d'autres éléments surgiront pour amener la jonction des deux extrémités de la chaîne rompue...

J'ai publié cet étrange récit pour aider à la réalisation de la prophétie du vieux fakir avec le concours de ceux qui, peut-être, apprendront des faits nouveaux.

HENRY DE MONFREID

◆ ◆

FRANCIS JAMMES

La jambe noble, le jarret tendu, dans un gros bas de sport, les reins superbes, il allait, comme il voyait Mistral et Virgile, et, relevant par moments la tête, dédiait à la lumière une barbe déjà céleste, un vaste front, une voix supérieure et nasillarde qui se plaisait autant dans les ironies littéraires et la férocité partisane que dans l'exaltation de l'amour. Tel, il semblait bâti pour un siècle. Dans la mémoire des jeunes filles et des hommes aussi, il vivra probablement plus, mais c'est un fait, à la Toussaint, Francis Jammes est mort cette année, en pays basque, à Hasparren, à quatre heures de l'après-midi. La veille des Morts, c'est un beau jour pour un poète chrétien, pour le vieux faune devenu ermite, ainsi qu'il se nommait. En vérité, il n'avait été païen qu'à demi, et plutôt d'intention, enfin comme on peut l'être en province, dans la petite ville où il passa la plus grande partie de sa vie, Orthez, douce et mélancolique, mais attentive au péché d'autrui et qui n'excuse volontiers que les fantaisies de la table.

A trois heures de là, par la route de Saint-Palais, c'est donc en pays basque qu'entouré de cinq de ses enfants et de sa femme, Francis Jammes rendit une âme qui ne fut pas toujours aussi simple qu'il nous en voulait persuader et qu'il le croyait lui-même, mais il l'avait si bien exercée au bord des sources et dans les chemins de la montagne qu'il était peut-être parvenu à cet obsédant absolu qu'il enviait, depuis

tant d'années, aux mystiques. C'était un toit modeste qu'Eyharteïa, un étage, et le rez-de-chaussée, de plain-pied sur un petit jardin de banlieue, avec, en façade, le salon et le bureau, séparés par un long couloir ; une métairie en dépendait, et cette petite propriété, Jammes l'avait reçue en héritage un peu après la guerre, et à la suite d'une neuvaine qu'il avait faite à saint Joseph, d'une vieille et sensible dame qui unissait, dans l'admiration de son cœur, les familles nombreuses, la dévotion et la poésie.

Jammes quitta Orthez en laissant les habitants sous le coup de ses *Mémoires*, où il les avait observés avec un amour du pittoresque qu'ils jugèrent excessif. Et c'est vrai qu'il y dit du mal de quelques Orthéziens, mais pas autant que ceux-ci l'ont cru. La mère de ce Béarnais était provençale, et il y a dans ces souvenirs un amour de la galéjade qui lui venait de ce côté. Il a toujours adoré se moquer du monde ; il y montra de terribles dons, mais quelque lourdeur aussi de temps à autre, quand la timidité le reprenait, et cette espèce de complexe provincial qui l'obligeait à se croire persécuté. S'il avait le sens du comique, bien entendu, il ne tolérait point que l'on hasardât à son sujet la moindre plaisanterie. Les Orthéziens, d'ailleurs, n'y songeaient pas ; ils le voyaient traîner rue Saint-Gilles, rêvasser sous les platanes ou sur le pont du Diable, et ils le redoutaient obscurément. Il fallut que de grandes familles du pays prissent en considération ses vers qui ne rimaient pas tous pour que la petite ville commençât à l'estimer à sa valeur. Encore ne faut-il rien exagérer, et lorsqu'à la terrasse du Café des Voyageurs, il ouvrit, en 1899, le *Journal*, où Jean Lorrain lançait, en première page, *Clara d'Ellébeuse*, Jammes tint toujours plus ou moins rigueur aux Orthéziens d'avoir été le seul à s'en apercevoir. Il m'a souvent raconté comment, la tête en feu, il se précipita à la maison pour porter à sa mère, qu'il vénéra, la nouvelle extraordinaire qui décidait de sa gloire ; cette maison qui appartenait à ses tantes, ressemblait à son visage, car Charles Guerin nous a dit qu'une barbe de lierre y grimpait. La façade donnait sur la prairie ; de la route, quand on a passé l'octroi, et que l'on va sur Pau, on aperçoit à gauche un cèdre et le balcon circulaire. C'est

là. Francis Jammes était alors, je crois bien, clerc chez maître Lamieussens, notaire, à qui Léon Bérard aimait, un peu plus tard, faire des lectures de Cicéron, de Bossuet, et qui l'en remerciait par quelques secrets de procédure.

Des Orthéziens m'ont confié que, dans son enfance, Jammes les médusait par sa miraculeuse botanique et que le silence s'établissait soudain lorsqu'on le voyait arriver avec sa boîte verte. C'était à qui lâcherait ses jeux au plus vite pour l'entendre épeler, pétale par pétale, les espèces les plus étonnantes qu'il venait toujours de découvrir dans ses courses solitaires à travers la campagne proche, à moins qu'il ne commentât simplement la reine des prés, la gentiane ou le colchique. Nul d'entre eux ne songeait à railler cet original, qui inquiétait si fort leurs parents. Heureux, ces garçons qui le virent tenir entre ses doigts quelques merveilles et composer sans y prendre garde une de ses fraîches élégies !

Il y avait longtemps déjà que, pour les îles, son aïeul paternel avait quitté Orthez, exactement pour la Guadeloupe, où il fut médecin et où naquit et repose le père de Jammes. Francis, enfant, lourd de langueur créole, avait commencé sa vie dans les Hautes-Pyrénées, puis était passé dans les Basses-Pyrénées, à Orthez, où Gaston Plébus jadis avait sa cour; le père du futur poète y était receveur de l'enregistrement. L'adolescent fut ensuite envoyé pour ses études à Bordeaux, où il demeura de treize à vingt ans. Il revint alors à Orthez auprès de sa mère devenue veuve, avec l'espérance d'être Bernardin de Saint-Pierre, François Coppée et Jean-Jacques Rousseau. Au lycée de Bordeaux, il s'était fait consigner avec le motif : « Regarde les fleurs pendant la classe d'histoire. » C'était une indication. Il avait découvert Baudelaire, et les grands navires, sur la Gironde, l'avaient emporté très loin. Déjà il aimait. Le printemps devient l'été. Et dans la mollesse béarnaise, qui calme tout de même assez mal ses nerfs, il s'enchante à évoquer les lointains pays dont il naît chaque jour un peu plus et qu'il ne connaîtra jamais qu'en songe. Il souffre vaguement de toutes les choses et il désire de la vie tout ce qui est frais, parfumé, hors de la portée des hommes durs, comme les ruisseaux, les roses, les jeunes filles. Ainsi crée-t-il, la plume

à la main, une sorte de nouveau réalisme céleste, espiègle et éminemment personnel. Comme lui, son vers est paresseux, mélancolique, avec de soudaines cocasseries. Il rime quand ça lui chante, ou plutôt quand il ne chante pas. Avec une maladresse plus ou moins feinte, infatuée, une facilité précieuse, dans la vie et sur le papier, il s'accorde à la terre et aux animaux. Pas d'emphase, nul cliquetis parnassien. Fraîcheur imitée ou fraîcheur naturelle, n'importe, cela est frais, sincère, inoubliable.

J'aime dans les temps Clara d'Ellébeuse,
L'écolière des anciens pensionnats,
Qui allait, les soirs chauds, sous les tilleuls
Lire les magazines d'autrefois.
... Aimons-nous encore, si tu existes.
Le vieux jardin a de vieilles tulipes.
Viens toute nue, ô Clara d'Ellébeuse.

A Hasparren, Francis Jammes en était loin, c'est Dieu surtout qu'il aimait quand il m'y reçut. J'ai été de l'époque pieuse et fort bourgeoise quant aux vers. Je l'ai connu rimant des sonnets et des quatrains et faisant de la belle prose française. Je le vois, et je l'entends encore me lisant une admirable nouvelle de *Cloche pour deux mariages*. Une langue bien nourrie, fameuse, musicale, mais sobre, c'était vraiment très fort ! Nous étions assemblés comme pour la moisson. La mère de Jammes vivait encore, il y avait sa femme, un juge de paix et une Canadienne brillante et déchaînée qui arrivait de Biarritz pour se faire bénir ou convertir, je ne sais plus très bien. Abraham, le béret sur la tête, car le rez-de-chaussée était fort humide, il avait plu ce jour-là, levait les yeux à chaque page qu'il venait d'achever et qui était courte, car son écriture était vaste, et Dieu, sensible à cet hommage, ne pouvait qu'apprécier un tel récit, ample, taciturne et doré. Loti en eût été troublé et flatté ; Manech était un frère de Ramuntcho, non moins singulier, non moins sensible.

Il eût fallu que Jammes succédât au charmant Huguenot ; il eût fort bien parlé de Loti sous la Coupole, quoiqu'il n'aimât guère les protestants, sauf ceux qui fondèrent sa répu-

tation au Béarn et à Paris ; il avait notamment gardé à André Gide qu'il voyait déjà en enfer, et auquel il avait consacré un livre un peu bêta, une profonde et affectueuse gratitude. C'est Gide qui avait payé l'édition d'*Un Jour* (c'est un vers de Jammes, à peu près) et qui l'avait emmené en Algérie, le seul voyage qui l'aéra.

Francis Jammes, sur l'Académie, s'est répandu en imprécations, lettres de non-candidature et mépris divers qui en disaient assez sa soif. Il s'est présenté au fauteuil de Loti, il y a été battu, mais ce fut beaucoup de sa faute. Il décourageait ses meilleurs amis. Cela me rappelle une histoire que Barrès me raconta. Il aimait Pau et l'abbé Bremond. Un jour, Bremond, qui n'appartenait pas encore au quai Conti, déclara à Barrès, qui venait de débarquer à l'hôtel Gassion, qu'il se devait de faire campagne pour le poète de *l'Angélus*, des *Clairières dans le Ciel* et du *Triomphe de la Vie*. « Je ne demande qu'à voir le personnage, faites-le inviter par le chanoine qui me corrige ma *Sybille*. » Le chanoine Dubarrat, l'archiprêtre et le savant béarnais, invita Jammes. Il est aux anges à cette idée et prépare un merveilleux déjeuner. Midi et demi, une heure, l'abbé Bremond commence à s'agiter, le chanoine est grave, Barrès fait des plaisanteries nerveuses en remontant son menton. On décide de se mettre à table, on attaque un fabuleux foie gras en sauce. Vers les trois heures, le dessert ; on sonne et surgit Francis Jammes.

— Eh bien, poète, qu'est-ce qui vous est arrivé ? Ah, jeunesse ! Une aventure !

— Mais rien, répondit Jammes, s'adressant au chanoine Dubarrat, c'est-à-dire que j'étais bien arrivé à l'heure et je tournais autour de la maison.

— Dangereux, ça, fit l'abbé Bremond.

Mais Francis Jammes continuait :

— Je ne pouvais pas entrer pour le déjeuner, tout de même, nous sommes en plein carême !

— Voilà, me dit Barrès, comment on rate son Académie.

Est-ce au souvenir de cette réception, si je puis dire, que Jammes parlait de Barrès avec une négligence qui quelquefois était gênante ? Il ne l'avait jamais lu. « Il est trop intelligent, ton Barrès, c'est pourquoi il n'était pas un grand écri-

vain. » Jammes était si content de sa formule qu'il l'appliquait souvent à d'autres, d'ailleurs. C'était une manière de défense personnelle, cela revenait à dire : « J'ai, tout à l'heure, fait une énorme sottise, mais c'est parce que je suis un grand écrivain. » Il l'était devenu. Il n'avait pas besoin de faire des sottises pour cela. Mais je n'ai jamais pu savoir s'il faisait exprès quand, dans la conversation, il avait du génie ou tout le contraire du génie.

« Moi, je ne suis pas intelligent. Je ne joue pas aux échecs. Je ne suis pas Valéry. Ça ne m'intéresse pas. Je plaque la partie. Mais Claudel, est-il intelligent. Non? Il est beaucoup plus. Ah! quel animal. Quand il arrive dans un hôtel, il marche pieds nus dans la chambre, pendant des heures. Tu ne trouves pas ça magnifique? A propos, Mauriac est venu. Je le tutoyais. Je lui ai donné la permission de me tutoyer, car nous avons communié ensemble. Il avait l'air de trouver cela extraordinaire. Il a des genoux un peu maigres pour monter l'escalier à Lourdes. Mais toi? Ah! si tu veux me tutoyer, Maurice, communie proprement. Je le dirai partout, et tu seras sénateur du département. Tu prendras la place de Barthou et, toi, je te laisserai me décorer. »

C'était le jour qu'il m'entraîna aux grottes d'Istarritz, que son cousin, l'abbé Breuil, un as de la préhistoire, lui avait ouvertes. « Nous circulerons, m'avait-il annoncé, au milieu d'un ossuaire d'ours, de bisons, de cerfs, de chevaux, d'oiseaux, si compact qu'on ne me fera jamais croire que c'est là un charnier provenant de la lune. Je pense que toute cette faune s'est réfugiée dans ce trou, poursuivie par le flot montant qui l'a bientôt envahi. » Il m'avait attendu devant sa grille. Pendant le repas, il me promit cent merveilles. « Francis s'est habillé en Tartarin », dit madame Jammes. Enfin, nous partons pour les grottes. Ce n'était pas une petite affaire de se couler là-dedans, par une ouverture aussi étroite, à plat ventre dans la glaise élastique. Le curé basque qui ouvre la marche, ou plutôt la glissade, en pantalon, nous demande comment nous ferons alors quand il s'agira d'entrer au purgatoire. « Comment, le purgatoire? s'écria Jammes! Et le paradis, qu'est-ce que vous en faites? » Mais nous voilà dans les grottes. « C'est là, me dit Jammes,

avec une assurance éblouie, que sont les fées du pays depuis des milliers d'années. » Une maigre acétylène nous éclaire un groupe de Rodin et puis quelques belles dentelles de cristal.

— Des fées, des brigands ! je vais donner l'adresse aux surréalistes, dis-je à mon patriarche.

— Si tu fais cela, prends garde ! Je ne prierai plus pour toi !

Tant bien que mal nous nous tirons de ce merveilleux, et voici la lumière du ciel, l'auberge, le vin blanc.

— Ce qu'il y a de terrible, aujourd'hui, c'est qu'il n'y a que des francs-maçons dans l'édition et les revues, tu as l'air de t'étonner ?

— Plutôt, lui dis-je.

— Tu as tort, c'est pour cela qu'on ne me réimprime plus mes livres épuisés.

Il était là, avec sa belle barbe soyeuse, simplement à la merci de la mer, des montagnes, des nuages, et il voulait « être au courant ». J'aimerais tant pêcher avec lui, en silence, tirer quelque lapin, me disais-je. Il me raconterait combien pèse son vin, combien il compte vendre le maïs cette année ; il mêlerait à tout cela sa musique, voilà qui me ferait plaisir, mais il est de sa petite ville. « J'aurais aimé Paris, me dit-il, mais il vaut mieux que je sois resté, que je ne sois pas de l'Académie. Paris, c'est si tentant avec ses occasions, c'est si facile de succomber. Ici je dirige les consciences. » Il a un mot charmant pour me peindre ces petites : « Je confesse l'acide virginique. » Mais nous sommes arrivés. Il ferme avec soin la porte du bureau. « M... me raconte les tentations auxquelles on est exposé à Paris. Dis, les femmes de lettres, est-ce qu'elles font bien l'amour ? » Puis nous parlons de Fargue, de Larbaud, de Gide ; il les aime bien, il a mille histoires sur eux. Ce sera pour une autre fois. Le téléphone sonne, c'est encore une admiratrice de Biarritz. Puis c'est l'abbé Mugnier qui s'annonce. Jammes se lève, s'ébroue, reprend un beau quatrain qu'il a terminé la veille. Il chante ces quatre vers, il y a comme de l'écho, cela dure six minutes. On frappe. « Qu'on me foute la paix », hurle-t-il. La porte s'ouvre. « Ah ! monsieur l'abbé, quel bonheur ! » ... La dernière fois que je le vis à Hasparren, il me lut ses *Sources*, dont il était si fier et qui devaient l'égaler à Virgile.

Le rythme était monotone, difficile la prosodie, mais le chant, dans sa voix, était pur et m'ensorcelait.

Presque chaque année, en septembre, s'échappant pour la journée, il quittait le pays basque et retournait, comme un gibier à son lancer, aux lieux où il découvrit les thèmes principaux de son art bucolique. Il a noté cette émotion qui s'emparait alors de lui. « Je me suis rendu hier en mon Béarn bien aimé, dans un domaine où le gave roucoule sous les tendres feuillages des rives. Une demeure antique s'élève là, que j'ai chantée jeune et vieux, et où maintenant je rencontre, long comme un peuplier de la Moselle transplanté, mon ami Maurice Martin du Gard. J'ai, lorsque je déjeune à Lendresse, ce nid de volubilis bleus en face de ce coteau abrupt et presque impénétrable, où jadis s'engageait ma fougue de chasseur, l'ineffable impression que je récupère mes vingt ans. »

Toujours le même protocole ! Il arrive, plein d'émotion. Sa barbe est fraîche. Il nous serre dans ses bras et il va droit à la treille du jardin, au pied de laquelle fleurit un buisson de câpriers. Il se penche avec respect vers les fleurs, en cueille une, puis l'approche de son visage. Je soupçonne ce long pistil, dans son abondant balai mauve, ce candide et transparent pétale, par l'étroit et dur calice soutenu, et cette tige, d'un vert bleu pâle, de former une fleur antillaise. Fut-il ramené des îles, ce câprier, et planté ici après la révolution de Saint-Domingue, qui ruina les colons sucriers et les renvoya au Béarn ?

Jamais Francis Jammes ne me confirma cette capiteuse origine autrement que par le regard qu'il me jeta. Et c'est lui souvent qui m'accompagne en Afrique où, lorsqu'évoquant la vie créole d'autrefois, je tombe sous la loi de beaux yeux indolents.

Leconte de Lisle, Hérédia, Gérard d'Houville et Toulet, des créoles et qu'il aima ! « *Clara d'Ellébeuse* » qui me paraissait une des plus belles choses qu'il ait écrites, est toute travaillée par cette ardeur et tout ensemble cette mollesse des îles. La magie que de loin elles dispensent obséda bien d'autres pages de ce poète qui ne comprenait que les poètes... et pour qui Racine est resté lettre morte.

Combien de grands voyageurs, à l'époque où voyager était

une entreprise, ne manquaient pas, au retour des postes lointains, comme Claudel, de la Chine, de lui rendre visite à Orthez. Ce sédentaire toujours attira la ruée des conquérants d'horizons, non pas tant parce qu'il représentait pour eux l'attachement à une terre précise et limitée que parce que, lui aussi, entr'ouvre sur l'inconnu la porte cachée de la vie.

Qu'est ce que le bonheur? Peut-être un vallon bleu
Dans lequel j'ai chassé, voici trente ans, le lièvre.
Que m'importent l'échelle d'or, les rouges lèvres.
Tout est vain qui n'a pas le grand calme de Dieu.

Après tant d'années, Jammes revenait au bord du gave et le long de la Jaligue où il allait jadis avec son fusil ; l'alouette de Ronsard chantait toujours dans son cœur, mais il se sentait à présent protégé. La maladie et le manque d'argent avaient beau l'épuiser, il voulait me convaincre que sa vie était belle parce qu'il savait enfin prier Dieu. Et elle le fut en effet à cause de cela, aussi. Depuis l'an passé, il s'était enfin aperçu qu'à Paris on ne le honnissait pas comme il se l'imaginait follement, et l'accueil qu'un après-midi, au Champs-Élysées, lui réserva une foule pleine de vénération s'emplit d'un éblouissement qui l'apaisa en justifiant son orgueil. Il en sortit une rose à la main. Il est mort, après s'être, sans hâte, préparé au départ, et avoir eu le temps de demander sur sa tombe ce simple titre : poète ; ces simples dates : 1868-1938. « Que Dieu me donne ta fin, ô Don Quichotte, car je veux trépasser convenablement, lit-on dans *Pensées des Jardins*. Je veux mourir selon les rites catholiques après une existence de rêvasseries plus ou moins douloureuses. Je veux que le laurier bénit orne ma chambre, que l'on me regrette assez, mais pas trop, humainement, de telle façon que ceux qui m'auront connu le mieux, évoquent avec plaisir ma mémoire. »

MAURICE MARTIN DU GARD

M. SPAAK ET LA BELGIQUE

Aujourd'hui, la Belgique affronte de nouvelles pénitences. Il s'agit pour elle de traverser, à moindres frais, une période difficile dont la responsabilité n'incombe pas, cette fois, à ses dirigeants et à leur gestion, mais qui est la conséquence de l'état actuel de l'économie européenne.

En effet, la Belgique est un pays dont la santé est fonction de la plus ou moins grande liberté des échanges internationaux. Elle étouffe entre deux grands voisins : l'Allemagne, dont l'autarcie toujours plus rigoureuse laisse peu de place au commerce extérieur, et la France où les deux dernières dévaluations lui ont fait perdre d'importants marchés. Enfin, depuis que le franc belge est devenu plus cher que le franc français, l'afflux des visiteurs qui venaient chercher en Belgique un pays à change bas a été détourné au profit de la France, et le tourisme y périclite.

Cependant, malgré la menace des années de vaches maigres, malgré la dernière crise européenne qui a touché Flamands et Wallons sous les espèces d'une feuille de mobilisation, le peuple belge, pour la plus grande part, garde sa sérénité et sa confiance dans ses dirigeants.

Les dernières élections communales l'ont prouvé. Les extrémistes, communistes et rexistes, ont essuyé une défaite incontestable ; et parmi les tenants des trois grands partis, ceux qui ont manifesté les velléités d'une politique antigouvernementale ont subi un désaveu populaire.

●

Pourtant, certains Français persistent à se bercer d'illusions. Parce qu'ils ont éprouvé des déboires sentimentaux du fait de la politique belge, parce que certains cercles wallons semblent partager cette déception, quelques observateurs, prenant leurs désirs pour des réalités, en ont déduit un malaise dans l'opinion belge. Il n'en est rien. La politique étrangère du premier ministre, Paul-Henri Spaak — qui est aussi la politique du roi — recueille la quasi-unanimité des suffrages.

●

En deux ans, le parlementarisme belge a usé deux de ses meilleurs hommes, Paul Van Zeeland et Henri de Man. Il n'est pas venu à bout du troisième, Paul-Henri Spaak, moins doué au point de vue des sciences économiques et sociales, mais infiniment plus capable dans l'art subtil de gouverner en pays démocratique.

Au premier contact, l'impression que suggère P.-H. Spaak est une impression d'équilibre et de solidité. Qui se laisserait prendre à sa rondeur, à l'aspect un peu bohème qu'il tire d'un certain mépris vestimentaire et d'un feutre à larges bords, aurait bien tort. Spaak est un lutteur à tête froide, un entêté qui va au but sans hésitations inutiles.

Il n'est pas bavard, mais quand il parle, sa voix sèche, son ton direct, l'aise de ses silences et la mesure de ses gestes témoignent de son tempérament de tribun. Quand il ne veut pas répondre, il sait à merveille questionner soudain le questionneur et en l'écoutant le flatter assez bien pour lui faire oublier son premier sujet. Ses yeux petits, son grand front, un nez court et relevé, lui font un visage dont le premier abord est sympathique et bon garçon, mais son regard et ses attitudes révèlent bientôt la malice et l'autorité.

Pour Spaak, les principes comptent peu : seules, les réalités. Ainsi a-t-il fait une carrière prodigieuse en bousculant l'héritage familial et les conformismes de son milieu et des vieux partis.

Par sa mère, il appartient à la dynastie des Janson, bourgeois français fixés au XIXe siècle au pays de Liége. Paul Janson, l'aïeul, est le grand orateur, chef de parti et tribun du libéralisme progressiste. Il a deux enfants : l'un, Paul-Émile, plusieurs fois ministre, prédécesseur immédiat de son neveu Paul-Henri Spaak est, dit-on, l'homme le plus éloquent de Belgique ; l'autre, une fille qui, après avoir épousé Paul Spaak, siègera au Sénat et deviendra celle que l'on appelle familièrement « la sénatrice ménagère ».

Paul Spaak, flamand, fils de médecin, est un avocat haut et barbu, aux allures de Wotan. Il délaisse la toge pour la lyre. Poète et dramaturge, auteur de *Kaatje* et de *Balbus et Josina*, il sera avec Mæterlinck un des rénovateurs du théâtre français en Belgique.

Le ménage Spaak a quatre enfants ; le troisième est notre Paul-Henri. Il fait ses études à l'Athénée de Saint-Gilles, où la guerre le surprend à l'âge de quinze ans. En 1916, il tente de passer la frontière pour rejoindre l'armée belge, et il est pris par les Allemands qui l'internent au camp de Sennelager où, pour distraire ses compagnons de captivité, il monte les comédies de son père.

Libéré à l'armistice, il partage son temps entre le droit et le tennis. C'est un garçon rond et têtu qui a déjà une belle voix, qui dédaigne les filles et se passionne pour la politique. A peine inscrit au barreau, il se donne corps et âme au parti ouvrier belge. Mais sa turbulence et son franc-parler s'accordent mal au conformisme du parti socialiste peuplé de pontifes poussiéreux. Il leur envoie sa démission, et fonde un journal, *la Bataille socialiste*, où il peut vitupérer à l'aise toutes les idoles.

A Bruxelles, au printemps 1930, l'Italien Rosa tire deux coups de revolver sur le prince Humbert d'Italie. C'est la croisée des chemins. Spaak, jeune avocat inconnu, accepte de défendre Rosa. Il se passionne pour son étrange client. La veille du grand jour, il s'assied à son bureau pour écrire sa plaidoirie : pas une ligne ne sort de sa plume. Il va faire un tour au bois, revient ; rien ! Il se couche, demande à madame Spaak de le réveiller à deux heures du matin et s'installe encore à son bureau... mais en vain. Il se recouche, arrive

vingt minutes en avance au Palais, et feuillette encore les mille quatre cents pièces du dossier. Son impuissance le bouleverse : mais personne ne s'en aperçoit et, le moment venu, il se lève et fait la plus belle plaidoirie de son existence.

C'est le commencement de la notoriété. Conseiller communal, puis député de Bruxelles en 1932, il fonde avec Walter Dauge, le père du trotzkysme belge, *l'Action socialiste*. Il égratigne assez vivement le P.O.B. auquel il appartient et, en 1934, on le menace d'expulsion. Mais sa popularité est telle auprès des syndicats qu'il s'en tire avec une contrition légère.

A l'occasion, il n'hésite pas à descendre dans la rue à la tête de solides Marolliens[1] casseurs de carreaux. Et il fait trembler les bourgeois, ses cousins.

Fait curieux, ce seront les ouvriers eux-mêmes qui détermineront sa conversion. En février 1935, il voit tourner court une grève générale parce que les mineurs n'ont pas hésité à préférer une solution transactionnelle dans la paix à une solution plus parfaite obtenue par la guerre civile. Ainsi constate-t-il la faillite de l'extrémisme ; et quand, le 24 mars suivant, Van Zeeland, qui estime son activité et son courage et qui veut se concilier l'extrême-gauche, lui propose un portefeuille, il accepte.

Séduit par la largeur de vues de Van Zeeland et par l'intelligence de H. de Man, pratique avant tout, Spaak se voue à l'idée d'une collaboration des classes avec autant de sincérité qu'il a combattu pour cette dictature du prolétariat dont il a reconnu la faillite.

Si, dans cette aventure, il soulève la critique des petits camarades jaloux, il garde au moins l'oreille des syndicats où son influence ne fait que grandir.

Après une année d'expérience aux Transports, Van Zeeland lui confie les Affaires étrangères. Il y réussit si bien que sa politique recueille la quasi-unanimité de l'opinion belge. Ainsi, en 1936, au plus fort de la lutte de Spaak et de Van Zeeland contre le rexisme, peut-on entendre Degrelle dire : « Si je venais au pouvoir, je prendrais Spaak comme ministre des Affaires étrangères... »

Aujourd'hui, Spaak, premier ministre de trente-neuf ans,

1. Ouvriers des faubourgs de Bruxelles.

s'adonne à son seul vice : le goût du pouvoir. Il n'en a pas d'autre : il vit dans une maison de verre. De neuf heures du matin à huit heures du soir, il travaille, il gouverne avec passion... et avec bonheur, parce que son autorité est persuasive. Et puis, outre les syndicats, qui semblent avoir plus de goût pour les réalités que pour les idéologies, il a derrière lui son roi. Le soir, il rentre chez lui où il retrouve une femme délicieuse et trois enfants ; et, à peine sorti de table, il s'endort de fatigue dans son fauteuil.

●

Il y a — tout au moins dans le domaine des Affaires étrangères — un accord étroit entre ce que l'on a appelé « la politique du roi » et ce qui est la politique de P.-H. Spaak.

La première manifestation de cette politique est le discours du 14 octobre 1936 que Léopold III prononce devant ses ministres. Dans cette séance du Conseil, Vandervelde qui, à cause de sa surdité, a le privilège d'un texte écrit, est le premier à demander au roi de répéter ses paroles au peuple belge. Et sur ce point, les ministres sont unanimes.

Le lendemain, Flamands et Wallons entendront les phrases décisives : « ... Nous devons viser à nous placer résolument en dehors des conflits de nos voisins..., nous voulons que notre appareil militaire soit de taille à dissuader l'un quelconque de ces voisins d'emprunter notre territoire pour attaquer un autre État... »

A ce revirement, qui est le premier signe de l'abandon d'une politique de quinze années, au cours desquelles la Belgique a été le satellite militaire et diplomatique de la France, il y a trois raisons essentielles :

Premièrement, le pacte franco-soviétique : la répugnance qu'il provoque dans un pays modéré et essentiellement catholique, et la crainte que cette alliance ne rende plus aisée la contagion des conflits d'est en ouest.

Deuxièmement, l'aventure italo-éthiopienne. Les Belges les premiers, Van Zeeland en tête, ont mené la campagne pour les sanctions. Ils y voient l'occasion de mettre à l'épreuve la

sécurité collective. Mais ils commencent à perdre la foi, quand ils constatent le double jeu de l'Angleterre.

Troisièmement, la réoccupation de la Rhénanie et la rupture du pacte de Locarno. Parce que l'Allemagne a qualifié sa manœuvre de riposte au pacte franco-soviétique, certains Belges ressentent vivement l'injustice d'une situation où leur pays se croit entraîné sans y avoir sa part de responsabilités.

Cette fois, la Belgique s'inquiète : elle a perdu l'avantage du traité de Locarno qui lui importe le plus : l'engagement allemand ; et elle garde l'obligation très lourde d'accourir au secours de la France ou de l'Angleterre attaquées et de prêter son sol comme champ de bataille.

Dès 1937, P.-H. Spaak m'avait résumé les raisons de l'attitude belge :

— Je ne puis comprendre qu'après les grands échecs de la Société des Nations, on refuse de faire l'effort de mise au point qui s'impose. Il me semble que, dans cet ordre d'idées, la sagesse serait de tout recommencer en se fixant des objectifs limités et précis. Viser peut-être moins haut que ceux qui ont dirigé pendant quinze ans la politique européenne, mais mieux atteindre le but... Pour nous, nous ne voulons être englobés dans aucun système d'alliance. Nous voulons, en organisant solidement la défense de notre pays, empêcher que notre territoire puisse devenir une base d'attaque contre un quelconque de nos voisins... »

Aussi, ceux qui ont suivi attentivement la politique belge ne peuvent-ils être surpris quand, le 12 octobre suivant, des négociations germano-belges aboutissent à une déclaration solennelle de l'Allemagne s'engageant « à ne léser en rien l'inviolabilité et l'intégrité du territoire belge ». Désormais, l'édifice est achevé. Le geste allemand, joint à la déclaration du 24 avril 1937 qui maintient la garantie franco-anglaise, tout en dégageant la Belgique de ses obligations locarniennes, entérine la politique dite d'indépendance. C'est en somme une nouvelle neutralité qui diffère de celle d'avant-guerre pour ce qu'elle est volontaire et basée sur un appareil militaire relativement puissant.

Je pus constater alors à quel point P.-H. Spaak s'efforçait de mettre ses pensées en accord avec les actes de la politique

belge. Il faisait taire ses préventions contre le régime allemand si éloigné de son idéal socialiste. Il écartait résolument toutes les arrières-pensées idéologiques. Et comme je m'étonnais de l'entendre réserver toutes ses sévérités au communisme sans en garder une part pour le nazisme, il m'expliquait qu'il fallait voir là la réaction d'un amoureux déçu. Pour avoir consacré sa jeunesse et ses premiers élans au marxisme, il ne pouvait pardonner à la Russie de lui en apporter aujourd'hui une telle caricature. Par contre, n'ayant jamais eu de goût pour l'hitlérisme, il n'avait pas là, disait-il, d'illusions à perdre.

Réaliste, il se laissait aller à admirer le réalisme de la politique allemande, dans le même temps qu'il se désolait — et se désolidarisait sans doute — de la politique sentimentale et passive des démocraties.

●

Aujourd'hui, le Français a tendance à juger la politique belge selon son cœur plutôt que suivant la raison. Chaque geste de politesse ou d'amabilité que fait Bruxelles vis-à-vis de Berlin le désespère. Il n'admet pas qu'une fois pour toutes, les gouvernants belges aient décidé de tenir la balance égale entre les deux voisins, France et Allemagne, et de ne pas manifester (apparemment du moins) une confiance plus grande à l'un qu'à l'autre. Manœuvres, travaux défensifs sur la frontière française — si tant est qu'il y en ait de sérieux — sont autant de contre-parties destinées à prouver qu'on ne s'occupe pas uniquement de la frontière de l'est. Et le Français s'émeut, sans voir que la Belgique n'a ni les moyens, ni l'envie de faire les mêmes travaux au sud qu'à l'est. Il oublie que si elle a deux voisins, elle a aussi, à l'intérieur de son État, deux races, et que certaines mesures peuvent être dictées par des considérations de politique intérieure. Tout ceci, d'ailleurs, P.-H. Spaak l'a clairement indiqué dans une récente séance de la Commission des Affaires étrangères.

Mais un tel jeu n'est pas aisé. Quand Bruxelles, tirant prétexte de la crise européenne, tarde à transformer en ambassade

sa légation de Berlin, l'Allemagne manifeste son dépit et fait entendre qu'on insulte. Puis les ambassades installées, c'est la France qui s'étonne — bien naturellement — du manque d'à-propos de ce geste. Alors, la Belgique met quelques points d'exclamation au voyage de son roi à Paris pour calmer l'humeur française. Enfin, dix fois la semaine, l'ambassade d'Allemagne vient gémir auprès de Spaak et se plaindre de la partialité ou de l'insolence de la presse belge. Ainsi de suite.

Il serait très injuste de déduire de tout ceci que le roi ou son premier ministre sont germanophiles. Ils ont choisi la politique qui leur semble la meilleure pour éviter à leur pays d'être transformé en champ de bataille. Ils s'y tiennent.

●

J'ai repris, le mois dernier, mes entretiens avec P.-H. Spaak. Plutôt qu'une réprobation à l'égard de la politique allemande des coups de force, dont il ne blâme que la méthode, je trouve dans ses paroles le dépit envers l'incohérence diplomatique des démocraties. Il paraît frappé de l' « impréparation » de celles-ci, lors des négociations de Berchtesgaden, de Godesberg et de Munich, alors que les scenarii étaient minutieusement réglés par la partie adverse. D'ailleurs, pour juger du danger de telles improvisations, il a l'expérience personnelle et récente de l'étrange conférence du Pacifique.

— J'ai lu dans Bainville, me dit-il, une phrase qui m'a enchanté et que je répète volontiers : « Il faut vouloir les conséquences de ce que l'on veut. » Combien d'hommes d'État mènent une politique dont les conséquences les étonnent puis les désolent !

Je pense qu'en me signalant cette phrase, P.-H. Spaak pense aux événements de septembre...

— Mais puisque politique d'indépendance il y a, demandai-je, quelles répercussions les événements de septembre ont-ils eu sur celle-ci ?

— Reprenons de plus loin... Jusqu'en 1936, la politique extérieure de la Belgique était basée essentiellement sur la

Société des Nations et sur le traité de Locarno. 1936 fut fatal à la fois à l'une et à l'autre. Le changement intervenu dans la politique extérieure belge n'est donc pas dû à un affaiblissement de notre amitié vis-à-vis de la France et de l'Angleterre : il est né d'un sentiment de défiance vis-à-vis de certaines idéologies. Et aujourd'hui, les responsables de notre nouvelle orientation politique se félicitent d'avoir prévu certains écroulements.

La politique d'indépendance est fondée sur deux idées essentielles : une Belgique décidée à remplir son rôle particulier en Europe occidentale, une Belgique forte militairement. Cette politique réaliste a été comprise et approuvée par nos grands voisins, puisqu'elle nous a permis d'obtenir la déclaration franco-britannique du 24 avril 1937 et la déclaration allemande du 13 octobre de la même année.

Au cours de la récente crise internationale, nous nous sommes particulièrement réjouis d'avoir été déchargés à temps de certaines obligations qui dépassaient évidemment nos possibilités, et qui nous auraient fait encourir des responsabilités qu'équitablement nous ne devions pas supporter. Les engagements réduits que nous avons acceptés, nous sommes sûrs de pouvoir les tenir, et ainsi nous avons le sentiment d'être, dans la politique internationale, un élément de clarté, de stabilité et, par conséquent, de paix.

— S'il est inutile de vous demander quelle eût été l'attitude de la Belgique en cas de conflit...

— Naturellement, la Belgique était résolument décidée à réaliser pratiquement l'engagement moral qu'elle a pris, c'est-à-dire à s'opposer de toutes ses forces au passage de troupes étrangères à travers son territoire...

— Mais comment expliquer les inquiétudes qu'a inspirées la France, pendant cette période, à certains de vos compatriotes? Est-il exact que vous ayez craint une tentative française de passer par votre territoire?

— Non. Au cours de ces jours de tension, le Gouvernement belge n'a jamais eu le sentiment que les frontières du pays pouvaient être violées. L'Allemagne et la France lui ont renouvelé à cet égard les assurances les plus solennelles, et rien ne nous a permis de mettre en doute les paroles prononcées

à cette occasion. Votre Gouvernement s'est notamment exprimé sur ce sujet à plusieurs reprises dans les termes les plus amicaux. Et la Belgique a pleine confiance dans la parole de la France.

— Quelles que soient les différences profondes qui existent dans la constitution politique et géographique des deux pays, il semble que le sort de la Tchécoslovaquie a dû toucher particulièrement la Belgique, nation de huit millions d'âmes et bilingue.

— Bien sûr, l'opinion publique belge a été, dans son immense majorité, très émue du sort réservé à la Tchécoslovaquie, mais cela pour des raisons d'ordre moral bien plus qu'en raison des similitudes qui existeraient dans la situation des deux pays.

L'unité belge cimentée par la guerre est une réalité profonde et vivante. L'attitude du pays pendant la crise et lors des dernières élections communales en est la plus récente démonstration.

— Et, maintenant que l'on a sauvé la paix tant bien que mal, quelles sont, à votre avis, les conditions pour que les sacrifices consentis ne soient pas inutiles?

— Il ne suffit pas d'espérer que Munich ait un lendemain, il faut le préparer. Pour ma part, je résume l'effort qui doit être tenté par un seul mot « désarmement ». Désarmement moral, militaire et économique.

Désarmement moral d'abord. Je suis terrifié, le mot n'est pas trop fort, par l'abîme d'incompréhension qui sépare aujourd'hui les pays démocratiques des pays totalitaires. Il m'apparaît inutile d'établir les responsabilités. Le fait est là et il est grave. Il faut absolument que nous fassions effort pour nous comprendre. Si nous n'y arrivons pas, comment espérer vivre en paix?

La presse, évidemment, a dans ce domaine un grand rôle à remplir. D'autre part, sans adhérer le moins du monde aux idées totalitaires et en défendant chez nous la démocratie et la liberté, ne pouvons-nous pas tâcher de comprendre les causes et les raisons qui ont amené d'autres pays à accepter d'autres formes de gouvernement? Dans tous les cas, si notre critique pouvait être seulement courtoise et objective, un

grand pas serait déjà fait, et j'estime que c'est l'essentiel.

Ce désarmement moral, s'il pouvait être obtenu, même partiellement, nous autoriserait sans doute à espérer le désarmement militaire et économique indispensable. Tous les pays plient sous le poids des armements, dont la course est inévitablement une course à l'abîme. Il faut tâcher de l'arrêter et il me semble que ce n'est point impossible.

De même, il est grand temps de revenir à des formules économiques plus saines, d'un égoïsme moins étroit et de reprendre conscience de la solidarité économique des peuples.

— Faut-il donc enterrer sans esprit de retour la Société des Nations et la sécurité collective, et ne jamais espérer en un système international capable de limiter les tentatives d'expansion de telle idéologie ou de tel impérialisme, et de sauvegarder les nations moyennes?

— Personne ne peut souhaiter que l'équilibre de l'Europe soit détruit, mais la paix de Versailles assurait-elle bien cet équilibre? Il est permis d'en douter. De bonne foi, cherchons donc de nouvelles limites aux influences respectives, et n'acceptons pas l'idée que le monde sera désormais dominé par les méthodes de violence.

Il faut tâcher de refaire l'œuvre manquée par la Société des Nations. Mais il faut, pour réussir, une Société des Nations (ou tout au moins une Société européenne) universelle, et pour qui les articles sur le désarmement et sur la révision pacifique des traités ne soient pas des sujets de dérision. Il faut multiplier les organismes d'arbitrage et de conciliation, et remettre à d'autres temps la sécurité collective et les idées tellement généreuses qu'elles sont inapplicables dans la réalité.

Ne nous faisons pas d'illusions. Croire à l'égalité complète des nations en est une. La voix de l'Angleterre, de la France ou de l'Allemagne aura toujours plus de résonance que celle de la Belgique : c'est un fait... Même une Société des Nations doit être guidée. Pour moi, je ne redoute pas ces guides, et je les vois mal s'entendant pour refaire le monde, au mépris des droits des moyennes et des petites puissances...

— Enfin, tout État voisin de l'Allemagne ne doit-il pas se préoccuper des méthodes par lesquelles elle poursuit,

auprès des groupements de race germanique et en contradiction avec le respect des souverainetés nationales, sa propagande idéologique?

— Le chancelier Hitler a déclaré qu'il n'avait plus en Europe de revendications territoriales à faire valoir. Il appartient à chaque État de se prévaloir de cette déclaration dans ses rapports avec l'Allemagne et d'obtenir de celle-ci qu'elle y conforme sa politique. A cet égard, la Belgique n'a pas de plainte à formuler...

...Est-ce l'optimisme et le recul du Heimatbund aux dernières élections communales à Eupen et Malmédy qui inspirent à P. H. Spaak cette dernière réponse? Ou n'est-ce pas plutôt le désir de régler discrètement une question que beaucoup de Belges jugent secondaire?

A ce point de nos entretiens, comme j'évoque, à propos des relations franco-belges, la visite royale et la haute figure du souverain, Spaak me paraît soudain plus détendu, moins soucieux des paroles prononcées. Il peut donner libre cours à une admiration sincère :

— De républicain, me voilà devenu royaliste. Et, croyez-moi, l'on peut être royaliste sans cesser d'être socialiste. Depuis trois ans, j'ai appris à connaître la royauté et le roi : un homme qui, trente années durant, a été formé à son métier par son père et par les meilleures têtes du pays, qui a les qualités nécessaires pour dominer la situation et pour ne pas s'égarer dans les contingences quotidiennes du Gouvernement parlementaire. Léopold III est vraiment le représentant, le défenseur des intérêts permanents de la nation. Et s'il n'excède jamais ses droits constitutionnels, au moins sait-il en user dans toute son étendue. Ainsi, chaque fois qu'il a manifesté sa volonté pour briser des considérations partisanes, il a eu raison.

Enfin, comme j'insiste auprès du premier ministre pour avoir son sentiment sur les malaises qui ont troublé l'amitié franco-belge et sur l'avenir de nos relations, il conclut ainsi nos entretiens :

— Croyez-moi, ce ne sont que des piques, telles qu'en

connaissent les familles les plus unies... Les relations entre la France et la Belgique ne peuvent être qu'intimes, confiantes, affectueuses... J'ai été très touché par l'accueil fait au roi par le peuple de Paris, le 12 octobre. Sa spontanéité et sa chaleur ont montré que l'amitié des deux peuples reste entière... Une Belgique indépendante n'est pas une Belgique qui aime moins la France, c'est tout simplement une Belgique qui est plus consciente de son rôle traditionnel en Europe occidentale. Tant de choses nous attachent à la France ; et de tous ces liens intellectuels, sentimentaux, héroïques, économiques, nous ne voulons en briser aucun.

EMMANUEL D'ASTIER

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

(7 NOVEMBRE 1838 - 18 AOUT 1889)

« Heureusement l'Esprit ne prend pas plus garde à l'insulte du sens commun que le pâtre ne prend garde aux vagissements du troupeau qu'il dirige vers le lieu tranquille de la mort ou du sommeil. »

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *Claire Lenoir.*

GLORIEUX et méconnu, Villiers de l'Isle-Adam demeure, encore aujourd'hui, ignoré de la plupart de ceux qui se piquent d'aimer les lettres : les manuels de littérature, même les plus sommaires, citent, pour le XIXe siècle, une vingtaine de noms d'auteurs qui ne sauraient lui être comparés pour la noblesse de l'inspiration ou la qualité du style. Il s'agit d'un écrivain qui peut rivaliser avec Montesquieu, Chateaubriand ou Flaubert pour la cadence personnelle ou la somptueuse grandeur. Il s'agit d'un auteur auquel on doit un drame et un roman d'un accent unique et quelques-uns des plus beaux contes qu'on ait écrit en français. Et il s'agit d'un esprit que sa rare élévation ne fit pourtant jamais se désintéresser des hommes, ni de son temps.

Nul n'a moins que lui ressemblé à l'esthète retiré dans sa tour d'ivoire. En le relisant, après cinquante années écoulées depuis sa mort, on le découvre encore singulièrement actuel. Il a prévu, avec une extraordinaire sagacité, le développement, alors généralement insoupçonné, de certaines découvertes scientifiques. Il a multiplié, dans plusieurs de ses ouvrages, de surprenantes « anticipations ». Il a été, à beaucoup d'égards, le plus prophétique des grands poètes du siècle dernier. Pourtant, si une élite d'écrivains et de lecteurs n'ignore rien de ses mérites, sa mémoire ne connaît pas encore les hommages d'une plus vaste audience. Les feux ardents et restreints qui l'éclairent ne sont pas ceux de cette lumière éclatante, quoique

parfois froide, que les postérités successives réservent à ceux qu'elles décorent du nom de classiques.

Mieux que nous probablement, Villiers de l'Isle-Adam se fût accommodé de cette part de renommée ; ses ambitions n'étaient pas de ce monde : la vie lui avait réservé une coupe débordante d'amertume ; mais ni l'injustice des hommes, ni celle des choses ne put jamais abattre, ni réduire le courage d'un homme qui sut égaler, par l'assurance de sa foi, la magnificence de ses rêves.

De toutes les amertumes de sa vie, celle-là ne dut probablement pas être pour lui la moins âcre de se voir un moment disputer jusqu'à la possession du grand nom qu'il portait. Ayant vu, vers 1877, représenter une pièce d'Anicet Bourgeois et Lockroy intitulée *Perrinet-Leclerc*, dans laquelle son ancêtre Jean de Villiers était montré comme un traître et un lâche, ayant vendu son roi et sa patrie, il réclama la suppression ou la rectification des passages attentatoires à la mémoire du maréchal de Villiers de l'Isle-Adam. Devant le refus des auteurs, il invoqua d'abord le témoignage d'historiens ; puis il lui fallut entreprendre un procès, au cours duquel on prétendit que le demandeur ne faisait pas la preuve de sa filiation directe avec le personnage incriminé. Sans attendre cette preuve, on le débouta, et les directeurs, aidés de gazetiers à gage, entreprirent une campagne sournoise contre les prétentions du moderne Villiers.

Stupéfait d'abord, mais non pas abattu, Villiers de l'Isle-Adam, mettant de côté tout ouvrage littéraire, s'employa à réunir en un dossier accablant les preuves formelles de son ascendance. Il m'a été donné tout dernièrement de feuilleter un amas de manuscrits qui ne constituait qu'une partie de ce dossier et qui porte témoignage du labeur incroyable auquel Villiers de l'Isle-Adam se livra. Une année entière, pour le moins, se dépensa en recherches et en copies ; une année entière, au fort même de sa maîtrise littéraire, en sa quarantième année. Les hommes de loi et les gazetiers peuvent se vanter de nous avoir privés d'au moins un volume du grand écrivain.

Sa filiation fut établie sans conteste depuis le XIIIe siècle. En s'astreignant à ce labeur, Villiers de l'Isle-Adam ne fai-

sait pas que justifier des prétentions juridiques ou satisfaire une vanité personnelle : il affermissait son attachement à un passé familial glorieux, à une conviction aristocratique du devoir et de l'honneur, à une conception particulière et exigeante de la grandeur. Cet attachement, il n'a cessé d'en témoigner dans son œuvre et, pour cet écrivain, la naissance ne fut pas qu'un mot.

Ce sentiment et ce goût de la grandeur, il les portait en lui, héréditairement ; les conditions de sa vie, durant son enfance et sa jeunesse, ne purent lui en donner le spectacle, ni par les actions d'éclat des siens, ni par le déploiement des biens de ce monde. Lorsqu'il naquit à Saint-Brieuc, en 1838, Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam appartenait à une famille dont les ressources étaient déjà très limitées. Enfant unique, choyé par une mère et une tante, aimé distraitement par un père dès longtemps engagé dans des spéculations et de problématiques recherches destinées à lui assurer demain une fortune incomparable, il ne dut à peu près qu'à lui seul l'enrichissement de son esprit.

Élève sans gloire du collège Saint-Charles, à Saint-Brieuc, puis des lycées de Laval et de Rennes, il se perdait déjà dans d'impénétrables rêveries, se plongeait dans des lectures désordonnées, satisfaisait, dans de longues courses à travers champs le long de la mer, son besoin de solitude et d'horizons vastes. Son intelligence et sa gravité, à seize ans, étonnaient ; il n'en faisait pas étalage. Il connut, peu après, une déception amoureuse dont l'amertume imprégna longuement son esprit. C'est à ce moment qu'il écrivit *Morgane*, un drame fort romantique en cinq actes et en prose qu'il ne devait publier que dix ans après.

La mince fortune du marquis, son père, s'évaporait dans des entreprises de plus en plus chimériques ; la tante, mademoiselle de Kérinou, et la mère ne voyaient plus que dans l'avenir du jeune homme d'ouvertures à leurs espérances. Elles n'en doutaient en aucune façon ; pour les assurer, toute la famille se transporta à Paris. C'était en 1857, l'année des *Fleurs du Mal* et de *Madame Bovary* ; mais le jeune Breton en était encore à Lamartine et à Alfred de Musset, comme il le montrait quelques mois plus tard en publiant *Deux Essais de Poésie*.

En dépit d'excellents ouvrages [1], la biographie de Villiers de l'Isle-Adam montre encore de si considérables lacunes qu'il est impossible de préciser combien de temps dura ce premier séjour, quelles relations il fit alors. Le fait certain est qu'entre sa vingtième et sa vingt-quatrième année, il passa d'assez longs mois à Saint-Brieuc, à Montfort, en Bretagne, chez un ami notaire, dans la paisible étude duquel il écrivit un roman, *Isis*, bourré d'occultisme et d'hégélianisme, et qu'en août et septembre 1862, il fit un séjour à l'abbaye de Solesmes.

En moins de quatre ans, sa personnalité s'était presque entièrement dégagée, il avait atteint une maturité exceptionnelle ; l'ardeur de sa pensée se répandait dans une conversation étonnante d'entrain et de richesse, préludait à ce don extraordinaire d'improvisation qui devait frapper d'admiration, et d'envie, un grand nombre de ses contemporains et n'assurer parfois qu'une existence verbale à quelques-unes de ses créations.

Sur ce point, tout au moins, il n'y a pas le moindre doute, aucune divergence. De toute sa génération, Villiers de l'Isle-Adam fut celui qui, par sa personne et ses propos, donna, tout jeune, le plus fortement l'impression du génie. Il la communiqua à des hommes peu portés à se laisser duper et qui savaient à quoi s'en tenir sur la supériorité créatrice, comme Baudelaire et Richard Wagner, avec lesquels, en dépit de la différence d'âge qui les séparait, il se lia d'une vive et intime amitié.

Il avait en commun, avec le premier, à la fois un indéniable sens poétique et la même vue sarcastique sur l'idolâtrie scientifique du siècle, un même penchant pathétique et hautain pour les valeurs spirituelles. En même temps, il pouvait aisément communiquer avec Wagner par un sentiment profond du drame lyrique, qu'il manifesta successivement dans *Elën*, *Morgane* et *Axël*, et par un goût inné et cultivé pour la musique, dont il ne cessa, au cours de sa vie, de donner la preuve dans des improvisations au piano.

Dès alors, la générosité de sa nature s'exprime en déclara-

1. Au premier rang desquels le *Villiers de l'Isle-Adam*, de M. E. de Rougemont (Mercure de France), dont, après trente ans, on souhaiterait une édition augmentée.

tions d'admiration à bout portant, où l'enthousiasme et la familiarité se mêlent, à l'égard d'aînés de vingt ans. Il écrit à Baudelaire lui-même : « Baudelaire est le plus puissant et le plus un, par conséquent, des penseurs les plus désespérés de ce misérable siècle ! Il frappe, il est vivant, il voit ! Tant pis pour ceux qui ne voient pas ! » Et à Flaubert : « Je vous admire, et vous êtes, dans le fond de ma pensée, un poète colossal et l'un des plus grands écrivains qui aient existé. D'ailleurs, vous savez bien ce que je pense, naturellement ; ainsi, à quoi bon dire tout cela ![1] »

Il n'attend rien d'eux, ni de personne ; il répand sans compter sa chaleur, ses railleries, ses enthousiasmes, son sarcasme pénétrant. Il les répand aussi sans compter dans *Isis*, qui devait être la première partie d'une tétralogie qu'il poursuivit, mais n'acheva pas. Après l'avoir lue, Théodore de Banville se déclarait, dans un article, « tout meurtri par l'incontestable griffe du génie ». Il y avait, dans ce roman, bien du romantisme déjà désuet, des souterrains, des portes mystérieuses, des terreurs faciles, un fatras venu de Maturin ou de Lewis, aggravé et corrigé par de l'Edgar Poë, mais aussi une conception neuve de l'intelligence féminine, un sentiment nouveau de l'antagonisme essentiel entre la réalité apparente et l'absolue : de la grandiloquence, mais de la grandeur aussi, de la jeunesse et mainte preuve d'un génie déjà mûr.

Petit de taille, la tête un peu trop forte pour son corps et surchargée d'une épaisse chevelure blonde relevée en arrière, le menton allongé d'une courte barbiche, Villiers de l'Isle-Adam portait, d'abord répandue sur le visage, une expression de somnambule, à laquelle le bleu pâle des yeux ajoutait encore ; il semblait embarrassé comme l'oiseau que ses ailes de géant empêchent de marcher, mais, dès qu'il parlait, il retenait l'attention, l'activait, la suspendait, la tenait en émoi. L'intérêt, la variété, l'abondance de ses récits étaient tels qu'on lui pardonnait, parfois, d'accaparer la soirée et la parole. Même chez Leconte de Lisle, qui imposait, il se faisait écouter. Mais, de même que Liszt — avec lequel il a plus d'un point de ressemblance — cette virtuosité lui aura, de son temps,

1. Œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam, tome XI, pp. 287 et 292.

fait plus de tort que de bien, en masquant trop souvent la nouveauté et la puissance profonde de son œuvre.

En 1867, la bonne fortune lui échut de devenir le directeur d'une revue, *la Revue des Lettres et des Arts* ; à peine l'est-il, il s'assure la collaboration de Flaubert, de Leconte de Lisle, de Banville, de Hérédia, de Wagner, de Mistral, réclame celle des Goncourt, demande à Asselineau des inédits de Baudelaire, qui vient de mourir, et écrit à Mallarmé, auquel il porte, depuis plusieurs années, une très vive amitié et une grande admiration : « J'attends votre copie des poèmes en prose et des poésies de Poë. Je n'ose vous demander des vers pour le premier numéro, ni le second, à *cause de la beauté*. Vous me comprenez : vous tueriez tout bourgeois. Mais quand ils seront une fois abonnés, nous rirons bien.[1] »

Et, quelques jours plus tard, il écrivait au même ami :

« Oui, je me flatte d'avoir enfin trouvé le chemin de son cœur, au bourgeois ! Je l'ai incarné pour l'assassiner plus à loisir et plus sûrement. Et vous lirez une chose qui fait déjà quelque bruit parmi nous — ce qui m'encourage dans ma noble idée — et cette chose est plus sinistre dans sa douceur que le chat noir d'Edgar Poë ; vous voyez, je m'engage beaucoup.[2] » Cette chose, c'était *Claire Lenoir* ; cette incarnation, c'était le personnage de Tribulat Bonhomet. Depuis plus d'un an, il le vivait, en donnait à ses amis et confrères des représentations ; dès septembre 1866, il écrivait :

« J'ai obtenu de tels succès de fous-rires chez Leconte de Lisle (Ménard se cachait sous les sophas à force de rire et les autres étaient malades) que j'ai bon espoir. Le fait est que je ferai du bourgeois, si Dieu me prête vie, ce que Voltaire a fait des « cléricaux », Rousseau des gentilshommes et Molière des médecins. Il paraît que j'ai une puissance de grotesque dont je ne me doutais pas. Enfin, nous rirons bien. On m'a dit que Daumier les flattait servilement en comparaison.[3] »

Privé de solitude, Villiers de l'Isle-Adam ne s'était pas laissé duper par ses succès de virtuose ; ses yeux, illuminés de l'ardeurs de ses songes, n'en étaient pas éblouis ; ils jetaient sur

1. Lettre inédite.
2. Lettre inédite.
3. Lettre inédite.

son époque des regards pénétrants. Au contact des hommes, il avait mesuré quelle distance séparait de ses rêves la réalité, de quelle hauteur s'élevaient au-dessus de la sottise et de la bassesse les personnages de ses romans et de ses drames. La fidélité intime à ses rêves n'en fut pas atteinte, mais de ce contact avec la vanité progressiste de l'homme moderne, l'ironiste révolté qui sommeillait en lui s'éveilla. Il épia son adversaire, l'observa, s'y attacha, l'imita, lui donna une figure à sa propre taille, et Tribulat Bonhomet apparut, se dégagea, grandit.

Ce n'était pas un simple personnage de roman, bonhomme, médiocre et borné, comme Homais ou Joseph Prudhomme, ou comme le devaient être les futurs Bouvard et Pécuchet : c'était une incarnation gigantesque de la sottise rayonnante, de la suffisance féroce, d'un matérialisme pour ainsi dire lyrique : la création d'un génie qui n'accorde à la bêtise une certaine grandeur que pour la mieux accabler et qui ne trouve, jusque dans la puissance de l'adversaire, que des raisons de proclamer le triomphe final et éternel de la noblesse d'âme et de l'humilité devant le mystère.

Pendant vingt ans, Villiers parfit son personnage : ce n'est qu'en 1887 qu'il publia le volume intitulé *Tribulat Bonhomet*, où il groupait, autour du long, terrible et mystérieux récit de *Claire Lenoir*, quelques récits plus courts, dont ce parfait *Tueur de Cygnes*, où l'on voit Bonhomet, averti qu'au moment de mourir les cygnes chantent bien, s'en aller, au prix de maintes ruses, en étrangler quelques-uns sur un étang et se repaître de leur dernière mélodie. « Qu'il est doux d'encourager les artistes, se disait-il tout bas. » Symbole discret de ceux qui pensent, en leur for intérieur, que les souffrances de l'artiste ne sont que pour faciliter leurs propres digestions.

Au début de 1868, peu après *Claire Lenoir*, Villiers de l'Isle-Adam publiait, dans sa revue, l'un de ses plus beaux contes, *l'Intersigne*, où le sentiment du mystère est répandu non plus avec une ardeur âpre et vengeresse, mais avec une tendresse profonde, sur un ton en quelque sorte confidentiel, qui s'adresse à ceux qui *peuvent* le comprendre, pour qui l'univers ne se borne pas aux seuls aspects de la réalité connue. Comment résumerait-on un tel récit, qui est à la fois la sim-

plicité même et dont les résonances du sentiment et du style sont ménagées et mariées avec un art suprême ; une analyse n'en pourrait révéler qu'une inerte image décharnée ; pour n'en donner que la substance *nécessaire*, il faudrait recopier le récit tout entier [1].

On peut dire que toute l'œuvre de Villiers est le prolongement de ces deux récits ; il s'adressera tour à tour, comme il fera plus tard dans sa dédicace de *l'Ève future*, « aux rêveurs, aux railleurs ». Tour à tour, il parlera à ses amis ou invectivera contre ses ennemis, mais jamais sur le plan de l'amitié ou de l'inimitié sociale et passagère, mais au nom des puissances suprêmes de la pensée et de l'esprit. Et, ne s'illusionnant pas sur le nombre des oreilles propres à l'écouter et à l'entendre, il dédiera aussi l'un de ses livres « aux chers indifférents ».

La *Revue des Lettres et des Arts* ne dura que quelques mois ; sa disparition coïncida avec l'aggravation des difficultés financières du marquis, enfoncé plus que jamais dans de ruineuses spéculations. Pendant sept ou huit ans, Villiers de l'Isle-Adam ne publia à peu près plus rien. On le vit encore assez régulièrement aux réunions hebdomadaires de Leconte de Lisle, de la marquise de Ricard, de Nina de Villard. En 1869, il fit, avec Catulle Mendès et Judith Gautier, un voyage en Allemagne, suivi d'un séjour à Tribschen, chez Richard Wagner, séjour dont *le Collier des Jours*, de Judith Gautier, nous a transmis quelques souvenirs précis, et dont Villiers lui-même a laissé quelques échos dans *le Tsar et les Grands Ducs* [2] et dans *la Légende moderne* [3]. En mai 1870, il faisait représenter au Vaudeville *la Révolte*, un drame en un acte, qui n'eut que cinq représentations, fut accueilli par la critique avec une remarquable incompréhension, mais qui avait l'honneur redoutable de porter à la scène, et avant la pièce d'Ibsen, en un raccourci dramatique, le thème même de *Maison de Poupée*. Il retourne à Munich en 1870 ; il s'y trouvait encore avec Catulle Mendès au moment de la déclaration de la guerre ; au retour, il passa de nouveau quelques jours en

1. Dans les *Contes cruels*. (Calmann-Lévy.)
2. Dans le recueil *l'Amour suprême*.
3. Dans le volume intitulé *Histoires insolites*.

Suisse, chez Wagner, et à Avignon, chez Mallarmé, une semaine environ. Rentré à Paris, il servit, pendant le siège, dans les gardes mobiles ; puis, la guerre et la Commune une fois terminées, il disparut.

On l'apercevait, de loin en loin, toujours le même, à la fois volubile et secret, enthousiaste et amer, abondant en récits imagés, muet sur ses déboires, ses difficultés, ses privations. Ce qu'il dut faire pour vivre, à cette époque, nul ne le sait. Des propos ont couru, courent encore, qui ne présentent aucune sécurité. Villiers de l'Isle-Adam, avec une dignité absolue, dissimula sa misère à ses amis les plus intimes, s'éloignant d'eux quand les temps devenaient trop difficiles, réapparaissant quand il pouvait faire figure. Pendant ce temps, silencieusement, il travaillait, sans souci de gloire, sans même l'espoir de publier, par pur attachement à ses convictions, pour honorer des traits d'une plume de fer le cimier dédoré du gentilhomme.

Il fallut que des amis, Émile Blémont ou Charles Cros, fondissent des revues, *la Renaissance littéraire*, *la Revue du Monde nouveau*, pour qu'on revît furtivement sa signature au bas d'un fragment d'*Axël* ou de quelques-uns des contes qui furent réunis plus tard dans le recueil des *Contes cruels*.

A la fin de 1873, une passion très vive pour une femme, qui semble s'être éprise ardemment de lui, l'entraîna quelque temps en Angleterre. De Londres, il écrivait à un ami :

« J'aime bien tard et c'est la première fois de ma vie que j'aime. Puis-je comparer ce qui est incomparable ? J'aime un ange comme il n'y en a positivement pas deux sous le soleil ! C'est le dernier, mon cher ; après celui-là, on pourra tirer l'échelle de Jacob ![1] »

Et déjà Villiers faisait des plans d'enlèvement, car il s'agissait d'une jeune et riche héritière en difficultés avec sa famille. Tout s'effondra au bout de quelques mois. Villiers s'en revint plus pauvre encore qu'il n'était parti : avec son nom, sa foi et son génie. Et de nouveau, ce fut le plongeon dans la nuit. De temps en temps, des amis s'interrogeaient : « Et Villiers ? » On ne savait rien de lui, ou presque : pas

1. Lettre inédite.

même son adresse. Par hasard, un conte paraissait dans quelque revue éphémère.

Vers 1880, sa vie changea. Très malade cette année-là d'une affection des bronches, une voisine, une femme au cœur simple, le soigna, s'attacha à lui, fit une zone de calme et de révérence autour de ses rêves. Villiers se laissa gagner : un enfant naquit, dont l'existence le rattacha au monde visible. Il accumula, en deux ou trois ans, l'amoncellement de notes de lectures, d'esquisses, de chapitres repris et raturés de bout en bout, dont devaient sortir deux œuvres maîtresses : *l'Ève future* et *Axël*.

En février 1883, paraissait le recueil des *Contes cruels*. Villiers sortait pour la première fois, à quarante-cinq ans, du cercle des petites revues ; quelques-uns de ses contes avaient quinze ans de date. Tous étaient d'une indéniable originalité de pensée et de style ; quelques-uns d'une parfaite beauté. On y trouvait la raillerie la plus moderne *(les Demoiselles de Bienfilâtre, Vox populi, Virginie et Paul, la Machine à gloire)* alternant avec l'évocation magistrale du passé *(Impatience de la foule, l'Annonciateur)*, des fantaisies scientifiques *(l'Affichage céleste, l'Analyse chimique du dernier soupir)*, des récits vraiment cruels *(le Convive des dernières fêtes, le Désir d'être un homme)*, les créations d'un Edgar Poë spiritualisé *(Vera, l'Inconnue)*, des confidences troublantes *(l'Intersigne)* et les poèmes contenus et frémissants du *Conte d'amour*. L'auteur y prenait, pour ainsi dire, tous les tons, le grave ou le grinçant, le doux, le plaisant, le sévère ; les siècles changeaient et les décors, mais la voix demeurait la même, une voix qu'on n'avait jamais encore, parmi les conteurs, entendue.

Ce recueil inouï n'eut certes pas le succès de ceux d'un Mérimée ou d'un Maupassant. Un conteur qui ne s'encombre pas d'idéalisme et ne songe qu'à peindre ce qui tombe sous les sens est plus sûr de plaire au grand public que celui qui ne cesse, à voix basse ou haute, de proclamer les droits d'une réalité invisible dont la réalité matérielle n'est qu'une apparence contrefaite et misérable. Le lecteur ordinaire supporte assez bien la froideur dédaigneuse ou la familiarité sans contrainte, mais mal l'avertissement, la voix des profondeurs.

Du moins, certains l'avaient entendue et en apprécièrent

les résonances ; je n'en veux qu'un témoignage inédit, ce passage d'une lettre admirable de Mallarmé :

« Ce livre, si poignant parce qu'on songe qu'il représente le sacrifice d'une vie à toutes les noblesses, vaut bien, va ! (et ce n'est pas une évaluation médiocre) tant de tristesses, la solitude, les déboires et les maux pour toi inventés. Tu as mis en cette œuvre une somme de beauté extraordinaire. La langue vraiment d'un dieu partout ! Plusieurs des nouvelles sont d'une poésie inouïe et que personne n'atteindra : toutes étonnantes. Et cet *Annonciateur*, qui me fait tant rêver pour savoir si ce n'est pas le plus beau morceau littéraire dont je garde la mémoire. [1] »

Il devait renouveler cette gageure — avec un bonheur dont on ne peut s'étonner qu'il soit inégal — dans ses autres recueils de contes, publiés en l'espace de quatre ans : *l'Amour suprême*, *Histoires insolites*, *Nouveaux contes cruels*, *Propos d'au-delà*.

Dix ans après sa mort, sous le juste titre d'*Histoires souveraines*, on a recueilli un choix de dix-neuf de ses contes. Sur une moitié au moins de ce choix, l'unanimité se ferait encore aujourd'hui ; certains réclameraient d'y voir figurer *le Droit du Passé*, *Catalina*, ou d'autres ; aujourd'hui comme hier, on ne se verrait gêné que par l'embarras du choix.

En les lisant, on peut se laisser surprendre par un dédain inattendu de l'explication et du développement, par un mélange désinvolte du lyrisme et du ton pincé, par l'accent d'une hautaine ironie poétique. L'auteur ne conduit pas le lecteur par la main, ne le prépare pas, il le suppose toujours prêt à suivre son coup d'œil ou son coup d'aile. Il lui fait cet honneur. Parfois, il est vrai qu'il donne dans le style « artiste et chantourné » de son époque, mais ses ressorts ne sont pas dans des manières ; l'esprit et l'art y sont, le plus souvent, de la même et très haute qualité. On peut, sans s'aventurer, assurer que l'impassibilité d'un récit comme *les Secrets de la belle Ardianne* eût plu à Mérimée comme le spiritualisme de *l'Amour suprême* eût enchanté Balzac.

Entre temps, en mai 1886, paraissait l'*Ève future*, assurément le plus étonnant des livres de Villiers de l'Isle-Adam,

1. Lettre inédite, mardi 20 mars 1883.

Le thème en est celui-ci : un jeune lord, passionnément épris de « la plus belle personne du monde », s'est bientôt aperçu qu'entre le corps et l'âme de cette beauté existe un disparate tel que, rivé à cette forme parfaite, lord Ewald ne *peut* plus supporter la sottise de l'être qui y est enfermé. « Ah ! qui m'ôtera cette âme de ce corps ! », s'écrie-t-il devant Edison, auquel il est venu confier le tourment qui le dévore. « Moi ! » répond le sorcier de Menlo Park ; et le livre consiste dans la description *minutieuse* de cette substitution, jusqu'à ce chapitre IV de la sixième partie, où lord Ewald, abusé, prend l'androsphynge réalisé par Edison pour la femme qu'il aime. Thème, en apparence, insensé, mais dont chaque page augmente, dans l'esprit du lecteur, la crédibilité. Au cours de tout ce livre se poursuit, avec un stupéfiant équilibre, la double préoccupation du phénomène matériel et du phénomène psychique. La fantaisie, par instants, touche à l'effroi : non pas cet effroi physique des romans d'aventures, mais un effroi né de l'émotion de la pensée. La réalité entre en contact avec le monde invisible. Il fallait du génie pour, en nous décrivant de petits mécanismes ingénieux, ramener sans cesse l'esprit vers les notions éternelles d'existence, de matière, de forces, d'âme, qui sont le fond même de notre conscience, l'aliment de notre inquiétude ou les thèmes de notre foi. « Ne fait pas ce tour qui veut. » Il y faut plus que de l'adresse et du souffle. Il y fallait des connaissances multiples et de longues méditations, éclairées par la flamme d'une intrépide conviction. *L'Ève future* est un grand livre.

Mais à peine venait-il de paraître que la maladie renouvela plus violemment ses attaques. Au cours des années 1887 et 1889, Villiers de l'Isle-Adam multiplia sa collaboration au *Gil Blas*, à *la Revue indépendante*, à *la Revue wagnérienne* ; la *Vie populaire* reproduisait une vingtaine de ses contes : son renom grandissait. Coup sur coup parurent *Tribulat Bonhomet*, *les Histoires insolites*, les *Nouveaux contes cruels*. En février et mars 1888, une tournée de lectures en Belgique lui fit sentir que des jeunes gens n'étaient pas indifférents à son message. A la fin de l'année, la maladie l'immobilisa.

Au 45 de la rue Fontaine, puis à Nogent-sur-Marne, enfin aux Frères Saint-Jean-de-Dieu se poursuivit son agonie.

Du moins l'affection de ses amis parvint-elle à lui dissimuler la gravité de son mal et à le délivrer enfin de tout souci matériel. A l'instigation de Mallarmé, un comité discret réunit les cotisations. Léon Dierx, Coppée, Mendès, Huysmans, Hérédia, Mirbeau, vingt autres, dont les noms aujourd'hui sont obscurs, firent ce qu'il fallait pour que le pauvre grand homme pût s'éteindre sans soucis et sans trop de souffrances. Il épousa au dernier moment l'humble et fidèle compagne de sa vie magnifique et misérable, légitimant ainsi son fils, Victor, avec qui devait s'éteindre, à vingt ans, le nom glorieux. Le 18 août, Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam rendait à Dieu son âme noble, agitée et sereine.

Le mal l'avait surpris en pleine effervescence ; il laissait à l'état d'ébauches insaisissables deux ouvrages importants : *le Vieux de la montagne* et *l'Adoration des mages :* des contes. Six semaines avant sa mort, il écrivait encore :

« J'ai jeté le plan d'une nouvelle, amusante peut-être, et vraiment assez impressionnante, *le Revenant de la tour Eiffel* » [1].

Il n'avait pu mettre la dernière main à son drame, *Axël*, auquel il travaillait depuis vingt ans et qui fut, dans sa vie et dans sa pensée, ce que *la Tentation de saint Antoine* a été dans celle de Flaubert. On dit qu'il s'apprêtait à en modifier la fin ; et peut-être n'avons-nous pas, dans cet ouvrage, le dernier mot du sentiment de Villiers, mais nous avons assurément celui de son art. Ce drame romantique, mieux fait pour la lecture que pour la scène, résonne d'un bout à l'autre de l'écho de ses songes fastueux et mélancoliques. Dans ce vieux burg d'Allemagne, autour duquel rôdent les convoiteurs de l'or, Axël, initié aux spéculations idéales, ne rencontre l'amour que pour se convaincre que la seule communion véritable se peut trouver seulement hors du monde. Il y a du Faust et et de l'Hamlet en Axël, mais ce n'est pas par imitation : Axël est l'incarnation de la pensée de Villiers à travers toute son œuvre. Le monologue terrible de l'archidiacre, à la fin de la première partie ; le cartel du commandeur et d'Axël, au cœur de la seconde ; le dialogue de Sara et d'Axël, qui termine le drame, sont d'une puissance et d'une grandeur

1. Lettre inédite.

qui font de Villiers le rival de Shakespeare et de Wagner.

Est-ce donc peu dire ? Et pourquoi n'y en a-t-il pas davantage qui aient lu ce drame, ne fût-ce que parmi ceux qui nous laissent entendre qu'ils lisent le *Faust* de Gœthe à journées faites ?

« Cendres, je suis la veille de ce que vous êtes. Ici l'adieu retombe, vide en son propre écho. Contempler des ossements, c'est se regarder au miroir !... Vieille terre, je ne bâtirai pas le palais de mes rêves sur ton sol ingrat !... Vivre ! Les serviteurs feront cela pour nous ! » Ces phrases d'*Axël*, vivantes au fond de nos souvenirs, prolongent et ramènent en nous, après bien des années, leur écho éclatant et funèbre. Tant d'autres, au cours de ses contes, arrêtent l'oreille de leur vibration particulière, qui atteste, en Villiers de l'Isle-Adam, non seulement un puissant rêveur, mais un grand écrivain. Quelques-unes, ici, pour mémoire :

C'était une prodigieuse forêt fleurie qu'un Pacifique éventait de ses salines et vivifiantes brises et, dominant la clairière centrale, sur des couches rocheuses aux puissants échos, s'y dressait un colossal eucalyptus. Depuis près d'un siècle, entre les ombrages superposés, se multipliait une race de perroquets énormes et versicolores : le grand arbre en rutilait dans les nuées.

Histoires insolites (les Plagiaires de la foudre).

En province, au tomber du crépuscule sur les petites villes — vers les six heures, par exemple, aux approches de l'automne — il semble que les citadins cherchent de leur mieux à s'isoler de l'imminente gravité du soir : chacun rentre en son coquillage, au pressentiment de tout ce danger qui pourrait l'induire à *penser*.

Histoires insolites (Conte de fin d'été).

Ainsi l'humanité, subissant à travers les âges l'enchantement du mystérieux Amour, palpite à son seul nom sacré...

...Mais le sublime adieu de cette grande ensevelie avait consumé désormais l'orgueil de mes pensées. Et depuis, grandi par le souvenir de cette Béatrice, je sens toujours, au fond de mes prunelles, ce mystique regard, pareil sans doute à celui qui, tout chargé de l'exil d'ici-bas, remplit à jamais de l'ardeur nostalgique du ciel les yeux de Dante Alighieri.

L'Amour suprême.

O toi qui n'as point l'asile de tes rêves et pour qui la terre de Chanaan, avec ses palmiers et ses eaux vives, n'apparaît pas, au milieu des aurores, après avoir tant marché sous de dures étoiles, voyageur si joyeux au départ et maintenant assombri — cœur fait pour d'autres exils que ceux dont tu partages l'amertume avec des frères mauvais — regarde ! Ici l'on peut s'asseoir sur la pierre de la mélancolie ! Ici, les rêves morts ressuscitent, devançant les moments de la tombe ! Si tu veux avoir le véritable désir de mourir, approche : ici la vue du ciel exalte jusqu'à l'oubli.

Contes cruels (l'Intersigne).

Celles-là, entre mille autres. Il resterait bien à dire : sur son théâtre, *Morgane, la Révolte, l'Évasion, le Nouveau monde* ; sur ses poèmes[1]. Nous ne sommes même pas sûrs d'avoir le tout de son œuvre : des pages, récemment découvertes dans des journaux, des revues plus qu'éphémères, donnent à penser que d'autres trouvailles sont possibles. Il ne fut pas discret que sur sa vie, sa vie traversée. Nous n'avons pas épuisé les richesses de celui qui fut pauvre. Hanté du ciel, Villiers de l'Isle-Adam demeure un grand de la terre.

G. JEAN-AUBRY

---

1. L'édition des *Œuvres complètes* de Villiers de l'Isle-Adam (Mercure de France), établie par les soins de M. Marcel Longuet, comprend : tome I : *l'Ève future* ; II : *Contes cruels* ; III : *Tribulat Bonhomet* ; IV : *Axël* ; V : *l'Amour suprême, Akédysséril* ; VI : *Histoires insolites* ; VII : *la Révolte, l'Évasion, le Nouveau monde* ; VIII : *Morgane, Elën* ; IX : *Isis* ; X : *Premières poésies* ; XI : *Propos d'au-delà, Chez les Passants, Pages posthumes.*

JEUNESSE SANS DIEU[1]

Drapeaux.

En me réveillant, le lendemain, j'eus conscience d'avoir beaucoup rêvé. Mais j'étais incapable de me souvenir de rien.

C'était jour de fête. On célébrait l'anniversaire du plébéien en chef. La ville était pleine de drapeaux et de transparents.

Dans les rues défilaient les jeunes filles qui ont cherché l'aviateur disparu, les jeunes gens qui envisagent la mort de tous les nègres d'un œil indifférent, et les parents qui croient aux mensonges écrits sur les transparents. Et ceux qui n'y croient pas défilent tout de même. Des régiments d'hommes sans caractère, sous le commandement d'idiots. Tous du même pas.

Ils chantent des chansons où l'on parle d'un petit oiseau qui gazouille sur la tombe d'un héros, d'un soldat qui meurt asphyxié par les gaz, de jeunes filles brun-noir qui se contentent des déchets restés à la maison, et d'un ennemi qui n'existe pas.

C'est ainsi que les faibles d'esprit et les menteurs louent le jour où le plébéien en chef est venu au monde.

Et, comme je me dis cela, je constate avec une certaine satisfaction qu'à ma fenêtre aussi flotte un petit drapeau.

Je l'ai accroché hier soir déjà.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre 1938.

Quand on a affaire avec des criminels et des fous, il faut agir d'une façon criminelle et folle, sinon on est perdu. Corps et biens.

Il faut pavoiser sa maison, même quand on n'a plus de maison.

Quand on ne tolère plus la force de caractère, mais seulement l'obéissance, la vérité s'en va et le mensonge arrive.

Le mensonge, père de tous les péchés.

Sortez les drapeaux ! Plutôt le pain que la mort.

Telles étaient mes réflexions lorsque je me dis : « Que vas-tu penser là ? Oublies-tu donc que tu as été suspendu de ton emploi ? Tu n'as pas commis de parjure et tu as avoué que tu avais ouvert la cassette. Tu peux arborer ton drapeau, rendre hommage au plébéien en chef, ramper dans la poussière devant l'ordure. C'est entendu ! Mais tu as tout de même perdu ton gagne-pain !

» N'oublie pas que tu as parlé avec un plus puissant seigneur !

» Tu habites toujours le même immeuble, mais à un étage supérieur. Sur un autre plan, dans une autre demeure.

» Ne remarques-tu pas que ta chambre est devenue plus petite ? Et aussi les meubles, l'armoire, la glace ?

» Certes, tu peux encore te voir dans la glace, elle est encore assez grande pour cela ! Tu n'es qu'un homme, après tout, et qui ne voudrait pas porter sa cravate de travers. Mais regarde dehors !

» Comme tout te paraît lointain ! Comme les orgueilleuses propriétés sont devenues tout à coup minuscules et pauvres ! Les riches plébéiens, combien risibles ! Et les drapeaux, décolorés.

» Peux-tu encore lire les transparents ? Non.

» Entends-tu encore la radio ? A peine.

» Il faudrait que les cris de la jeune fille ne couvrent pas sa voix.

» D'ailleurs, elle ne crie plus.

» Elle pleure seulement tout bas.

» Mais cela couvre tous les bruits. »

Un entre cinq.

Je suis en train de me laver les dents lorsque ma logeuse entre.

— Il y a là un élève qui voudrait vous parler.

— Un instant !

La logeuse s'en va et j'enfile ma robe de chambre. Un élève? Qu'est-ce qu'il veut? Malgré moi, je pense à T...

J'ai reçu la robe de chambre, en cadeau, à Noël. De mes parents. Ils ont toujours dit que je ne pouvais vivre sans robe de chambre. Elle est verte et lilas. Mes parents n'ont pas le sens des couleurs. On frappe.

— Entrez !

L'élève entre et s'incline. Je le reconnais tout de suite, c'est un des B... ! J'avais cinq B... dans ma classe, mais ce B... là est celui qui m'avait le moins frappé. Que veut-il? Comment se fait-il qu'il ne défile pas avec les autres?

— Monsieur le professeur, commence-t-il, j'ai longtemps réfléchi s'il fallait... mais je crois qu'il faut que je vous parle.

— De quoi donc?

— De l'histoire de la boussole... J'y pense tout le temps.

— La boussole?

— Oui, j'ai lu dans le journal qu'on avait trouvé une boussole auprès du cadavre de N... et que personne ne savait à qui elle appartenait.

— En effet. Eh bien?...

— Je sais qui a perdu la boussole.

— Qui donc?

— T...

Je sursaute. T...? Nages-tu donc de nouveau dans mes parages? Ta tête émerge-t-elle des eaux ténébreuses? Vois-tu le filet? Il nage, il nage...

— Comment sais-tu que la boussole appartient à T...? demandé-je à B..., en m'efforçant de garder un air indifférent.

— Parce qu'il l'a cherchée partout. Nous dormions dans la même tente.

— Tu ne veux pourtant pas insinuer que T... ait rien à voir avec l'assassinat?

Il se tait et détourne les yeux.

Oui, c'est bien ce qu'il veut laisser entendre.

— Tu crois T... capable de cela?

Il me regarde, interdit.

— Je le crois capable de tout, fait-il enfin.

— Mais tout de même pas d'un assassinat!

— Pourquoi pas?

Il sourit. Non, il n'y a pas de la raillerie dans son sourire, plutôt de la tristesse.

— Mais pourquoi T... aurait-il tué N...? Pourquoi? Il n'y a pas l'ombre d'un motif à cela.

— T... a toujours dit que N... était très bête.

— Cela ne suffit pas!

— C'est vrai. Mais voyez-vous, monsieur le professeur, T... est d'une curiosité effrayante, il veut toujours savoir comment les choses se passent dans la réalité; il m'a dit une fois qu'il aimerait bien voir comment quelqu'un meurt.

— Que dis-tu là?

— Oui, il voudrait voir comment cela se passe! Nous l'avons aussi entendu dire qu'il rêvait de voir comment un enfant vient au monde.

Je vais à la fenêtre, l'émotion me coupe la parole. Dehors, ils continuent de défiler... Les parents avec les enfants. Et de nouveau, je m'étonne de voir B... chez moi.

— Pourquoi ne défiles-tu pas avec les autres? lui dis-je. C'est pourtant ton devoir!

Il ricane :

— Je me suis fait porter malade.

Nos regards se croisent. Est-ce que nous nous comprenons?

— Je ne te trahirai pas, dis-je.

— Je le sais.

« Que sais-tu »? pensé-je.

— Je n'aime plus défiler, et je ne puis plus supporter d'être tout le temps rabroué comme ça; le premier venu vous agonit de cris, simplement parce qu'il a deux ans de plus que vous. Et les discours insipides!... Toujours les mêmes stupidités.

Je ne puis m'empêcher de rire.

— J'espère que tu es le seul de ta classe à penser ainsi?

— Oh! non, nous sommes déjà quatre!

Quatre, déjà! Et depuis quand?

— Rappelez-vous, monsieur le professeur, lorsque vous avez parlé des nègres. C'était au printemps, avant le départ pour le camp. Nous avons tous signé, alors, que nous ne voulions pas de vous comme professeur, mais moi je ne l'avais fait que contraint et forcé, car, bien entendu, vous aviez parfaitement raison. Et puis, j'en ai trouvé successivement trois qui pensaient comme moi.

— Quels sont ces trois?

— Ça, je ne puis pas le dire. Cela m'est interdit par nos statuts.

— Quels statuts?

— Eh bien, nous avons fondé un club. Nous venons de recruter deux autres membres, mais ce ne sont pas des lycéens. L'un est apprenti boulanger et l'autre garçon de courses.

— Un club?

— Nous nous réunissons chaque semaine et nous lisons tout ce qui est interdit.

— Ah! ah!

Que disait Jules César? Ils lisent tout en cachette. Mais seulement pour pouvoir s'en moquer. Leur idéal est le sarcasme. Nous allons vers des temps d'une insensibilité polaire. Je demande à B... :

— Alors? Vous vous réunissez à votre club, et vous tournez tout en dérision. Hein?

— Oh! oh! La raillerie est strictement interdite chez nous. Paragraphe 3 des statuts. Oui, il y en a qui se moquent de tout, par exemple T..., mais nous ne sommes pas de ceux-là, nous nous réunissons pour discuter de tout ce que nous avons lu.

— Et puis?

— Puis nous parlons du monde, tel qu'il devrait être.

Je dresse l'oreille. Tel qu'il devrait être? Je regarde B... et je revois Z... disant au président: « Monsieur le professeur nous parle toujours du monde tel qu'il devrait être, mais jamais tel qu'il est. »

Et je vois T... Qu'a dit Éva dans sa déposition?

« N... tomba. Le jeune homme inconnu se pencha sur lui et l'examina. Puis il le traîna dans le fossé. »

Et qu'a dit B... tout à l'heure?

« T... veut toujours savoir comment les choses se passent dans la réalité. »

Pourquoi? Pour pouvoir tout railler? Oui, des temps d'une insensibilité polaire se préparent. J'entends de nouveau la voix de B...

— A vous, monsieur le professeur, on peut tout dire. C'est aussi pourquoi je suis venu vous faire part de mon soupçon et pour délibérer avec vous sur ce qu'il faut faire.

— Pourquoi précisément avec moi?

— Nous l'avons tous dit hier, au club, lorsque nous avons lu, dans le journal, votre déposition : vous êtes le seul adulte, à notre connaissance, qui aime la vérité.

Le club entre en campagne.

Aujourd'hui, je vais avec B... chez le juge d'instruction compétent. Hier, ses bureaux étaient fermés, à cause de la fête.

J'explique au juge que B... pourrait peut-être dire à qui la boussole a appartenu. Mais il m'interrompt poliment. Le mystère de la boussole est élucidé. Il a été établi, sans contestation possible, que l'instrument avait été volé au maire du village voisin de notre camp. La jeune fille a dû le perdre ou, sinon elle, un des gamins de sa bande, peut-être même avant le crime, car le lieu du crime se trouvait dans le voisinage de la caverne où les petits brigands logeaient. La boussole ne joue plus aucun rôle dans l'instruction.

Il ne nous reste qu'à prendre congé, et le jeune B... fait une grimace déçue.

« Elle ne joue plus aucun rôle? me dis-je. Hum! Sans cette boussole, B... ne serait jamais venu me trouver. »

Je remarque que je pense, maintenant, tout autrement qu'auparavant. Je vois partout des rapports cachés. Tout joue un rôle. Je sens une loi inexplicable...

Dans l'escalier, nous rencontrons l'avocat de Z... Il me serre cordialement la main :

— Je voulais justement vous écrire pour vous remercier, car votre déposition impitoyable et courageuse m'a permis d'élucider ce drame.

Il me dit encore, en passant, que Z... est déjà complètement guéri de sa passion, et que la jeune fille a eu une attaque de nerfs. On a dû la transporter à l'infirmerie de la prison.

— Pauvre gosse ! ajoute-t-il très vite.

Et il nous quitte, il court vers de nouveaux drames à élucider. Je le suis des yeux.

— La jeune fille me fait pitié, dit tout à coup B...

— A moi aussi.

Nous descendons l'escalier.

— Il faudrait lui venir en aide, dit B...

— Oui, dis-je.

Et je pense à ses yeux.

Et aux étangs profonds, dans les forêts de mon pays natal.

Elle est à l'infirmerie. Les nuages passent, en ce moment aussi, au-dessus d'elle, les nuages aux bords argentés. Ne m'a-t-elle pas fait un petit signe de la tête avant d'avouer au juge la vérité ?

Et T..., qu'a-t-il dit ? Qu'elle a assassiné N..., qu'elle a menti pour se disculper. Je hais ce T...

Tout à coup, je m'arrête. Je demande à B... :

— Est-ce vrai qu'entre vous vous m'appelez « le Poisson » ?

— Mais non ! C'est T... qui dit cela. Vous avez un tout autre sobriquet.

— Lequel donc ?

— On vous appelle « le Nègre ».

Il rit, et je ris aussi. Nous continuons de descendre. Soudain, il redevient sérieux :

— Dites, monsieur le professeur, ne croyez-vous pas que c'était tout de même T..., même si la boussole n'est pas à lui ?

Je m'arrête de nouveau. Que dois-je répondre ? Dois-je dire : possible, peut-être, dans certaines circonstances ?... Et je dis :

— Oui, je crois, moi aussi, que c'était lui.

Les yeux de B... se mettent à briller.

— C'était certainement lui, s'écrie-t-il avec exaltation, et nous le ferons arrêter.

— Espérons-le.

— Je vais faire voter par le club une résolution, comme quoi nous nous engageons à aider la jeune fille. D'après le paragraphe 7 de nos statuts, nous ne sommes pas là seulement pour lire des livres, mais aussi pour vivre conformément à ce qu'ils nous enseignent.

Je lui demande :

— Quelle est votre devise?

— Pour la justice et la vérité!

La soif d'agir le met tout hors de soi. Le club suivra T... partout, pas à pas, jour et nuit, et m'enverra tous les jours un rapport.

— C'est bien, dis-je, et ne puis réprimer un sourire.

Dans mon enfance aussi nous jouions aux Indiens. Mais aujourd'hui la forêt vierge n'est plus ce qu'elle était autrefois. Aujourd'hui, elle est réellement là.

Deux lettres.

Le lendemain matin, je reçois une lettre consternée de mes parents. Ils sont indignés que j'aie perdu ma place. N'ai-je donc pas pensé à eux lorsque j'ai révélé si inutilement l'histoire de la cassette, et pourquoi même l'avoir révélée?

Oui, j'ai pensé à vous. J'ai pensé à vous aussi.

Rassurez-vous, nous ne mourrons pas de faim!

« Nous n'avons pas dormi de la nuit, écrit ma mère, en pensant à toi. »

Tiens!

« Qu'avons-nous fait pour mériter cela? » demande mon père.

Il touche sa retraite d'ancien contremaître et, en ce qui me concerne, il faut que je pense à Dieu.

Je crois qu'Il n'habite toujours pas chez eux, bien qu'ils aillent tous les dimanches à l'église.

Je m'assieds à ma table et me mets à écrire :

« Mes chers parents. Ne vous faites pas de soucis. Dieu y pourvoira... »

Je m'arrête tout à coup. Pourquoi?

Ils savaient que je ne croyais pas en Lui, et maintenant ils vont penser : « Voyez ! Maintenant qu'il est dans le malheur, il parle de Dieu. » Mais il faut que personne ne puisse penser cela. Non, j'ai honte... Je déchire la lettre. Oui, j'ai encore ma fierté !

Toute la journée je suis préoccupé par l'idée qu'il faut répondre à mes parents. Mais je ne le fais pas.

Je recommence plusieurs fois ma lettre, mais je ne puis prendre sur moi d'écrire le mot : Dieu.

Quand vient le soir, j'ai de nouveau peur, tout à coup, de rester seul dans ma chambre. Elle est si vide ! Je sors. Irai-je au cinéma ? Non. J'entre dans le bar qui n'est pas cher. J'y rencontre Jules César, c'est son café habituel. Il paraît sincèrement heureux de me voir.

— C'était bien, de votre part, d'avoir raconté l'histoire de la cassette. Vraiment bien ! Je ne l'aurais pas fait ! Tous mes respects !

Nous buvons et causons du procès. Je lui parle du poisson. Il m'écoute avec une grande attention.

— Naturellement, c'est le poisson qui l'a fait, dit-il, lorsque j'ai fini. — Et il sourit. — Si je puis vous aider à l'attraper, ajoute-t-il, je me mets volontiers à votre disposition, car j'ai mes relations, moi aussi...

C'est exact. Pour ce qui est d'avoir des relations, il en a. Notre entretien n'a cessé d'être interrompu par une foule de gens qui saluent Jules César respectueusement. Plusieurs s'arrêtent, lui demandent conseil, car c'est un homme sage et plein d'expérience.

Quant à eux, rien que de la mauvaise graine.

Ave Cæsar, morituri te salutant !

Tout à coup, je suis pris de la nostalgie d'une vie en marge de la société. Comme j'aimerais, moi aussi, avoir pour épingle de cravate une tête de mort que l'on peut éclairer à volonté !

— Faites attention à votre lettre ! me crie César. Elle va tomber de votre poche !

Ah oui, la lettre !

César est en train d'expliquer à une aimable demoiselle les nouvelles dispositions de la loi sur les mœurs. Je pense à

Éva. Quel air aura-t-elle, quand elle aura l'âge de cette demoiselle? Personne ne lui viendra donc en aide?

Je m'assieds à une autre table et j'écris à mes parents :

« Ne vous faites point de soucis, Dieu y pourvoira. »

Et, cette fois, je ne déchire pas la lettre.

Mais n'est-ce pas seulement parce que j'avais bu?

Peu importe!

Automne.

Le lendemain, ma logeuse me remet une enveloppe. Elle a été apportée par un garçon de courses.

C'est une enveloppe bleue. Je l'ouvre et ne puis m'empêcher de sourire. La lettre porte, en en-tête :

Premier rapport du club.

Et au-dessous :

« Rien remarqué de particulier. »

Ah! le brave club. Il combat pour la justice et la vérité, mais ne peut rien remarquer de particulier!

Moi aussi, je ne remarque rien. Que faire pour qu'elle ne soit pas condamnée? Je ne cesse de penser à elle. Suis-je donc amoureux de la jeune fille?

Je ne sais pas.

Je sais seulement que je voudrais lui venir en aide.

J'ai eu beaucoup de femmes, car je ne suis pas un saint, et les femmes non plus ne sont pas des saintes. Mais maintenant, j'aime autrement. Est-ce donc que je ne suis plus jeune? Est-ce l'âge? Absurde! N'est-ce pas toujours l'été?

Et tous les jours, je reçois une enveloppe bleue : deuxième, troisième, quatrième rapport du club.

Toujours rien à signaler. Et les jours passent.

Les pommes sont mûres et, le soir, les brouillards commencent de monter de la terre.

Les troupeaux rentrent, la campagne est chauve.

Oui, c'est encore l'été, mais déjà la neige s'annonce.

Je voudrais lui venir en aide, pour qu'elle n'ait pas froid.

Je voudrais lui acheter un manteau, des chaussures, du linge.

Il n'est pas nécessaire qu'elle se déshabille devant moi.

Je voudrais seulement savoir si la neige peut déjà venir.
Tout est vert encore...
Il n'est pas nécessaire qu'elle soit auprès de moi.
Pourvu qu'elle ne soit pas malheureuse.

Visite.

Cet après-midi, j'ai reçu une visite. Je n'ai pas tout de suite reconnu le visiteur. C'était le curé avec lequel je m'étais entretenu, autrefois, sur les idéaux de l'humanité.

Il portait des vêtements civils : un pantalon gris foncé et un veston marine. Je demeurai un instant interdit : s'était-il enfui ?

— Vous vous étonnez, sourit-il, de me voir en civil. Mais je le suis la plupart du temps, car je suis chargé de mission. En bref : j'ai purgé ma peine. Mais parlons plutôt de vous ! J'ai lu dans les journaux votre courageuse déposition, et je serais venu vous voir plus tôt si je n'avais dû, d'abord, me procurer votre adresse. Mais, dites-moi, vous avez beaucoup changé ! Je ne sais ce que c'est, mais vous n'êtes plus le même. Vous paraissez beaucoup plus serein !

— Plus serein ?

— Oui, vous pouvez légitimement vous réjouir, d'ailleurs, d'avoir raconté l'histoire de la cassette... Même si la moitié du monde vous calomnie. J'ai souvent pensé à vous, bien que ou peut-être parce que vous m'avez dit que vous ne croyiez pas en Dieu. Je suppose que, depuis, vous avez commencé à avoir sur Dieu des idées un peu différentes...

Que me veut-il ? me dis-je.

Et je le regarde avec méfiance.

— J'aurais à vous faire part de quelque chose d'important. Mais auparavant, je vous prie de répondre à deux questions. Primo : Vous rendez-vous bien compte que, même si la justice renonce à son action contre vous, jamais plus vous ne pourrez enseigner dans une école de ce pays ?

— Oui, je savais cela avant même d'avoir fait ma déposition.

— J'en suis bien aise ! Et maintenant, secundo : Quels vont être, désormais, vos moyens d'existence ? J'imagine que

vous ne possédez pas d'actions d'une scierie, étant donné que vous avez pris si violemment ce jour-là le parti des ouvriers à domicile, des enfants assis à leurs fenêtres... Vous vous rappelez?

Ah! les enfants assis aux fenêtres! Je les avais complètement oubliés! Et la scierie qui ne scie plus...

Comme tout cela est loin!

Comme si cela faisait partie d'une autre vie...

— Je n'ai plus rien, dis-je. Et il me faut aider aussi mes parents.

Il me regarde, étonné, puis, après un court silence :

— J'aurais, dit-il, une place pour vous.

— Comment? Une place?

— Oui, mais dans un autre pays.

— Où donc?

— En Afrique.

— Chez les nègres?

Je songe qu'on m'appelle « le Nègre » et ne puis m'empêcher de rire. Il garde son sérieux :

— Que voyez-vous là de risible? Les nègres sont des hommes comme les autres!

« A qui le dites-vous! » pourrais-je lui répondre. Mais je préfère garder le silence et l'écouter : il me propose une place de maître dans une école tenue par des missionnaires.

— Mais il faut entrer dans un ordre?

— Ce n'est pas nécessaire.

Je réfléchis. Il est vrai que je crois maintenant en Dieu, mais je ne crois pas que les blancs fassent le bonheur des nègres en leur apportant Dieu.

Et je le lui dis. Il ne s'en émeut pas.

— Il dépend uniquement de vous que vous mésusiez de votre mission...

Je dresse l'oreille. Une mission?

— Tout homme a une mission, dit-il.

C'est exact! La mienne, pour l'instant, c'est d'attraper un poisson. Et je réponds au curé que je veux bien partir pour l'Afrique, mais seulement lorsque j'aurai fait mettre la jeune fille en liberté.

Il m'écoute attentivement. Puis il dit :

— Si vous croyez que c'est le jeune homme qui a commis le crime, alors il faut le dire à sa mère. Une mère doit tout entendre. Allez la trouver tout de suite.

Au terminus du tram.

Je me rends chez la mère de T...

Le concierge du lycée m'a donné l'adresse. Il s'est montré très réservé dans son accueil, car je n'aurais pas dû passer le seuil de l'établissement. Sois tranquille, je ne le passerai plus. Je pars pour l'Afrique.

Je suis assis dans le tram. Je vais jusqu'au terminus. Peu à peu, les beaux immeubles du centre se font plus rares, nous traversons les rues grises des quartiers pauvres. Nous les laissons, à leur tour, derrière nous et pénétrons dans la banlieue des villas élégantes.

— Terminus ! crie le receveur. Tout le monde descend.

Il n'y a plus que moi dans la voiture. L'air, ici, est sensiblement plus pur que dans mon quartier. Où est le numéro 23 ?

Les jardins sont soigneusement entretenus. Ici, il n'y a pas de boules de verre. Ni de grottes en rocaille.

Ah ! Enfin ! Voici le numéro 23.

Un portail de grille majestueux ! On ne voit pas la maison, si grand est le parc. Je sonne et j'attends.

Le concierge — un vieil homme — apparaît. Il n'ouvre pas la grille.

— Vous désirez ?

— Je voudrais parler à madame T...

— A quel sujet ?

— Je suis le professeur de son fils.

— Tout de suite !

Il ouvre la grille. Nous traversons le parc. Au delà d'un sapin noir, j'aperçois la maison. C'est presque un palais. Un valet nous attend sur le perron ; le concierge me confie à lui.

— Monsieur voudrait voir madame. Monsieur est le professeur de monsieur.

Le valet s'incline légèrement.

— Je crains que ce ne soit difficile, fait-il poliment, car madame a déjà des visites.

— Il faut absolument que je lui parle, dis-je. C'est pour une affaire très importante.

— Ne pourriez-vous prendre rendez-vous pour demain?

— Non ! Il s'agit de son fils !

Il sourit, esquisse un petit geste dédaigneux de la main.

— Madame n'a souvent pas de temps à donner, même à son fils. Lui aussi doit, le plus souvent, prendre rendez-vous avant d'être reçu.

— Écoutez, dis-je sur un ton de colère, annoncez-moi immédiatement, sinon vous en porterez la responsabilité.

Il me regarde un instant, déconcerté, puis s'incline de nouveau légèrement.

— C'est bon ! Nous allons essayer. Veuillez venir, je vous prie !... Excusez-moi si je passe devant.

Je pénètre dans la maison. Nous traversons un magnifique vestibule, puis nous prenons un escalier qui conduit au premier étage. Une dame descend l'escalier. Le valet salue, et elle lui sourit. Elle me sourit à moi aussi. Mais je la connais ! Qui est-ce donc? Nous continuons de monter.

— C'est mademoiselle X..., la star de cinéma, me souffle le valet.

Mais oui ! Bien sûr ! Il n'y a pas longtemps que je l'ai vue jouer. Elle interprétait le rôle d'une ouvrière d'usine qui finit par épouser son directeur. Elle est l'amie du plébéien en chef. Vérité et fiction !

— C'est une artiste divine, affirme le valet.

Et nous atteignons enfin le premier étage.

Par une porte ouverte m'arrivent des rires de femmes. « Elles doivent être dans la pièce du fond, me dis-je. Elles prennent le thé. »

Le valet me conduit à gauche, dans un petit salon, et me prie de prendre place. Il fera tout son possible et tâchera de profiter de la première occasion.

Il ferme la porte et me laisse seul. J'attends.

Il n'est pas tard dans l'après-midi, mais les jours raccourcissent.

Aux murs sont accrochés de vieilles gravures : *Jupiter et Io*, *Amour et Psyché*, *Marie-Antoinette*.

C'est un salon rose, avec beaucoup d'or.

De ma chaise, j'observe les autres chaises rangées autour de la table. Quel âge avez-vous? Bientôt deux siècles.

Tout ce monde qui s'est déjà assis sur vous!...

Des gens qui disaient : « Demain nous allons prendre le thé chez Marie-Antoinette. »

Et des gens qui disaient : « Demain nous allons assister à l'exécution de Marie-Antoinette. »

Où est Éva, maintenant? J'espère qu'elle est encore à l'hôpital. Là-bas, du moins, elle a un lit. J'espère qu'elle est encore malade. Je m'approche de la fenêtre et je regarde dans le jardin.

Le sapin noir devient de plus en plus noir, car déjà le soir tombe. J'attends. Enfin, une porte s'ouvre doucement. Je me retourne, car je vais voir la mère de T... Quel air a-t-elle?

Je demeure interdit.

Ce n'est pas la mère de T... qui est devant moi, c'est T... lui-même. Il salue poliment et dit :

— Ma mère m'a fait appeler, lorsqu'elle a su que vous étiez là, monsieur le professeur. Elle n'a malheureusement pas le temps.

— Ah! Et quand aura-t-elle le temps?

Il hausse les épaules d'un air las.

— Je l'ignore! Elle n'a jamais le temps!

Je considère le poisson. Sa mère n'a jamais le temps. Qu'a-t-elle donc à faire?

Elle ne pense qu'à elle-même.

Et je ne puis m'empêcher de penser au curé et aux idéaux de l'humanité. Je dis à T... :

— Si ta mère est toujours occupée, je pourrais peut-être parler à ton père?

— Papa? Mais il n'est jamais à la maison! Il est toujours en route, je le vois à peine. C'est qu'il dirige un consortium!

Un consortium? Je vois la scierie qui ne scie plus. Les enfants sont assis à leurs fenêtres et colorient des poupées. Ils économisent la lumière, car ils sont sans lumière.

Et Dieu va par tous les chemins.

Il voit les enfants et la scierie. Et il vient ici.

Il est dehors, devant le majestueux portail.

Le vieux concierge ne le laisse pas entrer.

— Vous désirez?

— Je voudrais parler aux parents de T...

— A quel sujet?

— Vous le savez bien.

Ils le savent bien, mais ils n'ont que faire de lui.

Tout à coup, j'entends la voix de T... :

— Que leur voulez-vous donc, à mes parents?

Je l'observe. Je me dis : « Maintenant, il va se mettre à sourire. » Mais il ne sourit plus. Il regarde, seulement.

Se doute-t-il qu'il va être pris?

Tout à coup, ses yeux prennent vie.

Ils ne sont plus ternes, car au fond de leurs prunelles tremble la lueur de l'épouvante. Et je dis :

— C'est de toi que je voulais parler à tes parents. Malheureusement, ils n'ont pas le temps.

— De moi?

Il ricane. Un ricanement vide de toute expression.

Ah! te voilà, esprit curieux de tout savoir! Tu as l'air d'un idiot.

On dirait maintenant qu'il écoute. Qu'est-ce qui vole autour de lui? Qu'entend-il? Les ailes de la folie?

Je m'en vais.

L'APPÂT.

De retour à la maison, je trouve l'enveloppe bleue habituelle. Ah! oui, le club! Sans doute n'ont-ils rien remarqué de particulier, comme d'habitude. J'ouvre et je lis :

« Huitième rapport du club : Hier après-midi, T... est allé au cinéma Cristal. Il a quitté le cinéma avec une dame élégante qu'il avait dû rencontrer à l'intérieur. Il est entré avec elle au n° 67 de la rue Y... Au bout d'une demi-heure, il en est ressorti, toujours accompagné de la dame, et a pris congé d'elle. Il est rentré chez lui. La dame l'a regardé s'éloigner, a fait une grimace et a craché par terre avec ostentation. Il se peut que ce ne soit pas une dame. Elle était grande et blonde, portait un manteau vert foncé et un chapeau rouge. Rien d'autre à signaler. »

Je ne puis m'empêcher de ricaner. Hé! hé! Le bonhomme devient galant! Mais cela ne m'intéresse pas.

Pourquoi a-t-elle fait une grimace?

Bien sûr, ce n'était pas une dame, mais pourquoi a-t-elle craché par terre avec ostentation?

Eh bien, je vais aller le lui demander.

Car je veux suivre maintenant toutes les pistes, jusqu'à la plus effacée, jusqu'à la plus absurde.

S'il ne veut pas mordre à l'hameçon, on le prendra au filet, un filet aux mailles si serrées qu'il lui sera impossible de s'échapper.

Je me rends au n° 67 de la rue Y... et je demande à la concierge si elle ne connaît pas une certaine dame blonde qui... Elle me coupe aussitôt la parole.

— Mademoiselle Nelly? Porte 17.

La maison est habitée par de petites gens, de braves bourgeois. Et par une mademoiselle Nelly. Je sonne à la porte 17. Une blondinette vient m'ouvrir et me dit :

— Bonjour mon loup! Entre donc!

Je ne la connais pas.

Dans le vestibule, est accroché le manteau vert foncé; le chapeau rouge est posé sur un guéridon. C'est bien elle.

Elle va être fâchée lorsqu'elle se rendra compte que je ne viens que pour un renseignement. Aussi, je lui promets de lui payer ses honoraires, si elle veut bien répondre à mes questions. Elle ne se fâche pas, mais prend un air méfiant. Non, je ne suis pas de la police, dis-je pour la rassurer, je voudrais seulement savoir pourquoi elle a craché, hier, lorsque le jeune homme a eu le dos tourné.

— On paye d'avance, fait-elle.

Je lui donne l'argent. Elle s'assied confortablement sur le sofa et m'offre une cigarette. Nous fumons.

— Je n'aime pas parler de cela, dit-elle.

Elle se tait de nouveau. Soudain elle se décide :

— Pourquoi j'ai craché? Eh bien, c'est vite dit : c'était vraiment trop dégoûtant! Ignoble!

Elle se secoue.

— Comment donc?

— Imaginez-vous qu'il a éclaté de rire.

— Il a éclaté de rire?

— J'en ai eu froid par tout le corps. J'étais si furieuse

que je l'ai repoussé et je lui ai flanqué une gifle ! Il a couru devant la glace et il a crié en désignant sa joue : « Elle n'est pas rouge ! Elle n'est pas rouge ! » Pendant tout le temps, il n'avait fait qu'observer, observer ! Si ça ne dépendait que de moi, je ne me laisserais plus jamais toucher par ce sale type ; malheureusement, je vais avoir encore le plaisir...

— Qui vous y oblige ?

— Nelly n'accepte d'ordres de personne. Mais c'est librement, pour faire plaisir à quelqu'un, que je dois accepter de recevoir encore cette ordure. Il faut même que je fasse semblant d'être amoureuse de lui.

— Vous voulez faire plaisir à quelqu'un ?

— Oui, parce que j'ai de grandes obligations envers cette personne.

— Qui est-ce ?

— Non, je ne puis pas le dire. Cela, Nelly ne le dira jamais ! C'est un monsieur.

— Mais qu'est-ce qu'il veut, ce monsieur ?

Elle me regarde avec de grands yeux, puis, lentement :

— Il veut attraper un poisson.

Je sursaute. Je crie :

— Que dites-vous ? Un poisson ?

Elle est très effrayée.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demande-t-elle.

Elle éteint rapidement sa cigarette.

— Non, non ! Nelly ne dira plus un mot. Je crois que vous êtes fou. Allons, allons ! Adieu.

Je suis si troublé que je sors en chancelant.

Qui veut donc attraper le poisson ?

Qu'est-ce qui se passe ?

Qui est ce monsieur ?

Dans le filet.

Lorsque je rentre à la maison, ma logeuse me reçoit d'un air soucieux.

— Il y a là un monsieur, me dit-elle, qui vous attend depuis une demi-heure. Il a un air qui ne me revient pas. Vous le trouverez au salon.

Un monsieur? J'entre au salon. Pendant qu'il attendait, la nuit est venue et il est assis dans l'obscurité. Je donne de la lumière. Ah! c'est Jules César.

— Enfin, dit-il, et il allume sa tête de mort. Il s'agit maintenant d'être tout oreilles, mon cher collègue.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Je tiens le poisson.

— Comment?

— Oui. Il nage déjà autour de l'appât... De plus en plus près... Cette nuit, il va mordre. Venez vite. La ligne a déjà été lancée. Nous arriverons juste à temps!

— Quelle ligne?

— Je vais tout vous expliquer.

Nous sortons en hâte.

— Où allons-nous?

— Au Lys.

— Quel Lys?

— J'ai dit : « Au Lys. » C'est un modeste cabaret de nuit.

Il marche très vite. Cependant, la pluie s'est mise à tomber.

— C'est bon signe, fait-il. Quand il pleut, ils mordent mieux.

Je ne me retiens plus et je lui crie :

— Allez-vous enfin me dire ce que vous manigancez?

— Je vous raconterai tout dès que nous serons arrivés. Venez vite, sinon nous allons être trempés.

— Mais comment avez-vous pu amener le poisson dans le filet sans rien me dire?

— Je voulais vous en faire la surprise. Laissez-moi cette joie.

Tout à coup, il s'arrête, bien qu'il pleuve maintenant à torrents et qu'il soit fort pressé.

Il me regarde d'un air étrange, puis dit lentement, comme s'il voulait insister sur chaque mot :

— Vous vous demandez pourquoi je veux attraper le poisson? C'est pourtant vous qui m'avez parlé de cela, il y a quelques jours... Vous ne vous en souvenez pas? Vous vous êtes assis ensuite à une autre table, et j'ai été frappé de voir combien le malheur de la jeune fille vous rendait triste; j'ai senti alors que je devais vous aider. Vous ne vous rappelez pas?... Je crois que vous avez écrit une lettre.

Une lettre? Ah! oui. C'est vrai! La lettre à mes parents. Lorsque je me décidai enfin à écrire : « Dieu y pourvoira. »

Je chancelle. J'entends la voix de Jules César qui me dit :

— Qu'est-ce que vous avez? Vous êtes tout pâle.

— Rien! Rien!

— Il est grand temps que vous buviez quelque chose!

C'est possible. Il pleut de plus en plus fort. Je tremble par tout le corps.

Le temps d'un éclair, j'ai vu le filet s'abattre, et le poisson pris dans ses mailles.

N...

Le quartier est si sombre que nous avons grand'peine à trouver le Lys.

A l'intérieur, il ne fait pas beaucoup plus clair. Mais il y fait plus chaud et, du moins, il n'y pleut pas.

— Ces dames sont déjà là, nous dit la patronne lorsque nous entrons.

Et elle nous indique la troisième loge.

— Bravo! s'écrie César.

Et, se tournant vers moi :

— Ces dames sont mon appât... Mes asticots, en quelque sorte.

Dans la troisième loge, nous trouvons mademoiselle Nelly assise avec une grosse serveuse de brasserie.

Nelly me reconnaît immédiatement, mais se tait par habitude. Elle se borne à sourire. Un sourire assez aigre! César s'arrête, perplexe.

— Où est le poisson? demande-t-il précipitamment.

— Il n'est pas venu, dit la grosse, sur un ton las et triste.

— Il m'a posé un lapin, fait Nelly avec, de nouveau, son sourire aigre-doux.

— Elle a attendu deux heures devant le cinéma, confirme la grosse, avec un hochement de tête résigné.

— Deux heures et demie, rectifie Nelly et, tout à coup, elle ne sourit plus. — Je suis tout de même contente de n'avoir pas vu l'ordure.

— Si je m'y attendais !... fait César — et il me présente aux dames : un ancien collègue.

La grosse me soumet à un examen rigoureux. Mademoiselle Nelly regarde en l'air et ajuste son soutien-gorge.

Nous nous asseyons. L'eau-de-vie brûle et réchauffe. Il n'y a que nous dans le cabaret.

La patronne chausse ses lunettes et ouvre son journal. Elle se plonge dans la feuille avec l'air de vouloir se boucher les oreilles. Elle ne sait rien et ne veut rien savoir.

Comment ces deux dames peuvent-elles être des asticots?

— Allez-vous enfin me dire de quoi il s'agit? demandé-je à César.

Il se penche et me parle presque à l'oreille :

— Je voulais d'abord ne pas vous mettre dans la confidence, mon cher collègue, car il s'agit d'une affaire très ordinaire, à laquelle vous n'aviez pas à être mêlé. Puis je me suis dit qu'il ne serait peut-être pas mauvais d'avoir un témoin de plus. Eh bien, voici : nous voulions à nous trois, ces dames et moi, reconstituer le crime.

— Reconstituer le crime?

— Oui, en quelque sorte.

— Mais comment donc?

— Nous voulions que le poisson renouvelle l'assassinat.

— Que signifie?

— Eh oui ! Nous voulions appliquer un plan génial qui a fait depuis longtemps ses preuves. J'avais conçu le projet de reconstituer toute l'affaire dans un lit.

— Je comprends de moins en moins.

— Écoutez-moi bien, mon cher collègue, dit César en se rapprochant encore et en allumant sa tête de mort. Mademoiselle Nelly avait ordre d'attendre le poisson devant le cinéma. Il s'imagine, en effet, qu'elle est amoureuse de lui.

Il éclate de rire. Mais Nelly ne rit pas. Elle fait seulement une grimace et crache par terre.

— Ne crache donc pas ici, gronde son amie.

— Il est expressément défendu de cracher. Ordre des autorités ! ricane César.

— Les autorités, je les..., commence Nelly.

— Pas de politique, coupe César.

Et il se tourne de nouveau vers moi :

— Nous voulions faire boire notre cher poisson ici, dans cette loge, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus nager et qu'il soit même possible de l'attraper avec la main. Ces dames l'auraient alors conduit dans la chambre qui se trouve derrière cette tenture. Et alors, voici ce qui aurait dû logiquement se passer :

« Le poisson se serait endormi.

« Nelly se serait étendue à terre et cette enfant potelée l'aurait recouverte d'un drap, exactement comme si Nelly avait été un cadavre.

« Notre chère amie se serait alors précipitée sur le poisson et aurait hurlé en le secouant : « Qu'est-ce que tu as fait? » mon Dieu ! Qu'est-ce que tu as fait? »

« Je serais alors entré et j'aurais crié : « Police ! » et je l'aurais carrément accusé d'avoir, dans son ivresse, tué Nelly, exactement comme il a fait avec l'autre. Nous aurions joué une grande scène et je lui aurais même appliqué une bonne paire de calottes. Je parie, mon cher collègue, qu'il se serait trahi. Et quand il n'eût prononcé qu'un seul mot, je l'aurais traîné sur le rivage, oui, moi tout seul.

Je ne puis m'empêcher de rire.

Il me regarde d'un air presque indigné.

— Vous avez raison, dit-il enfin. L'homme propose et Dieu dispose. Pendant que nous nous fâchons, parce que le poisson n'a pas mordu, peut-être se débat-il déjà dans le filet?

De nouveau, le même frisson que tout à l'heure me parcourt.

Dans le filet? J'entends la voix de César :

— Oh ! vous pouvez rire ! Vous ne parlez jamais que de la jeune fille innocente, mais moi je pense aussi à la victime.

Je dresse l'oreille. La victime? Mais oui, N... Je l'avais complètement oublié, celui-là.

J'ai pensé à tout le monde, même à ses parents, encore que ce ne fût pas avec beaucoup de tendresse. Mais je n'ai jamais pensé à lui, jamais. Il m'était complètement sorti de l'esprit.

Mais oui, N... ! Qui a été assommé !... Avec une pierre !

Et qui n'est plus.

Le fantôme

Je quitte le Lys. Je rentre en hâte et la pensée de N..., de ce N... qui n'est plus, ne veut pas me lâcher. Elle m'accompagne dans ma chambre, dans mon lit.

Je dois dormir ! Je veux dormir ! Mais je n'y parviens pas. Je ne cesse d'entendre la voix de N... :

« Avez-vous donc complètement oublié, monsieur le professeur, que vous êtes complice de mon assassinat ? Qui donc a fracturé la cassette ? Moi ou vous ? Ne vous ai-je pas, alors, adressé cette prière : « Aidez-moi, monsieur le professeur, je » vous jure que je n'ai rien fait ! » Mais vous vouliez déranger les calculs de Quelqu'un. Je sais, je sais. Et maintenant, tout est fini ! »

Oui, tout est fini.

Les heures passent, la douleur demeure. Elles passent de plus en plus vite. Elles courent devant moi.

La pendule sonne et sonne.

Et de nouveau j'entends la voix de N... :

« Monsieur le professeur, rappelez-vous cette leçon d'histoire de l'hiver dernier. Nous en étions au moyen âge. Vous nous avez alors expliqué que le bourreau, avant de procéder à l'exécution, demandait pardon au criminel du grand tort qu'il allait lui faire, car une faute ne peut être effacée que par une autre faute. »

Que par une autre faute ? Et je pense : « Suis-je donc un bourreau ? Dois-je demander pardon à T... ? » Et cette pensée ne me quitte plus. Je me dresse.

— Où vas-tu ?

— Je ne sais pas !... Loin d'ici, le plus loin possible...

— Halte !

N... est devant moi. Il me barre le chemin. Je ne veux plus l'entendre. Il n'a pas d'yeux, mais il ne me quitte pas des yeux.

Je fais de la lumière et considère l'abat-jour de la lampe. Il est couvert de poussière.

Je ne puis m'arracher à la pensée de T...

Nage-t-il autour de l'appât... ou bien ?

Tout à coup, N... demande :

— Pourquoi ne pensez-vous qu'à vous-même?

— A moi-même?

— Eh oui! Vous ne pensez tout le temps qu'au poisson. Mais, monsieur le professeur, le poisson et vous, maintenant, c'est la même chose.

— Comment, la même chose?

— Vous voulez le prendre, n'est-ce pas?

— Sans doute, mais comment pouvons-nous être la même chose, lui et moi?

— Vous oubliez le bourreau, monsieur le professeur, le bourreau qui demande pardon à l'assassin. En cet instant mystérieux, où une faute est effacée par une autre faute, le bourreau s'unit à l'assassin pour former un seul être, l'assassin est en quelque sorte absorbé par le bourreau... Comprenez-vous ce que je veux dire, monsieur le professeur?

Oui, je commence à comprendre. Non, je ne veux plus rien savoir, maintenant. Ai-je donc peur?

— Il n'est pas trop tard, dit la voix de N... Vous pouvez encore le rejeter à l'eau. Vous commencez même, si je ne me trompe, à regretter de l'avoir pris.

C'est exact, sa mère n'avait pas le temps de me recevoir, et pourtant il s'agissait de son fils.

— Mais vous devez penser aussi à ma mère, monsieur le professeur, et surtout à moi! Même si vous ne prenez le poisson qu'à cause de la jeune fille, et non à cause de moi — à cause d'une jeune fille à laquelle vous ne pensez plus du tout.

Je dresse l'oreille. Il a raison, je ne pense pas à elle. Depuis plusieurs heures, déjà. Quel air a-t-elle donc?

Il fait de plus en plus froid.

Je la connais à peine. Sans doute, l'ai-je vue une fois toute nue, mais c'était à la clarté de la lune, et les nuages obscurcissaient la terre. Mais quelle est la couleur de ses cheveux? Est-elle brune ou blonde?

C'est comique à dire : je ne le sais pas.

Je grelotte...

Et pendant le procès?

Je sais seulement qu'elle m'a fait un petit signe de tête,

avant d'avouer la vérité, et j'ai senti alors que je devais être auprès d'elle pour lui venir en aide.

C'est N... maintenant qui dresse l'oreille :

— Elle vous a fait un signe de tête?

— Oui.

Et je pense à ses yeux.

— Mais, monsieur le professeur, elle n'a pas du tout les yeux que vous croyez! Elle a de tout petits yeux, rusés, inquiets, qui ne cessent d'épier autour d'elle, de vrais yeux de pickpocket.

— Des yeux de pickpocket?

— Oui.

Et voici que, tout à coup, son ton se fait étrangement solennel :

— Les yeux qui vous regardaient, monsieur le professeur, n'étaient pas les yeux de la fille, c'étaient d'autres yeux.

— D'autres yeux?

— Oui.

Le chevreuil.

Tout à coup, j'entends la sonnette de la porte d'entrée. Qui peut sonner ainsi, en pleine nuit? Ou bien est-ce une illusion de mes sens? Mais non, voici qu'on resonne!

Je saute à bas du lit, j'enfile ma robe de chambre et je me hâte vers le vestibule. J'y trouve ma logeuse, à demi-réveillée, les cheveux en désordre.

— Qui va là? demande-t-elle d'une voix inquiète.

— Qui est là? crié-je à travers la porte.

— Police!

— Jésus, Marie! s'écrie la logeuse atterrée. Qu'avez-vous encore fait, monsieur le professeur?

— Moi? Rien.

Deux inspecteurs entrent. Ils s'enquièrent de ma personne.

— C'est moi.

— Nous ne venons que pour un renseignement. Habillez-vous et suivez-nous.

— Où cela?

— Nous vous le dirons plus tard.

Je m'habille précipitamment. Qu'est-il donc arrivé?

Me voici dans l'auto. Les inspecteurs continuent de se taire. Où allons-nous?

Les belles maisons se font plus rares. Nous traversons les rues grises des quartiers pauvres et pénétrons dans la banlieue élégante.

La peur me prend.

— Messieurs, au nom du Ciel, qu'est-il donc arrivé?

— Plus tard!

Voici le terminus du tram. Nous le laissons derrière nous. Je sais maintenant où nous allons.

La haute grille est ouverte. Nous la passons. Personne ne nous annonce. Le hall est plein de monde.

Je reconnais le vieux concierge et le valet qui me conduisit dans le salon rose.

A une table est assis un haut fonctionnaire de la police. Et un greffier.

Tous les regards se tournent vers moi, scrutateurs et hostiles. Quel crime ai-je donc commis?

— Avancez! ordonne le commissaire.

J'avance. Que veut-on de moi?

— Je suis obligé de vous poser quelques questions. Vous avez demandé, n'est-ce pas, à parler hier après-midi à madame? Et il fait, de la tête, un mouvement vers la droite.

Je regarde dans la direction indiquée. J'aperçois sur une chaise une dame en grand décolleté. Elle est élégante et soignée. Ah! C'est la mère de T...!

Elle me lance des regards chargés de haine. Pourquoi?

— Eh bien, répondez! s'écrie le commissaire.

— C'est exact, dis-je. Je voulais parler à madame. Malheureusement, elle n'a pas trouvé le temps de me recevoir.

— Et que vouliez-vous lui dire?

J'hésite, puis... Non, cela ne sert à rien de se taire! Non, je ne veux plus mentir! N'ai-je pas vu le filet?

— Je voulais seulement prévenir madame, commencé-je lentement, d'un certain soupçon qui m'est venu au sujet de son fils.

Je n'en dis pas davantage, la mère s'est levée d'un bond.

— Mensonge! lance-t-elle d'une voix criarde. Pur men-

songe ! Il est le seul coupable ! Il a poussé mon fils à se tuer. Lui, lui seul !

Je chancelle. A se tuer ? Je crie :

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Silence ! ordonne brutalement le commissaire.

J'apprends alors que le poisson s'est laissé prendre dans le filet. Il a déjà été tiré sur la grève et ne remue plus. C'est fini.

En rentrant, il y a une heure, la mère a trouvé un billet sur sa table de toilette, avec ces mots :

« Le professeur m'a poussé dans les bras de la mort. »

La mère est montée en courant dans la chambre de T... Son fils avait disparu. Elle donna l'alarme. On chercha partout. On ne trouva rien. On fouilla le parc, on appela : « T... ! » « T... ! » et encore « T... ! » sans obtenir de réponse.

Enfin on le découvrit. C'était non loin d'un fossé. Il s'était pendu.

La mère a toujours les yeux fixés sur moi.

Elle ne pleure pas.

« Elle ne peut pas pleurer », me dis-je.

Le commissaire me montre le billet. C'est un bout de papier déchiré. Sans signature.

Et tout à coup, je me dis qu'il a peut-être écrit encore autre chose. Je regarde la mère.

— Est-ce tout ? demandé-je au commissaire.

La mère détourne les yeux.

— Oui, c'est tout, répond le commissaire. Pourquoi ?

La mère est une belle personne. Elle porte un décolleté qui descend beaucoup plus bas dans le dos que devant. Elle n'a certainement jamais su ce que c'était que de n'avoir rien à manger.

Elle est élégamment chaussée, ses bas sont si fins qu'on dirait qu'elle n'en porte point, mais elle a de grosses jambes. Son mouchoir est tout petit. Qu'est-ce qu'il sent ? Elle use certainement d'un parfum de prix. Mais peu importe avec quoi on se parfume. Si le père n'avait pas dirigé un consortium, la mère n'aurait eu que son odeur naturelle.

Elle me regarde maintenant d'un air presque railleur. Deux yeux clairs et ronds. Que disait donc T... dans la pâtisserie ?

« Mais, monsieur le professeur, je n'ai pas des yeux de poisson, j'ai des yeux de chevreuil, maman me l'a toujours dit. »

N'a-t-il pas ajouté qu'elle avait les mêmes yeux que lui? Je ne me rappelle plus. Je regarde la mère.

Attends, je t'apprendrai, chevreuil!

Bientôt il neigera, et tu te rapprocheras des hommes. Mais je te chasserai. Je te repousserai dans la forêt, où la neige est haute d'un mètre. Où tu mourras de faim, de froid.

Tu peux me regarder à ton aise, je vais parler maintenant.

Les autres yeux.

Et je parle du garçon inconnu qui a tué N..., et je raconte que T... voulait tout voir, comment un homme vient au monde et comment il s'en va, la naissance et la mort, et tout ce qui se passe entre les deux, il voulait tout savoir avec exactitude. Il voulait approfondir tous les mystères, mais seulement pour pouvoir les dominer, les écraser de son mépris. Il ne ressentait aucun frisson sacré, car son angoisse était faite seulement de lâcheté. Et son amour du réel était fait seulement de la haine de la vérité.

Et, tandis que je parle, je me sens tout à coup merveilleusement léger, parce qu'il n'y a plus de T... au monde. Un de moins! Est-ce donc que je m'en réjouis? Oui! Oui, je m'en réjouis! Car, malgré toute notre culpabilité personnelle dans le mal, c'est beau, c'est merveilleux, quand un méchant est anéanti!

Et je raconte tout.

— Messieurs, dis-je, il y a une scierie qui ne scie plus, et il y a des enfants assis tout le jour à leurs fenêtres, et qui colorient des poupées.

— Quel rapport avec notre affaire? demande le commissaire.

La mère regarde par la fenêtre. Dehors, il fait nuit. On dirait qu'elle écoute.

Qu'entend-elle?

Des pas.

Il est vrai que la grille est ouverte.

— Il est inutile de vouloir déranger certains calculs, dis-je.

Et tout à coup, j'entends mes paroles, comme si un autre que moi-même les avait prononcées.

Maintenant, la mère a de nouveau les yeux attachés sur moi. Et je continue à m'entendre dire :

— Il se peut que j'aie poussé votre fils dans la mort...

Je m'arrête. Pourquoi la mère sourit-elle? Elle continue de sourire... Est-elle devenue folle? Elle se met à rire, de plus en plus haut! Elle est prise d'une attaque. Elle crie et se lamente. Je distingue seulement le mot : « Dieu ». Puis elle lance d'une voix perçante :

— Il est inutile!...

On s'efforce de la calmer. Elle se débat. Le valet la retient.

— Oh! cette scie qui tourne, qui tourne! gémit-elle.

Quelle scie? Celle de la scierie? Voit-elle les enfants assis à leurs fenêtres?

Est-ce que le Visiteur serait apparu, qui entre chez vous, madame, même si vous n'avez pas le temps de le recevoir, car il va par tous les chemins, grands et petits?

Elle continue de se débattre. Un morceau de papier tombe alors de sa main, comme si quelqu'un lui avait tapé sur les doigts. Le commissaire le ramasse.

C'est un morceau de papier tout chiffonné.

Le bout du billet qui contenait ces mots : « Le professeur m'a poussé dans les bras de la mort. »

Sur ce bout, T... a écrit pourquoi il a été entraîné dans la mort. « Car le professeur sait que c'est moi qui ai tué N... à coups de pierre... »

Un grand silence s'était fait dans la pièce. La mère paraissait épuisée. Elle s'était rassise et ne bougeait plus.

Tout à coup, elle sourit de nouveau et me fit un signe de tête. Qu'était-ce donc cela? Non! Ce n'était plus elle. Ce n'étaient plus ses yeux.

Calmes comme les étangs profonds, dans les forêts de mon pays natal.

Et tristes comme une enfance sans lumière.

« C'est ainsi que Dieu nous regarde », me dis-je, tout à coup.

Et moi qui, un moment, avais cru qu'il avait des yeux rusés, perçants !...

Non, non !

Dieu est la vérité.

Et j'entendis de nouveau sa voix : « Dis-le, que c'est toi qui as fracturé la cassette. Fais-moi ce plaisir et ne m'offense plus. »

Maintenant, la mère s'avance vers le commissaire et prononce, d'une voix basse, mais ferme :

— Je voulais m'épargner cette honte. Mais lorsque le professeur a parlé, tout à l'heure, des enfants assis à leurs fenêtres, j'ai pensé : « Oui, c'est inutile... »

Vers d'autres cieux.

Demain, je pars pour l'Afrique.

Des fleurs ornent ma table. C'est ma logeuse qui me les a offertes, pour mon départ.

Mes parents m'ont écrit. Ils sont heureux que j'aie trouvé une place, et tristes que je m'en aille si loin, par delà la vaste mer.

Et j'ai reçu encore une lettre. Une enveloppe bleue.

« Nos meilleures salutations aux nègres. — Le club. »

Hier, j'ai rendu visite à Éva.

Elle est heureuse que le poisson ait été pris. Le curé m'a promis de s'occuper d'elle, quand elle aura quitté la prison.

C'est vrai, elle a des yeux de pickpocket.

L'instruction ouverte contre moi a été close par un non-lieu, et Z... est déjà en liberté. Je fais mes valises.

Jules César m'a fait cadeau de sa tête de mort. Surtout que je ne la perde pas !

Emballe tout, n'oublie rien !

Ne laisse rien, surtout.

« Le Nègre » s'en va chez les nègres.

ODON DE HORVATH

(Traduit de l'allemand par ARMAND PIERHAL)

ANATOLE DE MONZIE

Anatole de Monzie est d'origine périgourdine, plus exactement d'origine sarladaise. Dans la liste des anciens maires de Sarlat qui est gravée sur un mur de l'hôtel de ville figurent plusieurs Monzie, notables du XVIe ou du XVIIe siècles. Gens de peu d'argent ou de bien, dont les aïeux étaient venus de Hollande par la Bourgogne jusqu'au pays de La Boétie. Par une grand'mère, Anatole de Monzie s'apparente au général Fournier-Sarlovèze, qui fut, nous dit-on, le plus mauvais sujet de l'armée française. Il y a dans la famille quelques écrivains — tels Eugène de Monzie, qui eut du talent sans gloire, et Henri Lasserre (pseudonyme d'Henri de Monzie), qui fut un écrivain religieux fort célèbre. Le père d'Anatole de Monzie était fonctionnaire et prit sa retraite comme directeur des contributions directes à Cahors : le hasard d'une carrière administrative détermina un Sarladais né en Gironde à devenir Cadurcien, député de Cahors, sénateur du Lot, puis député de Figeac et, depuis 1919, maire de Cahors. Il serait difficile de prétendre que cet élu du Quercy n'est pas un enfant du Quercy ; cependant sa jeunesse se passa, ses études se poursuivirent au gré des changements de résidence qui sont le lot de vie des fonctionnaires ; Monzie a été élevé au lycée d'Agen jusqu'à la classe de rhétorique : sa formation fut celle des bons latinistes de la vieille université. Il évoque souvent le souvenir d'un professeur qui, en quatrième et en deuxième,

lui enseigna le goût des lettres. Au printemps dernier il fêtait son maître disparu, décoré à quatre-vingts ans, dont il se plaisait à dire qu'il lui devait sa vocation politique.

Au lycée d'Agen, puis au collège Stanislas, Anatole de Monzie était ce qu'il semble avoir été dans la suite de sa carrière humaine : difficile, ombrageux, assez peu liant, exclusif en amitié, maladroit en camaraderie, d'esprit rétif, hostile aux orgueilleuses orthodoxies, pourvu d'une mémoire exigeante, animé d'une curiosité intellectuelle qui donnait aux démarches de son esprit une apparence de dispersion. Licencié ès lettres très jeune, inscrit au barreau de Paris à vingt ans ou vingt et un ans, presque aussitôt secrétaire de la conférence des avocats, il prononça à la rentrée de 1901 un discours sur le jury et les crimes passionnels où il serait aisé de trouver toutes les inspirations de son personnage définitif. Ce discours de ton romantique s'achève sur une phrase qui pourrait servir d'exergue à une œuvre de haut pacifisme : « Le progrès humain consiste précisément à affirmer toujours davantage la valeur de la vie par-dessus les contingences du désir, de l'orgueil et de la haine. »

1901 ! C'est le plein moment de l'affaire Dreyfus. Monzie fut et reste dreyfusard à la manière de Péguy, à cause de l'appoint mystique fourni par la revendication de justice. 1902 ! Il fut au service de la chose publique comme chef de cabinet de M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique, qu'il accompagna en 1904 au Ministère de la Justice. Il y eut par la suite rupture entre le ministre et son collaborateur, lequel n'a jamais pardonné leur rôle à ceux qui l'avaient séparé de l'excellent homme dont il conserve l'affectueuse mémoire.

En 1904, les électeurs du canton de Castelnau-Montratier (Lot) firent du jeune avocat, qui n'avait avec le département que des attaches familiales, un conseiller général. « Compliments, cher ami, disait Henri Rougeon au nouvel élu, vous avez choisi un canton dont le nom eût convenu à une héroïne de Georges Ohnet... Alice de Castelnau-Montratier. »

Au contraire du charmant Henri Rougeon, Monzie ne badinait point avec son mandat. Conseiller général en 1904

et depuis lors, il se targue volontiers de son assiduité qui ne se démentit point au cours de ces trente-quatre ans. Il y a dans son cas une coquetterie de provincialisme. A l'intérieur de la vie départementale, il s'informe et s'inquiète du détail des projets et des disputes. Il se veut et se sent très proche du *populo minuto*. Cette disposition sentimentale tient sans doute à l'influence qu'exerça sur les jugements de son enfance cette Julie, servante au grand cœur, paysanne du plus rude égalitarisme, dont il a conté la vie et la mort dans son livre *L'entrée au forum :* « Je lui dois, a-t-il écrit, de connaître la sainteté des bonnes à tout faire. Julie, je pense à toi en écoutant ces pécores qui se plaignent de la mauvaise qualité du service domestique et de la cherté croissante des gages. Je pense à toi pour respecter en chaque servante de ma maison ou de chaque maison le plus étonnant exemplaire du sacrifice à une cause sans idéal. » Julie morte, sa tradition a été continuée auprès de Monzie par une certaine Noémie, qui a le franc-parler du petit peuple méridional : Julie et Noémie totalisent quatre-vingt-dix ans de présence et d'autorité dans la famille. L'une et l'autre réalisèrent ce type de hors-bourgeoisie auquel va la prédilection de leur « patron ».

Il faut, en effet, noter dans le comportement d'Anatole de Monzie une prévention hostile envers tous les prestiges de la société bourgeoise. Il nie le théâtre, ignore les modes vestimentaires, bouscule avec une insolence, une imprudence systématiques les règles d'une saine hiérarchie. Par désir de se singulariser ! Non certes. Ses attitudes sont plutôt d'un révolté.

« Le gamin de corps disgracié ou d'allure disgracieuse, à qui ses condisciples révèlent dans un précoce dédain la supériorité de l'élégance physique ou vestimentaire, repousse de toute sa jeune raison intransigeante l'illégitime humiliation qui frappe son premier orgueil. » Ce passage que j'emprunte à une étude sur Jules Vallès doit éclairer le nonconformisme, parfois véhément, que manifesta au Palais ou au Palais-Bourbon un homme par ailleurs courtois dans ses propos et bienveillant dans son accueil.

* *

Non-conformisme d'où procèdent bien des inimitiés injustes, des retards d'avancement politique, le refus des anciens de mettre en valeur ce cadet si évidemment décidé à ne consentir aucune politesse de concession ! A la Chambre, son début de tribune marque un vif succès le 12 décembre 1910. Au Gouvernement, où il siège pour la première fois en 1913, même réussite. Mais on n'a pas en main, en tutelle, ce monsieur aimable en la forme et au fond assez désagréable. Ribot et Painlevé l'utilisèrent mal pendant la guerre. Painlevé lui préféra longtemps Georges Bonnet — Briand trouvait qu'il allait trop vite quand il réclamait, en juillet 1919, le rétablissement d'une ambassade auprès du Vatican.

Emporté par la vague nationaliste, le 16 novembre 1919, Anatole de Monzie fut sur le point d'abandonner la politique. Mais ses amis du Lot lui passèrent au cou l'écharpe de sénateur. Singulier sénateur qui n'usait point d'égards ! Il marqua son indépendance au cours des procès de Haute Cour et dans la discussion des traités. Partisan d'une paix avec l'Autriche en 1917-1918, Monzie vota contre la ratification du traité de Trianon : les motifs de ces votes restent encore valables, ou plutôt ils viennent de recevoir un regain de vérité. M. Poincaré dans ses *Mémoires* parle de Monzie pour le comparer à Talleyrand à cause de sa boiterie et de son réalisme. La comparaison est erronée : Monzie prend position à poitrine découverte avec un air de braver l'opinion courante. Il a au minimum le souci du risque immédiat. On l'accuse de paradoxe ; mais son paradoxe est entré presque à tous coups dans les événements. Ses initiatives les plus discutées ne sont plus discutables : reprise des rapports avec le Saint-Siège, nécessité de maintenir une Autriche indépendante, de reviser le statut de l'Europe centrale, de compter avec l'Italie... une seule exception au regard de beaucoup d'autres pour sa politique du rapprochement avec la Russie. Ici, apparaît un des traits du caractère : Monzie pense qu'on pouvait traiter avec Moscou en combattant en même temps le communisme moscovite. « Affaire de volonté ! » prétendait-il.

Malheureusement la France n'est pas comme la Turquie d'Ataturk une république autoritaire. Impossible donc de distinguer Staline de Dimitrov et de ses séides français ! Et puis nous venons de découvrir dans la peine des semaines précédentes la redoutable immixtion de la politique soviétique. Or, le président de la Conférence franco-soviétique de 1926-1927 s'avère, se démontre le plus fidèle serviteur d'une paix dont il a contribué à assurer le salut. Il conviendra d'envisager les nouvelles relations franco-soviétiques en fonction de nos plus récentes angoisses.

★ ★

Monzie n'est pas incapable d'objectivité. Il l'a prouvé en composant son *Petit manuel de la Russie nouvelle.* Il le prouve en recrutant les meilleurs cerveaux de France pour cette encyclopédie française dont il a été le fondateur et qu'il aime de concert avec le grand historien Lucien Febvre, professeur au Collège de France. Objectif avec passion ! La passion se mêle à tous ses écrits. Quand il disserte des « grandeurs et servitudes judiciaires », la dissertation tourne au pamphlet comme si l'auteur ne parvenait pas à étouffer ses rancœurs ou ses rancunes. Ayant choisi de narrer sous ce titre provoquant *Veuves abusives* quelques malfaçons de l'amour, il se croit obligé de commenter son dessein, d'expliquer pourquoi il s'attaque ainsi à celles qui abusèrent d'un amour viril. « Pourquoi ? Parce que celles-ci et celles-là cachaient sous leur dévouement un calcul ou une revanche d'orgueil ? Parce que je déteste, parce qu'il faut détester les escroqueries du cœur, les demi-saintes et les demi-vierges, tous les maquillages de la charité, les truquages de l'absolu, les camouflages de l'humain en surhumain ? » [1].

Cette détestation pourrait tout aussi bien s'élargir à la politique. Monzie déteste les camouflages de l'humain en surhumain, c'est-à-dire les opérations habituelles des partis. Son indépendance se fonde sur l'horreur de camouflages de cette sorte.

1. Les *Veuves abusives,* Grasset éd., p. 243.

Sans le vouloir, sans le savoir, il appartient à la descendance spirituelle de Clemenceau. Mais Clemenceau n'aimait guère ou n'aimait plus. La faiblesse de Monzie relève d'une extrême sensibilité. Ferme quand il s'agit de soi seul, comme il le montre après un accident et durant de longs mois passés dans une clinique, il subit avec accablement les deuils de l'affection : la mort de Jouvenel, son ami fraternel, la disparition ou l'éparpillement des rares compagnonnages d'antan. Cette faculté d'émotion a nui jusqu'à présent à son pouvoir d'action. En prenant de l'âge il offre moins de prise aux faits divers du cœur. On rapporte un mot de lui qui témoigne d'une parfaite mesure de sa condition : « Si j'étais ambitieux, j'envierais le masque de Daladier. » Ce qui signifie qu'il manque à Monzie d'être impénétrable, d'être en retrait. Écrivain, orateur, philosophe politique, il a péché par excès de confiance aux tous-venants, il se dépense sans compter. Il doit désormais faire compte avec soi-même pour que nous puissions dans les jours rigoureux que voici compter sur sa clairvoyance et son courage.

IGNOTUS

JEUNESSE D'ANNAM

Le caractère dominant de la jeunesse intellectuelle d'Annam semble bien être l'inquiétude. Cette inquiétude n'est pas particulière à l'Indochine annamite ; toutes les jeunesses d'Extrême-Orient l'éprouvent. Issus d'une vieille civilisation à forme statique, les jeunes Asiatiques se sont tournés, depuis quelques décades, vers l'Occident épris de progrès et d'action. Ils ont oublié les principes de leur propre race, sans parvenir, en général, à s'assimiler ceux des nouvelles disciplines qu'ils veulent adopter. Ils vivent une époque de transition et n'ont point encore atteint un état d'équilibre.

Ce contact de l'Occident et de l'Orient en Indochine a pour nous une valeur particulière, du fait que la France a été le guide des populations, qui se trouvent réunies sous sa souveraineté. C'est à elle que les éléments jeunes de ce peuple d'Annam, qui s'étend sur les trois pays du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine, sont venus demander des mots d'ordre. Malgré les réserves imposées par les protectorats, la Métropole a dirigé la jeunesse dans son évolution sans parvenir à la satisfaire puisque, bien souvent, elle nourrit à notre égard des sentiments d'amertume et de défiance, présente de nombreuses revendications et vient grossir les partis d'opposition, sinon les partis révolutionnaires.

C'est en approchant les jeunes Annamites, en écoutant leurs doléances, en les regardant vivre, qu'on peut le mieux apprécier les résultats de l'effort que nous poursuivons depuis plus

d'un demi-siècle pour leur faire partager notre civilisation.

La jeunesse d'Annam, composée d'éléments très différents, n'a pas d'unité. Ce qui vaut pour les uns ne s'applique pas aux autres. Il convient de distinguer les jeunes Annamites qui sont venus étudier en France et que l'on appelle dans leur pays les « Retour de France », de ceux qui ont reçu leur éducation dans leur patrie. Comment ces fractions si diverses ont-elles été formées? Quels sont les programmes qu'on propose à leur étude? Quels sont leurs caractères et leurs aspirations? Telles sont les questions qui se posent à nous.

Ω

Envoyer ses enfants poursuivre des études en France constitue pour nombre de familles annamites une suprême ambition. Une sorte d'enthousiasme mystique entoura le départ pour l'Europe des premiers étudiants venus y surprendre les « secrets » de la science occidentale. On attendait d'eux de grandes choses. Ne devaient-ils pas rénover leur pays? Cet enthousiasme a disparu — sans doute les premiers « Retour de France » ont-ils quelque peu déçu — mais le goût d'étudier chez nous est demeuré très vif et l'on peut dire que les élèves d'Annam qui ont la possibilité de s'expatrier en profitent toujours. Il y a plusieurs raisons à cela : le désir de s'instruire, la recherche de la considération qui ne manque pas d'entourer une famille assez riche pour supporter semblable dépense; enfin l'intérêt, car on espère que le diplômé obtiendra plus tard une situation meilleure et riche de profits. Par ailleurs, des sociétés comme la Société d'Encouragement aux études occidentales dont le siège est à Hué ont été fondées pour envoyer des boursiers en France. Le Gouvernement lui-même a accordé des bourses, mais, en principe, elles sont réservées à des études qui n'ont point leur équivalent en Indochine.

C'est en 1926 que l'on vit le plus grand nombre d'Annamites émigrer pour s'inscrire dans nos écoles. Par la suite, la crise, d'une part, et le développement de l'Université d'Hanoï d'autre part, ont notablement diminué les départs. A l'heure actuelle, en France on compte environ 150 étudiants annamites au lieu de 300 en 1926.

Ces étudiants fréquentent avec zèle et succès toutes nos Facultés. Nombre d'entre eux veulent être médecins. Signalons, en ce qui concerne le Droit, qu'un Annamite a abordé en 1935 le difficile concours de l'agrégation de Droit privé. Les grandes écoles, Polytechnique, Normale, Centrale, l'École des Chartes, l'École du Louvre, l'École des Beaux-Arts, les écoles de technique industrielle, les écoles pratiques, l'École Bréguet, recueillent également leurs suffrages.

Comment ces jeunes gens sont-ils amenés à ces études? Ce qui frappe, tout d'abord, chez eux, c'est un goût très vif du parchemin. Ils aiment à accumuler les diplômes les plus divers et manquent singulièrement d'orientation professionnelle stable. Beaucoup entreprennent des études qu'ils n'achèvent pas, allant, par exemple, de l'École Violet à la Faculté des Lettres, pour se présenter ensuite à l'Institut Agronomique. On peut dire, toutefois, qu'en général, ils témoignent d'une préférence pour les études scientifiques, la pratique du français, du latin ou du grec demeurant pour eux chose très ardue. Cette préférence est regrettable, car l'Indochine n'est pas un pays industriel et les débouchés offerts aux ingénieurs ou techniciens sont encore bien restreints. Elle est bien la marque de ce manque d'orientation que nous signalons. On m'a cité le cas d'un diplômé de l'École Supérieure d'Électricité qui, de retour dans son pays, n'a jamais pu utiliser ses connaissances et a dû briguer finalement un mandarinat. Ce cas n'est pas isolé, il est topique.

Dans le mode de vie qui est offert en France aux étudiants annamites et dans les programmes qu'ils sont appelés à suivre, il n'a pas été établi assez de directives qui fussent particulièrement à leur intention. On a tendance à considérer le jeune Annamite, ou comme un Français ou comme un étranger, alors qu'il n'est ni l'un ni l'autre, puisque son pays se trouve sous notre protectorat.

Les programmes sont nécessairement les mêmes pour tous les étudiants, mais il est regrettable qu'en complément de leurs études françaises, les Annamites ne reçoivent pas un enseignement qui les entretienne dans la culture de leur patrie. Ce rappel de leur lointain pays leur éviterait sans doute de devenir, quand ils reviennent dans leur pays, des inadaptés.

Et cet enseignement purement français n'est même pas complété par une organisation de vie privée leur permettant d'accéder à la véritable culture française.

On trouve, en effet, les Annamites, soit à la Cité universitaire à Paris, soit dans des internats, soit dans des familles. Celles-ci se chargent de leur initiation à la vie française, mais c'est là un cas assez rare. Le plus souvent, ils restent groupés entre eux.

Certes, il existe des institutions qui ont été créées pour les Annamites, telles que le Service d'assistance morale et intellectuelle aux Indochinois et la Maison Indochinoise de la Cité Universitaire de Paris. Mais ces organismes ne comblent point les lacunes que nous avons exposées, leur action se bornant à faciliter la vie matérielle des Annamites en leur procurant des situations ou des secours. Leurs moyens sont, d'autre part, trop limités pour que les hommes qui les animent, quels que soient leur dévouement et leur intelligence, puissent atteindre tous les buts souhaitables.

Quel est le résultat d'une telle formation?

Scolairement il est excellent. Les Annamites sont travailleurs. Bien rares sont ceux qui se laissent distraire de leurs études. Presque tous se font remarquer par leur zèle et, s'ils réussissent à se maintenir dans la voie qu'ils ont choisi, ils passent très brillamment leurs examens ou leurs concours.

Mais on peut dire que, socialement et moralement, ce résultat est mauvais. Étranger en France, le jeune homme revenu dans son pays s'y trouve également étranger. Il a perdu contact, non seulement avec les siens, avec sa famille ou avec la masse paysanne et laborieuse, mais encore il s'est éloigné de ses traditions religieuses ou culturelles. Imprégné de l'individualisme d'Occident, il reprendra malaisément sa place au foyer paternel soumis au pouvoir absolu du chef de famille. Il souffrira de n'avoir plus ni initiative, ni responsabilité. Il ne saura plus rien des besoins et des aspirations du peuple courbé sur la glèbe et soumis aux coutumes immuables du village.

Au culte des ancêtres, primordial dans la société annamite, il n'attachera plus qu'une importance formelle. S'il sacrifie, ce sera du bout des lèvres. Et la morale confucéenne dont

s'imprégnaient les jeunes élèves des anciens maîtres lui demeurera étrangère.

A cet état de choses, il est des remèdes. Résumons-les. En France, orienter professionnellement l'étudiant annamite en tenant compte, et de ses aptitudes, cela va de soi, et des besoins de son pays. Le faire bénéficier de notre culture tout en l'instruisant de celle de son pays.

2

La formation en Indochine de la jeunesse intellectuelle annamite posait un problème bien différent. Le Gouvernement devait y apporter différentes solutions.

En 1917, après de longs tâtonnements, on donne à l'enseignement indochinois un statut général. C'est une belle construction théorique inspirée par une idéologie généreuse. L'instruction publique forme un tout cohérent. Le but est de dégager une élite par la sélection pédagogique. La langue française sera le véhicule de l'instruction. « Elle viendra jusqu'au milieu des campagnes solliciter les jeunes intelligences ». L'enseignement, même primaire, sera fait en langue française. Il n'aura point un but utilitaire, mais spéculatif. On s'instruira avec le seul désir d'apprendre et non point d'obtenir une place.

L'édifice scolaire s'élève ainsi comme une pyramide : à la base un enseignement primaire et complémentaire terminé par un certificat d'études primaires ou primaires supérieures franco-indigène, puis un enseignement du second degré aboutissant à un baccalauréat local, enfin un enseignement supérieur comprenant un ensemble d'écoles spéciales réunies sous le nom d'Université Indochinoise.

Monument magnifique, logiquement construit, mais trop « dans l'absolu », sans souci du milieu dans lequel il s'élevait.

Toute la masse rurale fut privée d'un enseignement primaire approprié. Les classes ne consistèrent plus qu'en exercices linguistiques destinés à enseigner le français. L'enfant ne reçut aucune instruction véritable, aucun enseignement moral efficace. Un vocabulaire étranger et pour lui vide de sens lui cacha la substance des choses. Ayant désappris sa

langue maternelle, connaissant mal la langue française, il ne parla plus qu'un jargon informe.

On pouvait également reprocher à l'organisation scolaire de 1917 d'être trop coûteuse. Si l'on avait voulu assurer aux divers enseignements projetés la qualité nécessaire pour leur donner toute leur efficacité pédagogique, il eût fallu engager des dépenses excédant la capacité budgétaire du pays. Aussi l'Université Indochinoise resta-t-elle médiocre. Les écoles qui la composaient ne pouvaient être comparées aux Facultés de France ; à juste titre, les Annamites se plaignaient de ne recevoir qu'un enseignement de second ordre.

Enfin le but uniquement spéculatif assigné aux études ne pouvait toucher les Annamites. Traditionnellement, pour eux, diplôme signifiait nomination à une charge publique. Ils s'étonnèrent de n'en point recevoir. Nombre d'entre eux devinrent alors des chômeurs intellectuels qui se joignirent aux mécontents de toute sorte.

Il faut bien se rendre compte que le problème de l'enseignement en Indochine, comme d'ailleurs dans tous les pays d'Extrême-Orient, est extrêmement délicat. Il s'agit en effet de concilier la morale et la tradition annamites avec les disciplines occidentales. Son organisation doit tendre à ce double but : former tout d'abord, et suivant nos principes, une élite appelée à collaborer au gouvernement et à l'administration du pays, assurer ensuite au peuple un minimum de culture et d'instruction morale.

Pour avoir négligé les forces du passé et pour avoir voulu aller trop vite, la réforme de 1917 échoua. L'enseignement indochinois a évolué depuis de manière parfois désordonnée vers une nouvelle formule dont les données furent définies au Conseil de Gouvernement de 1934 par le chef de l'Union Indochinoise.

L'édifice scolaire ne forme plus un tout. Il y a, d'une part, l'enseignement populaire donné à l'intérieur du village en langue indigène, d'autre part, l'enseignement primaire, primaire supérieur, secondaire et supérieur dont l'instrument est la langue française.

L'enseignement populaire est rudimentaire. Il est essentiellement moral, civique et utilitaire. Il tend à apporter à la

masse du peuple les moyens de relever son niveau moral et intellectuel tout en ne la détournant pas de ses traditions.

Le cycle primaire, primaire supérieur et secondaire est franco-indigène. Son accomplissement permet de postuler un emploi dans diverses carrières publiques et d'entreprendre des études supérieures.

Quant à l'Université Indochinoise, elle est complètement réorganisée. Les nombreuses écoles dites supérieures disparaissent et seules subsistent les Écoles de Médecine et de Droit, analogues à celles de la métropole.

Tel est le système actuel de l'enseignement annamite en Indochine. Mais que vaut-il dans la pratique? Répond-il de manière satisfaisante au but poursuivi?

Ω

L'enseignement populaire est celui qui prête le moins à la critique, bien qu'il donne encore lieu à des commentaires passionnés. L'État n'intervient plus que pour guider, contrôler, entretenir des écoles modèles. Cet enseignement a été remis, suivant la tradition annamite, à la famille et aux collectivités communales « à qui incombent au premier chef l'obligation morale et la charge matérielle de donner à leurs enfants cette instruction, nourriture de l'esprit, comme elles ont l'obligation et la charge de leur assurer la nourriture du corps » [1]. Il est peu coûteux, répond aux nécessités pratiques de la population rurale, car il comporte des cours élémentaires d'agriculture. Enfin, il forme un tout, se termine par le certificat d'études élémentaires indigènes, qui, de modeste portée, ne déclasse plus les enfants qui en sont titulaires. On avait remarqué, en effet, qu'avec le statut de 1917, les jeunes paysans qui obtenaient, à la fin de leurs études primaires, un certificat d'études franco-indigènes, à base de français, s'estimaient indignes de retourner à la charrue.

Cet enseignement populaire, s'il est unique dans son inspiration pédagogique, est cependant varié dans ses modalités. Les trois pays annamites : Cochinchine, Tonkin, Annam n'ont

1. Discours prononcé par le Gouverneur général Robin au Conseil du Gouvernement en décembre 1934.

pas les mêmes besoins, ils n'ont point atteint le même degré d'évolution et comme il s'agit, même en matière d'enseignement populaire, de concilier l'apport occidental et la tradition orientale, la part faite au français et aux caractères chinois diffère suivant qu'il s'agit des cours auxiliaires préparatoires de Cochinchine, des écoles communales du Tonkin ou des écoles élémentaires publiques communales et intercommunales de l'Annam dont la création remonte seulement à 1933.

Cette question de langues est des plus discutées. Un examen objectif demande que l'on tienne compte des particularités de chaque pays. En Cochinchine, la population désire que le français ait une place prépondérante et le Conseil colonial a demandé que l'enseignement populaire fût fait dans notre langue.

Par contre, le Tonkin et l'Annam ont une attitude opposée. Une solution mixte a été adoptée. Elle donne satisfaction. Le français est facultatif et une épreuve, également facultative, dans notre langue est ajoutée à celles qui sont obligatoires en langue annamite pour le certificat élémentaire.

L'enseignement du chinois est également réglementé en raison des dispositions ethniques. En Cochinchine, il ne se pratique guère, les maîtres faisant défaut. Mais, en Annam et au Tonkin, il a gardé sa valeur, sa portée morale, qui doivent être préservées.

2

Avec l'enseignement franco-indigène, nous abordons une conception différente. Cet enseignement se divise en trois cycles : primaire, primaire supérieur et secondaire, de même inspiration et qui comportent de ce fait des erreurs communes.

On a tout d'abord voulu que l'expression de cet enseignement fût le français, mais on s'est efforcé, par ailleurs, de concilier ce qu'on a appelé les humanités extrême-orientales avec le savoir de l'Occident. Le résultat de cette tentative quelque peu paradoxale est fort décevant.

L'idée que se fait de l'Occident le jeune élève d'Indochine est livresque, hors la vie. Tout l'effort semble porter sur l'assimilation de la langue française qui occupe jusqu'à neuf heures par semaine dans les cours primaires supérieurs, six heures

dans les secondaires. L'histoire est enseignée comme elle le serait en France, mais on ne prend pas, semble-t-il, soin d'en tirer la leçon morale qui échappe, cela va de soi, à de jeunes esprits orientaux. Quant aux humanités extrême-orientales, on eût pu penser que l'éducateur aurait eu surtout en vue la morale traditionnelle de la Chine, inspiratrice de la civilisation annamite. Or, il n'en est rien. L'enseignement des caractères est facultatif au cycle primaire. Pour le cycle primaire supérieur, les langues locales, annamite et chinois, occupent seulement trois heures, alors que neuf sont réservées au français ; dans le cycle secondaire, il n'y a qu'une heure de langue annamite et l'examen ne comporte qu'une épreuve facultative de caractères chinois.

Les programmes de morale rappellent fidèlement ceux de nos établissements. Confucius, Mencius, les grands maîtres chinois n'y ont qu'une place bien infime. Nos rubriques scolaires subsistent : morale envers soi-même, morale envers la Société.

A l'issue de leurs études secondaires, les jeunes étudiants peuvent se présenter à deux baccalauréats, l'un local, obligatoire, l'autre métropolitain, facultatif. Ce baccalauréat *local* est considéré comme un examen d'ordre inférieur et paraît devoir être abandonné.

L'enseignement supérieur donné dans les Écoles de Droit et de Médecine justifie quelques critiques. Il est trop scolaire. Les programmes, les examens sont identiques à ceux des établissements similaires de la Métropole. On ne discerne pas le souci de les adapter. Une exception à cette règle : l'institution, le 21 juillet 1935, d'un enseignement spécial d'études de droit sanctionné par un certificat d'études juridiques indochinoises.

En dehors de l'Université, l'étudiant ne trouvera pas ce complément de culture qui lui manque. Un internat avait été organisé en 1918, qui aurait permis de faire un effort dans ce sens. Il a été supprimé le 6 juin 1935 et remplacé par des bourses mensuelles. Ce n'est point l'Association générale des Étudiants, fondée en 1936, qui y suppléera, malgré ses trois cent trente-cinq adhérents.

Pour remédier à cet état de choses, ne pourrait-on pas,

comme on le fait en France, fonder des œuvres para-universitaires, sortes de maisons de France où les élèves des Facultés d'Indochine seraient suivis et guidés ?

L'enseignement populaire mis à part, on peut donc estimer que la jeunesse instruite en Indochine ne reçoit pas une formation qui lui permette de bien jouer son rôle d'élite dirigeante dans un pays en plein devenir.

Il est certain que notre enseignement n'est pas le seul responsable de cette situation. La jeunesse annamite, sollicitée par l'Orient et l'Occident, de façon différente mais avec force, oscille entre ces deux pôles d'attraction. Elle devra se stabiliser et c'est le rôle de la France que de l'y aider.

Ω

Parce qu'elle traduit un aspect de la politique que nous suivons à l'égard des Annamites, la question du chômage des intellectuels indochinois soulève d'ardentes controverses. On a couramment confondu deux ordres de choses bien différents. D'une part, le fait que de jeunes diplômés ne trouvent pas l'emploi de leurs capacités, ce qui constitue le chômage proprement dit, et, d'autre part, le fait que ces mêmes diplômés sont mécontents des places, trop médiocres à leurs yeux, qui leur sont offertes, ou bien se plaignent que certains emplois leur demeurent interdits.

La première question est d'ordre pratique ; la seconde est de politique générale et a d'autant plus de gravité que les aspirations des jeunes Annamites mettent parfois en cause notre souveraineté.

Le chômage des intellectuels a sévi d'une manière aiguë, il y a quelques années. Il a considérablement diminué.

Comme nous l'avons vu, les Annamites se montrèrent avides des parchemins qui leur étaient facilement offerts.

Dès 1924, il y avait un grand nombre de diplômés sans emploi que les carrières libérales et les fonctions administratives n'avaient pu accueillir. Un vif sentiment de mécontentement naquit chez eux et certains, par dépit, se rallièrent aux partis révolutionnaires extrémistes.

M. Alexandre Varenne vit le danger. En 1926 il ouvrit à

l'élite indigène la possibilité d'entrer dans les cadres techniques supérieurs indochinois jusque-là réservés aux seuls Français.

Cette mesure judicieuse permit d'employer les intellectuels sans travail. Mais la crise brutale qui survint en 1929 fit renaître, plus menaçant, le péril du chômage. Le Gouvernement, devant un déficit toujours croissant et des ressources réduites, dut suspendre tout recrutement et même licencier des agents en place. Le nombre des jeunes gens qui demeurèrent ainsi avec des diplômes inutilisables crut dans de telles proportions que l'Administration dut abandonner, en 1934, toutes les mesures suspensives et intervenir avec une ingénieuse vigueur.

Son action a été double. Il a essayé d'obtenir une meilleure sélection des candidats, d'une part, et, d'autre part, il a proposé aux jeunes gens sans emploi de nouveaux débouchés.

L'Université a été réorganisée, son enseignement valorisé et les examens rendus aussi sévères que ceux de la Métropole. Grâce à un choix plus rigoureux, les élèves de l'enseignement supérieur, qui étaient environ six cents en 1932, ne sont plus que trois cent quatre-vingt-sept en 1936. En France, l'effectif des étudiants annamites a diminué de 50 p. 100 en dix ans. La diffusion de notre enseignement a sans doute souffert de ces restrictions, mais la qualité des esprits ainsi formés y a gagné. D'autre part, des débouchés ont été offerts à la jeunesse sans emploi grâce aux recrutements d'agents de l'État et à la création de nouveaux postes de fonctionnaires.

L'Administration a tout d'abord engagé par contrat les diplômés d'études supérieures, puis des nominations régulières sont intervenues. De plus, le mandarinat, aussi bien en Annam qu'au Tonkin, a permis d'admettre de nombreux docteurs et licenciés en droit. Enfin, les cadres techniques supérieurs de l'Agriculture, de l'Enseignement et de l'Assistance médicale ont utilisé les services d'autres candidats.

Les simples bacheliers, les anciens élèves des Écoles normales d'instituteurs, les brevetés de l'enseignement primaire supérieur sont entrés, eux aussi, dans les administrations de chacun des pays de l'Union.

De nouveaux cadres ont été, d'autre part, créés en 1935, par le Gouvernement général qui poursuivait ainsi la poli-

tique instaurée par M. Varenne : cadres de rédacteurs des Services généraux, de rédacteurs des Services locaux du Tonkin, de l'Annam et du Cambodge, de professeurs agrégés, de professeurs licenciés, de professeurs de l'enseignement primaire, d'ingénieurs et d'architectes des Travaux publics. Ces fonctionnaires indigènes tendent à remplacer peu à peu les fonctionnaires européens.

Enfin, l'amélioration de la situation économique a favorisé l'accès des Annamites instruits aux entreprises privées et aux professions libérales.

A l'heure actuelle, il n'y a plus, à proprement parler, de chômage d'intellectuels annamites. Mais pour qu'il ne renaisse pas, il est nécessaire que la vigilance du Gouvernement ne faiblisse pas.

Est-ce à dire que la jeunesse annamite s'estime satisfaite? Certes non ; elle nourrit des aspirations, formule des revendications que nous ne devons pas ignorer. Ces revendications ont pour objet les traitements des Annamites titulaires de places équivalentes à celles occupées par des Français et, par ailleurs, le fait que les leviers de commande, les postes importants ne leur sont point encore concédés.

La question des salaires des fonctionnaires indochinois s'est trouvée liée à la création récente des cadres de remplacement. Depuis 1926, les Annamites qui postulaient à égalité de titres leur admission dans les cadres français recevaient la même rémunération que ces derniers. Le but de l'institution des cadres de remplacement a été de placer désormais les Annamites sous un régime différent de celui de leurs collègues venus de France qui reçoivent un traitement supérieur au leur. Le Gouvernement général a voulu alléger la charge budgétaire que constituait l'entretien d'un personnel nombreux et aussi adapter le salaire des fonctionnaires annamites au « standing » du peuple qui est très peu élevé, comme partout d'ailleurs en Asie. Il est certain qu'en Extrême-Orient, les titulaires de fonctions publiques, qu'ils soient Chinois, Siamois ou Japonais, sont rétribués en raison du niveau de la vie nationale alors que l'Indochine, terre d'influence française, tend à échapper à cette règle. C'est ainsi que le *Général Gouverneur* de la province de Yunnan-Fou reçoit un traite-

ment qui représente 80 piastres indochinoises alors que le principal mandarin du Tonkin reçoit environ 800 piastres.

Toutes ces raisons n'ont guère touché les Annamites recrutés récemment. Par amour-propre, ils ont moins le souci de rester intégrés dans la société à laquelle ils appartiennent que de bénéficier des mêmes avantages que leurs modèles : les Français.

Mais là ne s'arrêtent pas les revendications de nos jeunes protégés. Tous, plus ou moins, aspirent à remplacer les Occidentaux dans *tous* les emplois qu'ils détiennent, à devenir la seule élite dirigeante. C'est pour cette raison que l'on constate une véritable désaffection des jeunes Annamites pour les carrières naguère si recherchées du mandarinat, qui, disent-ils, n'ont que l'apparence du pouvoir et de la responsabilité. Cette disposition et peut-être un certain esprit de lucre les détournent des fonctions obscures mais nécessaires qui comportent plus de souffrances et de dévouement que d'honneurs et de profits. Récemment, deux postes de médecins ruraux dans la province de Thanh-hoa sont restés vacants, faute de candidats.

Ce désir, avoué ou caché, de nous évincer met en cause l'autorité de la France. Il est certain que cette autorité doit demeurer intacte. Mais les Annamites ne perdent point l'espoir de parvenir à leurs fins et bon nombre d'entre eux font plus ou moins sourdement de l'opposition, faisant passer sur le plan de la politique intérieure leurs ambitions déçues.

2

Cet état de choses a plusieurs raisons. Tout d'abord, le penchant naturel de la jeunesse à reviser ce qui est et à entreprendre une action qui lui soit propre. Puis le fait que ces jeunes gens n'apprécient pas, comme leurs aînés ont pu le faire, les bienfaits de la paix française, la disparition du brigandage, les incursions meurtrières des Chinois et les excès de leurs mandarins. Enfin, cette sorte de xénophobie asiatique à l'endroit de l'Occident que connaissent les Chinois et à laquelle n'échappent pas les Annamites.

La carte politique de la jeunesse est cependant très complexe. Beaucoup de jeunes se rallient à la France parce qu'ils en

espèrent honneurs et profits. Ils viennent grossir les rangs des vieux partis : le parti constitutionnaliste de Cochinchine qui est celui de la bourgeoisie enrichie et le parti de l'Annam nouveau au Tonkin. D'autres, plaçant tous leurs espoirs de progrès dans la monarchie de Hué, se groupent autour du jeune empereur et veulent limiter l'influence française.

Bon nombre de jeunes Annamites enfin sont favorables aux groupes hostiles à notre protectorat. Leurs adhérents et leurs chefs sont presque tous de récents diplômés de nos universités et de nos écoles.

Parmi eux, il est une faction violemment révolutionnaire, celle qui, en 1930, organisa la révolte de Yen-Bai et les Jacqueries du Nord-Annam. Ses chefs prennent leurs mots d'ordre à Moscou. Combattue, cette faction reste une menace cachée aussi bien en Annam qu'au Tonkin. Est-il besoin de dire que son activité s'est accrue depuis l'avènement au pouvoir du Front populaire en France et qu'elle n'est point étrangère aux troubles et aux grèves qui ont éclaté en Indochine?

En somme, la jeunesse annamite est inquiète; elle hésite entre sa propre culture et celle que nous lui apportons. Elle pratique l'opposition politique et nous reproche de ne pas lui accorder la place à laquelle elle a droit.

Cette incertitude des jeunes Annamites, nous ne pouvons espérer la faire disparaître entièrement. Il serait vain de croire qu'une génération de transition peut jouir de son plein équilibre culturel et moral. Mais notre enseignement n'est pas parfaitement à même de faciliter l'évolution en cours. Il devrait s'efforcer de mieux concilier les tendances opposées. Son action doit tendre à élever les jeunes élèves ou étudiants dans la morale et la tradition de leurs ancêtres pour qu'ils ne deviennent point des inadaptés. Son caractère livresque doit disparaître. Ce n'est pas tout : il y a dix ans, le colonel Bernard constatait dans cette revue qu'il était « insensé de retarder les réformes » attendues. Depuis cette époque, de grands progrès ont été faits, mais il semble bien que l'on puisse faire une place encore plus large à la jeunesse annamite, sans nuire en rien au prestige et à l'autorité de la France.

HENRIETTE CHANDET

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Au moment où j'écris, le battage accoutumé autour du Prix Goncourt n'est pas commencé. Pas d'échos, pas d'indiscrétions, pas de votes annoncés, pas de pointages. Cependant, on chuchote des noms. En voici trois.

M. Paul Nizan paraît, comme on dit, venir en tête. Il est vrai qu'il a écrit un livre très remarquable, *la Conspiration* [1]. Mieux encore : il est, de tous les candidats, celui qui a les plus belles qualités *d'écrivain*. Entre tous les gens qui racontent des histoires, M. Nizan est un écrivain. Il a, comme Barrès dans *les Déracinés*, comme Jules Romains dans *les Hommes de bonne volonté*, tracé le portrait d'une génération, et l'on pourrait relever entre ces deux ouvrages et *la Conspiration* des ressemblances. L'intérêt du livre, c'est qu'il peint au vif les hommes qui ont eu vingt ans vers 1928, ou du moins un groupe d'étudiants pris parmi ces hommes, Rosenthal et Laforgue, qui sont élèves de l'École normale, et Pluvinage, qui, ayant échoué au concours, prépare en Sorbonne l'agrégation de philosophie. Ils sont de condition sociale inégale. Rosenthal est le fils d'un agent de change, et il habite avenue Mozart ; Laforgue est le fils d'un industriel de l'Est, et il habite l'École ; Pluvinage a pour mère la veuve d'un petit fonctionnaire de la Préfecture de la Seine, et il habite un hôtel sinistre, rue Cujas. Mais la

1. Gallimard.

jeunesse nivelle ces différences et, de ces adolescents, fait une seule équipe qui fonde une revue, *la Guerre civile.*

Ce sont des révoltés. « Ils se sentent révolutionnaires, écrit M. Nizan, ils pensent que la seule noblesse réside dans la volonté de subversion. » Cette révolte est l'état naturel de ces fils de bourgeois dégoûtés de la société bourgeoise. Ce qu'ils lui reprochent, c'est moins sa cruauté que son désordre et son absurdité. Il n'y a dans leurs esprits aucune trace de philanthropie, aucune revendication humanitaire. « Ils n'inclinaient pas à la révolution par amour de l'humanité », dit encore l'auteur. Ils ont horreur de toute déclamation, de tout lyrisme. Ils méprisent les lieux communs et les idées vagues. Ils veulent une civilisation dure, et la discipline communiste ne les rebute point. « Le communisme, dit quelqu'un, est une politique, c'est aussi un style de vie... Je peux vivre avec les communistes... Le communiste a l'ambition d'être absolument un homme... Un communiste n'a rien. Mais il veut être et faire... »

Ce ne sont pas des artistes. Ils se moquent des tableaux, de la musique et du théâtre, préfèrent les bistrots, les cinémas de quartier, la foire du lion de Belfort et les kermesses de l'avenue des Gobelins. Ce ne sont pas des amoureux. Seul, Rosenthal est pris dans un drame. Il devient l'amant de sa belle-sœur. Mais nous voyons bien ce que l'amour est pour lui : moitié une impulsion, moitié une revanche. Une femme qui cède est une conquête, et un scandale est une victoire sur la bourgeoisie. C'est encore une certaine forme de ce romantisme renaissant que nous constatons dans les œuvres des jeunes auteurs, chez M. Troyat comme chez M. Basson et chez M. Gay-Lussac comme chez M. Nizan. « C'est 1830 », écrit celui-ci. Il imagine que Rosenthal exige de sa belle-sœur une rupture totale avec la société, un départ avec lui ; et comme elle se dérobe, il se tue. La place de Laforgue est dans l'usine paternelle, et ce révolté finira grand bourgeois. Quant à Pluvinage, son sort est déjà réglé ; il a accepté un gagne-pain à la Préfecture de police et trahit ses amis.

*
* *

Le roman de M. François de Roux, *Brune* [1], n'est, dans ses cent premières pages, qu'une préparation. On nous dit, au début, que madame Michel Chartrain passait l'été chez sa cousine, Roselyne de Verlic, près de Nîmes. Roselyne est une femme de trente-cinq ans, dont le corps est charmant, mais qui a déjà des rides autour de ses yeux verts. M. de Roux a voulu dessiner cette figure d'automne à la première page de son livre. Brune Chartrain, dont le prénom donne son titre au livre, a le même âge que sa cousine. « Te souviens-tu de Jules Delarue? dit Roselyne. Il vient déjeuner demain. » A ces mots, Brune est troublée. L'auteur arrête là cette espèce de prologue et, revenant en arrière, commence un long récit qui doit nous expliquer ce trouble.

Il a évidemment le droit de suivre ce plan, dont on connaît d'illustres exemples; mais le résultat n'est pas très heureux, et cette exposition, qui occupe plus d'un tiers du volume, n'est pas et sans doute ne peut pas être très vivante. Nous apprenons donc, entre autres choses, que Brune est la fille du docteur Courlonde et qu'elle a aimé, jeune fille, Jean Delarue. C'est un garçon qu'elle avait rencontré chez ses amies du Sceaux. Il était alors, c'est-à-dire vers 1920, élève de l'École Centrale. « Elle mit assez longtemps à se rendre compte qu'elle aimait Jean Delarue. Son plumage de corbeau, son œil bleu, son nez busqué, son corps maigre l'avaient tout de suite attirée, mais elle s'était imaginé, sans trop de raison, qu'il était assez disgracié. » Timide, il avait l'air d'un parent pauvre. Elle apprit ensuite qu'il avait de la fortune. Il semblait n'avoir aucun succès. Elle dut reconnaître qu'il plaisait à tout le monde. Peu à peu, le sentiment qu'elle avait eu d'abord pour lui s'exaspéra. Pressenti, Jean Delarue raconta qu'il aimait une cousine tuberculeuse, dont l'état était désespéré, et qu'il lui serait toujours fidèle. Brune, à cette réponse, pensa mourir. Les jeunes gens ne se revirent plus.

1. Gallimard.

Ici, avant que le roman ne commence, un entr'acte de quatorze ans. La cousine tuberculeuse est morte et Jean a épousé une femme coquette et jalouse. Brune a rencontré, chez sa cousine Roselyne, un industriel de Nîmes, Michel Chartrain, un garçon rose et loyal, qui l'adore. Elle est devenue madame Chartrain. Mais elle n'a pas cessé de choyer dans son cœur le fantôme de Jean Delarue. Nous apprenons même que, dans les premiers temps de son mariage, elle le substituait silencieusement à son mari. Peu à peu cependant, cette image est rentrée dans l'ombre. Et voici que, tout à coup, elle va se trouver en présence de Jean chez Roselyne. Elle est rentrée en retard d'une promenade, elle a juste eu le temps de changer de robe, et elle pousse la porte du salon où tout le monde est déjà réuni. Coup de théâtre ! Ce Jean Delarue, qui a rempli pendant des années sa pensée et son cœur, elle ne le reconnaît pas. C'est maintenant un homme un peu lourd, grand, avec de beaux yeux. « Elle ne s'habituait pas encore à subir le vide de son cœur. Le Jean Delarue qu'elle avait aimé n'existait plus. Et, depuis longtemps peut-être, sans qu'elle l'ait su. »

Si le livre s'arrêtait là, ce serait l'histoire d'une de ces amours silencieuses, qui peuvent durer pendant des années dans un cœur de femme. Et on regretterait que M. de Roux, au milieu d'une foule de circonstances secondaires, ne nous ait pas montré, dans un détail plus précis, la survie de cette pensée unique, obsédante et sans espérance, pendant quatorze années. Le cas, loin d'être extraordinaire, est classique, et il serait bien curieux de savoir comment cette fidélité obstinée se lie à l'existence de tous les jours. Mais en réalité, le dessein de l'auteur est tout différent. C'est ici que le roman commence réellement. Après une passion muette qui a duré si longtemps, Brune, voyant l'homme qu'elle a ainsi aimé, s'aperçoit qu'il est un autre et qu'elle ne l'aime plus. Là-dessus, son mari arrive, et il est reçu avec joie. « Brune était heureuse, elle avait l'impression, presque physique, d'avoir usé sa journée avec un imposteur, un homme qu'elle avait cru connaître et aimer et qui était, en réalité, un étranger pourvu d'une fausse identité. Enfin, elle se retrouvait. Elle retrouvait Michel. »

Délivrée de Jean Delarue, elle devrait être guérie des causes de trouble qui subsistaient au fond de sa conscience. Pas du tout. C'est le contraire qui arrive. Cette délivrance ouvre le chemin à un mal nouveau, à une sorte de neurasthénie. Pour la première fois, elle se dit qu'elle pourrait être plus heureuse qu'elle ne l'est à Nîmes. Elle devient nerveuse, capricieuse. « Cette année-là, tout allait mal. Elle n'arrivait pas à reprendre son équilibre comme les années précédentes. » Sa belle-sœur l'exaspère. Elle aurait voulu que son mari fût moins occupé. Elle aurait souhaité faire le tour du monde avec lui. Comme il annonce qu'il doit aller pour un mois à Bordeaux, elle lui fait une scène épouvantable, et s'en va elle-même à Paris, chez ses parents. C'est là que l'auteur voulait en venir. Mais ces soixante pages énervées sont écrites avec un rare talent.

Voici donc Brune à Paris, chez le docteur Courlonde, dans sa chambre de jeune fille. Le pauvre Michel, de Bordeaux, où il se débat dans des affaires difficiles, écrit les lettres les plus tendres. Elle y répond sans entrain. Elle est heureuse de se retrouver à Paris, non pas comme une provinciale à qui son mari offre une semaine de voyage, mais comme si elle vivait encore rue de Verneuil. « Elle était joyeuse et se sentait légère comme si on l'eût débarrassée d'un fardeau. Elle plongeait dans une atmosphère oubliée qui la grisait maintenant... Ah ! sortir, habiter Paris de nouveau. Vraiment, Michel était d'une race à part, ennuyeuse, attristante... Elle regrettait de s'être mariée en province. »

Jean Delarue est bien mort pour elle, mais elle doit une visite à sa femme. « Je lui ai promis, songe-t-elle, d'aller la voir quand j'irai à Paris... Je verrai peut-être aussi son mari. Maintenant que je ne l'aime plus, il ne me fait plus peur... Et je suis devenue curieuse de le connaître, car, c'est comme cela, cet être qui a occupé ma pensée pendant près de quinze ans, je l'ignore totalement. » Elle va donc sonner à l'appartement des Delarue et elle rencontre Jean qui sortait. Il la fait entrer, et il lui apprend d'étranges choses. Lui aussi, il l'a aimée, et il l'aime encore. Elle le rebute assez rudement, et le quitte brusquement. Mais elle est extrêmement troublée. Comment ne penserait-elle pas qu'elle a eu tort d'épouser

Michel, et qu'elle aurait dû attendre? Elle revoit tout son destin. Son mari l'adore. Mais cet amour si fidèle et si constant qu'il éprouve, c'est un don magnifique qu'elle lui fait. C'est celui qui aime qui est redevable à l'être qu'il aime. Certes, les caresses de son mari lui plaisent. Mais ces gestes de l'amour l'ont détachée du véritable amour. Peut-être Jean lui aurait-il fait ce présent sans prix de la rendre amoureuse de lui. Maintenant elle n'a plus rien. « J'ai soif de réalités », songe-t-elle.

Delarue est-il sincère? Pour la suite du roman, cela importe assez peu. L'auteur a résolu le problème en trois lignes. « Jean, nous dit-il, passait sa vie à être amoureux. Il était loin d'avoir obtenu toutes les femmes qu'il avait désirées, et il avait beaucoup souffert par celles qui s'étaient refusées. » Admettons qu'il désire Brune et qu'il soit malheureux de ses rebuffades. Il n'en faut pas plus pour qu'il paraisse aimer. Mais elle? Voici les étapes que marque l'auteur. Dans les premiers temps de son séjour à Paris, elle avait été parfaitement heureuse. Aucun visage ne la tourmentait, pas plus celui de Jean que celui de Michel. Elle ne vivait que pour elle-même. La première brisure de ce bonheur s'était produite à l'instant où elle avait retrouvé Delarue. « Et depuis lors, son bonheur n'avait cessé de se rompre un peu plus à chaque tour de roue. » Elle ne peut s'empêcher de téléphoner à Jean ; elle accepte de déjeuner avec lui ; elle lui cède sans résistance ; au premier baiser, elle pense mourir de joie. Elle se dit, avec étonnement, qu'elle devrait se considérer comme une fille perdue, mais elle ne sent rien qu'un merveilleux apaisement.

Ce mot nous donne la clé de toute sa conduite dans cette journée où elle est presque inconsciente. Il n'y a aucune raison de penser que M. de Roux soit d'obédience freudienne. Cependant, Brune s'est guérie à la façon prescrite par les psychanalystes ; elle a annulé la tentation en y cédant. Elle est si bien exorcisée que, deux jours après, elle se ressaisit. Sa maladie de quinze années est terminée.

C'était trop beau, et M. de Roux a voulu une fin plus pathétique. Au lieu de s'arrêter là, ce qui eût mieux valu, il a, dans une conclusion hâtive, infligé à son héroïne une fièvre cérébrale, une grossesse, la mort d'un enfant, et cette décou-

verte finale qu'elle aime maintenant son mari, qui ne l'aime plus, du moins de passion. Mais cette cascade de malheurs est postiche et ne tient pas au corps du récit.

*
* *

Glaïeul Noir[1], de M. Lucien Maulvault, se lit avec l'intérêt qui s'attache aux romans d'aventures, et je ne doute pas que le livre ait un vif succès. Je regrette qu'il ait les défauts accoutumés de ces ouvrages. L'émotion des péripéties tient le lecteur haletant, et il ne s'aperçoit plus que le style est un enchaînement de formules, les sentiments convenus, les caractères sommaires. Tout est subordonné au jeu pathétique des événements. En revanche, ces événements sont saisissants. Alain Destagel, médecin, est envoyé en Espagne avec une mission médicale de la Croix-Rouge. Parmi les personnes dont il doit s'informer, il y a une certaine Laura Sandoval, née Labartès, disparue le 19 juillet 1936. C'est la femme d'un industriel de Sarauz. Destagel l'avait connue jeune fille, embrassée et oubliée. Il la retrouve prisonnière chez les Rouges, ou plutôt dans une demi-liberté surveillée, infirmière dans une clinique d'Atocha. Elle a payé deux fois de son corps cette apparence de salut, d'abord en se laissant violer par une épouvantable brute, personnage tout puissant dans la prison où elle était enfermée, et ensuite en devenant la maîtresse du médecin-chef Cabrahigo, qui lui faisait dès longtemps la cour. Elle lui doit de partager avec lui un matelas et d'être séparée du troupeau des infirmières à tout faire.

Destagel la retrouve à l'hôpital, et le contre-jour la montre nue dans son sarrau, et voilà un homme perdu. Le roman d'aventures n'admet pas de tergiversations, et Destagel laisse filer ses camarades de la mission internationale. Il restera à Madrid, il sauvera la captive. « Laura Sandoval... Pauvre grande fleur chérie !... Je me rappelle les glaïeuls que je m'en allai chercher pour elle le lendemain matin... Pour moi, il n'y avait plus ni ville assiégée, ni famine. Il y avait une jeune femme aux cheveux noirs, au regard ardent, une fille

1. Fayard.

de chez nous, frêle, mais raidie par son destin, et que, par une association d'idées impossible à expliquer, je voyais comme un glaïeul, mais un glaïeul qui eût été noir. »

Le lecteur peut voir, par cette citation, que M. Maulvault ne tardera pas à avoir autant de talent que M. Pierre Benoit. Mais poursuivons cette histoire. Il s'agit de faire évader de Madrid et de ramener dans les lignes nationalistes une femme captive dans un hôpital de Madrid. Je dois avouer que le récit est émouvant. Faut-il ajouter qu'il est adroitement conduit? Le départ est machiné par un certain Harinas, marchand d'huile, spécialiste des ces évasions. Il n'en coûte que 100 000 pesetas. Mais Destagel est un médecin connu, qui gagne 300 000 francs par an; il tire un chèque sur sa banque. Les fugitifs sont emmenés en automobile jusqu'à un point désert dans la montagne, entre les lignes. Ils marchent encore toute une nuit, et essuient le feu d'un poste nationaliste. Est-ce la fin de leurs épreuves? L'auteur n'a pas encore épuisé notre angoisse. Laura et Destagel sont bien cueillis par les Blancs; mais soupçonnés d'être des espions et résolus à ne se nommer que devant un officier, ils sont enfermés dans une prison improvisée, où ils passent une nuit tragique. Ils favorisent une évasion, qui finit par un coup de fusil. Enfin, l'auteur, après avoir retardé autant qu'il a pu leur mise en liberté, est bien contraint de les amener devant un colonel, qui renvoie chacun chez soi, Laura chez son mari à Sarauz, et Destagel en France, où il a une maison à Saint-Jean-de-Luz.

Eh bien, dites-vous, le livre est fini. Pas du tout. Un nouveau roman commence; au drame de guerre succède le drame sentimental, qui est pire. On a vu que Destagel avait payé 100 000 pesetas l'évasion de Laura. Nous sommes avertis que ce chiffre n'est rien pour lui. Mais il est pris dans un dilemme, auquel l'auteur tient beaucoup, car il tient entre ses griffes toute la suite du roman. Destagel ne peut pas faire savoir à Laura qu'il a payé pour la délivrer, car il paraîtrait l'avoir achetée. Et, d'autre part, il ne peut cacher au mari et au père l'avance qu'il a faite. Il essaie donc de cacher la vérité à Laura et de la dire aux parents. En quoi il est deux fois déçu : les parents refusent de payer, et Laura apprend malgré lui la vérité. Il y a là un postulat. Il faut que Laura soit réel-

lement indignée que Destagel lui ait sauvé l'honneur et la vie au prix de 100 000 pesetas. Il faut qu'elle le juge incapable de désintéressement. Il l'y aide en lui déclarant inconsidérément qu'il l'aime. Mais enfin, il l'a tirée de l'enfer, et, si pointilleux que soit l'honneur espagnol, Laura pourrait lui en avoir un peu de reconnaissance. Elle a été si peu vendue qu'elle n'a rien donné d'elle à son sauveur. Il n'a d'ailleurs rien demandé. Alors, de quoi se plaint-elle?

Les lecteurs ont faim de malheurs, mais ils ont aussi un certain appétit de justice. En voyant Laura rendue à son mari, ils demandent une compensation pour Destagel. Voilà donc ce que l'auteur a inventé. Le mari est horrible, avare et jaloux à la fois. Laura le quitte après une scène terrible et se fait enlever par Destagel, qui la ramène en France à travers la montagne. Elle accepte son hospitalité sans devenir sa maîtresse. Au moment où le roman s'achève, ce malheureux garçon, si vainement héroïque, est soumis à ce supplice de Tantale.

Et c'est à ce moment-là que nous avons nous-mêmes une surprise. Nous venons d'apprendre que Laura Sandoval, en apprenant le prix dont Destagel l'a payée, a eu une crise de colère et d'orgueil. Puis, en le voyant pleurer, elle s'est calmée. Elle comprenait qu'il l'adorait. Mais, comme dit l'auteur, comprendre un sentiment, ce n'est pas le partager. Elle ne ressent que de l'amitié. Destagel, par orgueil, écarte ses gestes de pitié. Tout est au pis. C'est à cet instant désespéré que le roman se stabilise. Laura habite, à Arotsenia, une maison que Destagel a mise à sa disposition. Lui-même fait le bilan : « Elle ne m'a rien donné d'elle, rien du moins de ce qu'on attend communément d'une femme. Ni cœur, ni étreinte. Rien, rien que sa présence, une présence qui m'enchante et me consume. Mais elle sourit et je suis payé... Je me demande, par moments, si je ne suis pas l'homme le plus enviable au monde. » Et comme un ami lui promet qu'elle l'aimera : « Oui, peut-être, répond-il. Mais qu'importe ! Pour moi, vois-tu, en amour comme en toutes choses, il n'y a de grandeur et de passion que dans l'incertitude. » Frappés de ce mot, qui est assez beau, nous nous rappelons alors que l'auteur a inscrit à la première page une épigraphe de Barrès.

« Comme tant de voluptueux, écrit l'auteur du *Jardin de Bérénice*, il n'utilisait de la réalité que les tristesses. » — Tristesse, doute, danger, unique climat où Destagel peut aimer. C'est là, à coup sûr, un beau sujet de roman. Mais pourquoi l'auteur y est-il venu si tard ?

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS ET D'AILLEURS

L'EXPOSITION à la Galerie Charpentier, de l'atelier Georges-Daniel de Monfreid et des quelques œuvres de Gauguin qu'il contenait est à bien des points intéressante, mais, peut-être qu'inquiétés par des possibilités de guerre, évidemment imminentes pendant quelques jours, des visiteurs n'auront pas regagné Paris avant la fin d'octobre.

1° — Il y a chez Gauguin (comme chez Van Gogh), une face douloureuse, une sorte de folie partielle qui angoisse, qui déplace les valeurs. On craint de n'être attiré que par ce qui n'est dû, précisément, qu'à la maladie. C'est une impression que nous ne saurions éprouver avec Manet, avec Renoir qui, en dépit des différences d'âge, ont été de grands malades à la fin de leur vie, mais non des malades mentaux. Dans son amour de la solitude, Cézanne ne communique pas non plus cette angoisse que fait éprouver ce qui évoque Van Gogh ou Gauguin. Ces derniers ont laissé une œuvre prodigieuse, unique en certains points, mais qui doit être, nous semble-t-il bien, considérée pour l'un et l'autre comme exceptionnelle, sans suite comme sans précédents. Tous deux, d'ailleurs, ne vont pas sans certaines similitudes : par exemple, l'influence de la peinture japonaise et de la littérature symbolique de cette époque. Pour les Japonais : le cheval copié par Daniel de Monfreid, après qu'il eut généreusement cédé l'original au Louvre, montre ces voisinages de tons imprévus et si heureux, qui transportent le réel dans un art ima-

ginatif, d'une délicatesse ou d'une violence exquise à l'œil.

2° L'exposition, en ce qui concerne Monfreid, offre d'abord les témoignages de l'admirable sacrifice d'un peintre — et qui aimait peindre — à un ami qu'il juge tellement supérieur, qu'il va mettre toute sa volonté à s'effacer devant lui et à négliger les relations qui pourraient lui être utiles, pour ne songer qu'à celles qui serviront Gauguin.

Toujours, en ce qui concerne Monfreid, il faut reconnaître que, venu à Paris très jeune d'Amérique, sa production marque une vive sensibilité pour tout ce qui l'impressionne en France. Il a ressenti et continue de ressentir un tel attrait pour ce qui se fait chez nous qu'il ne parvient pas à se créer jamais une réelle personnalité. C'est peut-être pourquoi nous le voyons précisément vouer sa vie et toute son admiration au plus original des peintres qu'il rencontre.

Il y a donc autre chose qu'une amitié, une admiration profondes, dévouées, actives, il y a ce drame secret de l'artiste *dénationalisé,* qui a soif de personnalité, qui croit la saisir, mais perçoit bientôt ses insuffisances et sacrifie l'œuvre qui ne le satisfait pas à celle qu'il voudrait avoir produite. Ce sentiment, il ne l'analyse sans doute point. La noblesse de son caractère nous porte à le croire. Mais ce facteur existe et c'est lui obscurément, peut-être, qui oriente vers Gauguin, puis lui attache Georges-Daniel de Monfreid.

C'est une belle histoire.

Les tableaux appartiennent tous ou presque à la famille de l'ami bienfaisant de Gauguin ; toute l'œuvre de la vie de Monfreid est là, dans ses sérieuses et modestes alternances d'attraction qui le font hésiter entre quelques peintres libérés et des maîtres intransigeants.

Les natures-mortes sur ce point, presque toutes, sont frappantes. Rien ne manque à leur sévérité d'école, à leur absence d'atmosphère, à leur mélancolique impuissance, si l'on peut dire, d'exprimer la joie de vivre. Certains portraits du peintre, avec son âge et la date d'exécution tracés en chiffres romains, confirment l'impression que causent ces natures-mortes.

Ce visage, sévère et noble, enferme une tragédie secrète. Dans l'angle de la salle, où l'atelier de Monfreid a été reconstitué, les toiles de Gauguin semblent la flamme, la seule

flamme qui s'exhale, enfin librement, de cette âme, qui vient ainsi, par delà le tombeau, nous faire entendre son douloureux martyre...

SÉDUCTIONS. — Les boucles blondes encadrent son clair visage, sous une sorte d'épais béret brun de même étoffe que la robe. L'œil bleu expressif et amplement ouvert conserve la paupière un peu lourde, dans ce masque ravissant que certains films, mal réalisés, comme *The garden of Allah*, ont affadi, condamné à l'immobilité et même à l'inexpression.

Tendue vers son interlocuteur, le buste penché en avant, elle offre — appelons-là : *Marlène*, comme le monde entier, — l'image d'une de ces beautés internationales qui aurait conservé, celle-là, ce que les autres perdent le plus promptement : le caractère, le naturel de l'expression.

De l'autre côté de la table de ce déjeuner, un Français du Midi, à l'accent de Marseille ou de Toulon, tempéré, mais qui parmi des compatriotes, on le devine, ne demande qu'à s'évader dans ses sonorités les plus joyeuses. Un homme destiné à rester longtemps aussi jeune qu'il l'est, le regard brillant, la lèvre « méditerranéenne », avec cette facile aisance à s'exprimer, cette sorte de *bel canto* du dialogue simple, qui devient sur ces lèvres, musical : Marcel Pagnol.

Marlène a vu *la Femme du boulanger*, ce film récent, sur lequel, précisément, j'avais dit quelques mots, parce que la simplicité, l'humanité en sont émouvantes et font sortir des studios accoutumés et du conventionnel. Le métier du cinéma ne peut gagner, désormais, qu'en s'attachant de plus près à la réalité. Il doit être dépouillé de ce que l'on est trop facilement tenté de lui ajouter, tantôt de vaudevillesque, tantôt de mélodramatique ou de conventionnel dans la fantaisie la moins nuancée, sous prétexte *de le mettre à portée du public !* Le village que pour tourner ce film, la compagnie Pagnol a véritablement « occupé » aux environs de Toulon, *le Castelet*, je crois, nous débarrasse de la préoccupation que causent

les cartons-pâte, que dans toute mise en scène, nous craignons toujours, non sans raison, de déceler, à l'improviste.

Trois fois, Marlène est retournée voir *la Femme du boulanger*. Viennoise, Allemande bien malgré elle, depuis l'*Anschluss*, Marlène n'éprouve aucun désir d'aller vivre au delà de notre frontière. L'art du cinéma qui a fait de si grands progrès en France et ne saurait désormais s'arrêter en chemin, l'intéresse passionnément. Et puis, ce que les *producteurs* américains lui demandent à chacun de ses films nouveaux n'est plus, depuis longtemps, ce qu'elle aimerait réaliser. Elle a dit à un de ses amis :

— Ah ! si Pagnol faisait quelque chose pour moi, lorsque je vais revenir d'Amérique, au printemps prochain !

« Pagnol » est là, avec toute sa verve, sa candeur... marseillaise, son feu, sa gentillesse, sa bonhomie, accaparé par le théâtre, le cinéma, le monde qui en vit, les mots de Raimu, son compatriote — et toute l'aversion que l'on imagine pour les choses abominables au milieu desquelles vit l'humanité, et se sentant « du cœur » pour toutes les faiblesses... du cœur précisément.

Les yeux amusés de Marlène suivent les expressions du Méditerranéen, qui ne ressemble pas aux pontifes d'Hollywood — qui la change de studio, si je puis dire, avec ce goût si sincère qu'elle éprouve pour la France, parlant je ne dirais même plus avec un accent, mais une tonalité qu'elle compte effacer complètement cet hiver, avec un professeur de français « français ».

Lorsque les lecteurs de choix suivent des récits saisis sur le vif, d'après des modèles passagers, ils n'y attachent, le plus souvent, d'intérêt humain qu'en considération du rôle que le personnage joue dans la vie. Cependant, on les voit, dans le même temps, accorder aux héros vulgaires de Degas ou de Toulouse-Lautrec, une déférente attention qui serait sans doute moindre, si, — à talent égal, — ces peintres avaient choisi leurs modèles dans un monde plus recommandable.

Mais il est dans certaines existences, d'ailleurs brillantes, des moments qui offrent pour l'observateur autant d'intérêt s'il s'agit d'une comédienne célèbre au cinéma que d'une femme qui se serait fait un nom dans les arts ou les

lettres et dont la renommée doit survivre à celle de la star, mais qui n'offre à son visiteur presque rien d'elle-même. C'est la *personnalité* qui compte lorsque l'on s'entretient avec un artiste. De notables talents sont dépourvus de tout relief. Dans ce cas, l'homme et l'œuvre semblent étrangers l'un à l'autre et, si nous n'avons été prévenus à l'avance, nous sommes déconcertés devant eux.

La personnalité de Marlène Dietrich est marquée. Elle ne *joue* pas le charme, elle le dégage. Et elle aime les rôles, précisément, qui ne sont point ceux qu'on penserait lui voir préférer, où elle doit jouer de ce charme et dans lesquels tout collabore trop complaisamment à le suggérer et le mettre insolemment en valeur.

— En Amérique, presque toujours, on veut me faire jouer *dans du tulle*. Je dois me tenir ainsi... ou ainsi !... *(Elle mime des attitudes de séduction.)* Il me faut des plumes, des robes qui n'en finissent pas.

»... Pourtant, je suis très simple, vous savez, je n'aime pas tous ces accoutrements, ces chichis...

» Les rôles, lorsqu'on me les raconte, sont magnifiques; les sujets tirés de livres de M. Remarque, par exemple, sont très beaux... A l'écran, cela devient *de la limonade* !... »

Marlène regarde Marcel Pagnol, le jeune Méridional de *Topaze* et de cette série de pièces et de films marseillais qui offrent une telle saveur. *Angèle*, *Marius*, dans lesquels M. Raimu a trouvé quelques-uns de ses meilleurs rôles et mademoiselle Orane Demazis les seuls qu'elle ait jamais joués, actrice d'un seul auteur et à laquelle il semble qu'aucun autre n'ait jamais osé penser, tant elle avait relevé ses interprétations d'une personnalité si forte.

D'Orane Demazis à Marlène Dietrich, la distance semble immense, le contraste impossible à affronter. Mais Marcel Pagnol, avec son air de personnage de la Comédie italienne, ses possibilités, ses volte-faces, ne paraît point repousser les propositions qui, d'ailleurs, ne lui sont même pas faites, mais que l'on devine formulées dans tout ce jeu savant et réussi de la femme qui pense avoir trouvé l'auteur qui va l'aider à regagner une personnalité qu'elle ne veut pas avoir perdue, par la faute de metteurs en scène qui se plaisent à modeler une

artiste d'après des théories périmées, croyant lui donner des rôles à sa mesure, alors qu'ils suppriment, au contraire, ce qui faisait son originalité.

Les fleurs de la table et du salon, le soleil de cet automne qui depuis longtemps n'avait répandu si profusément des rayons et une chaleur, qui évoquent de lointains octobres passés, donnent un air de mise en scène non américaine à cet acte qui se joue entre la plus parisienne des Viennoises et le plus subtil des Méridionaux, un Méridional qui évoque le Gilles et les mezzetins de Watteau. Malheureusement, il n'y a pas de prises de vue de cette jolie comédie de Marlène, qui a l'air de se pasticher et qui tout en mimant ce qu'elle ne voudrait plus être, en suggère, tout de même, le regret.

— Lorsque j'ai joué *Morocco* avec Gary Cooper, j'avais dit : « Oui, mais je veux dans la scène du café-concert, chanter habillée en homme, en habit ! »

Et elle ajoute, avec un air de capitaine : — « Et j'embrasserai une femme sur la bouche ! » On pensait que j'étais folle. On haussait les épaules. On ne voulait pas. Alors je disais : « Je ne jouerai pas. » On a fini par me laisser faire... Vous vous souvenez ? Je voulais chanter *Quand l'amour est fini*, alors je parlais mal le français.

— C'est un air de 1900 ! s'écriait-on.

— Je veux chanter, en habit noir, *Quand l'amour est fini*... Et j'embrasserai une femme sur la bouche !

» J'ai chanté, en habit noir, *Lorsque tout est fini*... Et j'ai embrassé la femme... Eh bien ! vous avez vu ?... Après, tout le monde trouvait ça très bien ! »

«((( )))»

Dans vingt ans, peut-être beaucoup moins, tout ceci ne voudra plus rien dire... Si l'on jouait *Morocco*, cette scène du music-hall serait sans relief, sans doute, n'étant plus nouvelle. Mais pendant ce déjeuner, qui brille de tout ce qu'un octobre réussi évoque de printemps, la femme jeune, l'artiste célèbre et l'homme de théâtre qui s'enchantent pour collaborer dans quelques mois, offrent un tableau char-

mant, après la quinzaine que nous venons de vivre, pendant laquelle Marlène n'a pas quitté Paris, — un tableau auquel rien ne manque de ceux que nous avons vus naguère et qui ont leur éclat, leur grâce d'autant plus séduisante qu'elle est plus fugitive. Il en restera peut-être une comédie de Marcel Pagnol écrite pour Marlène Dietrich et Gabin — et qui fera certainement parler.

Lorsque reviendra le temps des cerises,
Les gais rossignols, les merles moqueurs
Seront tous en fête...ê...te.
Les merles auront la folie en tête
Et les rossignols le sourire au cœur...

Un phonographe entendu dans la nuit d'un train qui gagne le Midi pour un week-end de Toussaint. Tourne-t-il dans le compartiment voisin? Ce disque m'est-il destiné? Je ne le pense pas. Peu importe. Je ne sais même pas l'heure, dans la nuit monotone du train. Mais ce n'est pas ma voisine que me suggère l'air, entendu comme de l'autre côté d'une cascade de bruit.

Cet air, qui était probablement déjà vieillot vers 1895, je l'entendais chanter à la campagne, à la maison. Il errait. Il peignait de cerises en bouquet les murs comme d'une cretonne. Les femmes avaient quelque chose qui rappelle celles d'aujourd'hui dans la coiffure, la nuque serrée, les boucles en masse sur la tête.

Je devine dans la brume du passé des visages charmants, qui avaient encore quelque chose de Manet, mêlé à du Jacquet et du Toulouse-Lautrec. Les femmes d'un temps évoquent les peintres qui les ont aimées et peintes et jamais de la même façon.

Les gais rossignols, les merles moqueurs
Seront tous en fê...ê...te!...
Les merles auront la folie en tête
Et les rossignols le sourire au cœur.

Et je ne sais plus, je n'entends plus, je vois pourtant des profils, des blondeurs, des formes de chapeaux bizarres, des nuques savoureuses, des lingeries sans lesquelles il ne semblait pas qu'une femme pouvait vivre. Je respire un parfum que nous ne retrouverions plus ! Et pourtant, depuis longtemps, une certaine forme de la mode, peut-être la coiffure, les petits chapeaux ne me semblaient avoir ressuscité un air aussi exactement " d'avant 1900 ".

Elles chantaient *le Temps des cerises*. Elles ne craignaient pas, les dames de la bourgeoisie comme les demoiselles de théâtre, de roucouler, à mi-ton, la romance qui durait et qu'on voudrait réentendre, s'il n'est pas encore trop tôt.

Que sont-elles devenues, quels affreux cancers, quelles mauvaises fièvres, quels maux de poitrine, quelles maladies mystérieuses les ont emportées, presque toutes, si jeunes ? Je les revois dans leur jeunesse et cela devait être si court et m'est évoqué par ce *Temps des cerises*, pourquoi, je ne sais comment, dans le train qui m'emporte pour un weed-end de Toussaint.

Beauté, santé, jeunesse, amour ! Ce sont aujourd'hui des titres de magazine. La beauté se vend, se standardise, les cheveux se relèvent, retombent sur la nuque comme à un signal.

Que reste-t-il de ces charmantes mortes plus personnelles que les vivantes d'aujourd'hui et si tôt emportées et que m'évoque ce *Temps des cerises* comme discerné dans le fracas du sleeping et qui me tient si tendrement et si lointainement compagnie dans la nuit saccadée, qu'il ne me semble, depuis, jamais avoir entendu d'autre air dans mon demi-sommeil :

Les merles auront la folie en tête
Et les rossignols le sourire au cœur.

L'Incendie. — En gare de Marseille l'homme des Wagons-lits m'avait apporté les journaux du matin, qui publient les photographies de l'incendie des *Nouvelles Galeries* et de l'hôtel Noailles et du Grand Hôtel. Les comptes rendus du second jour du Congrès radical-socialiste ne venaient plus qu'après la catastrophe.

Ce soir, *l'Éclaireur de Nice* annonce 58 victimes (demain ce sera 73). L'esprit se perd à considérer la résistance que les Français, et peut-être particulièrement certains Méridionaux — il faudrait dire alors *la négligence* — apportent à user des avantages que leur apporte le progrès.

Il faut à Marseille plus de vingt minutes, une demi-heure pour que les pompiers arrivent. Une ville qui est tantôt la seconde, tantôt la troisième de France, ne possède pas d'échelle atteignant plus haut que le deuxième étage. Il faut faire venir des pompiers et leurs accessoires de Toulon, d'Aix, d'Avignon, de Lyon même.

La pression de l'eau est insuffisante ! Il faut un amiral de grand sang-froid, l'amiral Muselier, pour appeler d'urgence les pompiers de la marine de Toulon, qui ne pouvaient arriver avant cinq heures du soir. Leur auto-pompe puissante et non pas un engin marseillais permet de refouler l'eau de mer à une pression de dix-sept kilos, tandis que leur échelle, haute de trente mètres, dépassait le toit des hôtels menacés.

Une ville en étage, comme Marseille, qui descend du cirque de hauteurs environnantes vers la mer, n'a jamais prévu, sur ces sommets, de réservoirs destinés à distribuer instantanément l'eau en cas d'incendie dans tous les quartiers et avec une forte pression naturelle.

« ... Mais, me dit un ami marseillais, pour les gangsters, le « pittoresque », et les tractations de tout genre, l'incurie, le je m'enfichisme et la politique d'estaminet, Marseille n'est pas la troisième, mais la *première* ville de France ! Le *pastis* et les querelles politiques occupent suffisamment la population. »

Si le Congrès radical s'était tenu dans un lieu aussi peu préservé contre l'incendie que les *Nouvelles Galeries*, on se demande si la presque totalité du Gouvernement n'eût pas été sacrifiée et il est permis, quelles que soient les opinions dont on fait profession, de penser que bien des troubles en seraient nés. Heureusement, il faisait très froid dans cette salle...

Dans des cinémas en sous-sol de plus en plus nombreux, nous pensons fréquemment, à Paris, aux catastrophes sans nom qui nous menacent. Les pompiers de Paris forment,

certes, un corps incomparable, entraîné et maintenu dans une activité continue. Mais, en s'efforçant de gagner les issues, les spectateurs dévorés par le feu se seraient déjà piétinés avant d'y atteindre.

Je ne sais combien de milliards ont été fictivement dépensés pour la défense nationale, sinon fictivement, en tous cas sans souci intelligent ! de « défense nationale ». Mais une catastrophe comme celle de Marseille est moins une question de municipalité qu'une question nationale. Elle marque ce que peut entraîner, en dépit du progrès, un régime de laisser-faire et de négligence installée.

La peinture faite à la tribune, la veille, par M. Daladier, des catastrophes dans lesquelles nous allions sombrer (et qui ne sont pas encore conjurées) semble prendre au voisinage de ces brasiers qui atteignent jusqu'aux bagages et aux dossiers mêmes des ministres rassemblés, un relief plus saisissant. Les lueurs qui s'en échappent semblent danser sur le visage soudain stupéfait de ces orateurs qui, depuis trop longtemps, se sont occupés de plaire à leurs électeurs, non de leur donner du travail, le plaisir de vivre et l'assurance de ne pas mourir dans un incendie, en plein jour, dans la seconde ville de France, faute de pompiers, de pompes et d'eau.

Mais qu'importe, n'est-ce pas, qu'importe, si le maire est dans les idées qu'il faut, qu'importe qu'on ramasse dans les cendres de soixante-quinze cadavres brûlants, un paquet calciné, qui fait dire à l'un :

— C'est un chien !

Tandis que celui qui l'a pris et regardé répond :

— Non, *c'était* une femme.

⁂

Portraits de femmes. — La visite à l'atelier de Georges-Daniel de Monfreid m'a fait évoquer d'autres ateliers, où je suis allé fréquemment, ceux-là. Ce matin, je me plais à « revisiter » dans le souvenir celui d'Antonio de La Gandara. Je ne sais pourquoi plutôt celui-là qu'un autre, mais peut-être à cause des femmes qu'il peignit. Elles furent nombreuses, celles qui aimaient se retrouver comme déjà dans le

passé, sur ces toiles élégantes, mais la plupart ont beaucoup noirci et presque irrémédiablement — comme celle qui représente la princesse Alexandre de Chimay, sœur de la comtesse de Noailles, qu'il fut impossible de montrer à l'exposition organisée après la mort de l'artiste.

La première fois que je rendis visite, comme confrère en herbe, à La Gandara, j'étais à l'Académie Julian et je devais avoir dix-huit ans. J'y fus présenté à la baronne Deslandes, j'allais dire la *fameuse*, car alors elle l'était, dans un cercle étroit mais cosmopolite, qui l'illusionnait sur le nombre de ses admirateurs ou même de ceux qui connaissaient seulement son nom. Elle était née Deslandes, du baron Deslandes et d'une mère Oppenheim, de Francfort, je crois. Elle avait épousé, puis quitté le comte Fleury, historien apprécié, fils du général Fleury, du Second Empire et des Tuileries. Le comte Fleury, fêté dans les salons littéraires, était un homme charmant, un peu dur d'oreille et qui collaborait au *Gaulois* où, lorsque je commençai d'écrire, je le rencontrai fréquemment. M. Arthur Meyer lui donnait, en secret, mais c'était le secret de Polichinelle, une part de la rubrique mondaine à laquelle se dévouait Alexandre de Gabriac, fils d'un de nos anciens ambassadeurs à Berlin, qui était de son temps tout en n'en étant plus, ni par les idées ni par la tenue, car il portait col de velours à l'habit bleu foncé et jabot tuyauté à la chemise. Il n'y a pas un quart de siècle — c'était hier !

Après son divorce avec le comte Fleury, Madeleine Deslandes avait repris le nom paternel, en y ajoutant le titre, ce qui était peu, mais était un titre. Elle se faisait appeler baronne Madeleine Deslandes. Elle était petite, blonde, — on ne sait pourquoi, — mais elle portait les cheveux courts et bouclés à une époque où les chignons démesurés et les « fronts » étaient criblés d'épingles « neige ». L'œil brun clair révélait une myopie excessive. Elle se servait d'une sorte de monocle serti dans un cercle de brillants et orné d'une pierre précieuse et qu'elle braquait devant son petit nez busqué, sous les yeux de ceux à qui elle daignait adresser la parole, car elle était aussi insolente avec les uns que timide, contractée, humble, soudain, devant certains.

Dans l'atelier gris sombre, meublé de quelques beaux

meubles Second empire et éclairé par un grand vitrage droit, les portraits de madame Gauthereau et de Sarah-Bernhardt se faisaient vis-à-vis, avant de partir pour le Salon.

Antonio de La Gandara, qui peignait des portraits dans le même temps que Georges-Daniel de Monfreid, portait à l'atelier un veston droit de velours noir, du noir de ses cheveux, de ses yeux, de sa moustache. Alphonse Daudet disait : « Il a des yeux de valse mexicaine ! » Mais, Monfreid, lui, ne s'était pas fait une manière, il s'est longtemps *cherché*, jusqu'à la fin de sa vie.

En ce temps où les Salons *annuels*, celui des Champs-Élysées et celui du Champ-de-Mars, comptaient, le portrait *en pied* était à la mode. Si un artiste en exposait trois à la fois, il tenait sa place, on le remarquait, — comme aussi les modèles.

Monfreid, — je ne cherche pas à établir de rapprochements entre ces deux artistes — a peint tous ses portraits à mi-corps, sur des toiles de même dimension, tantôt subissant les influences de Renoir et d'Aman-Jean, tantôt de plus éloignées et surprenantes.

Il me semble bien, j'en jurerais, que le jour où je fis la connaissance de « cette petite madame Deslandes », comme j'entendis Barrès dire, bien plus tard, un jour que je l'interrogeais sur elle, et qu'il accompagnait ce nom et cette « petite » d'un de ces sourires dans lesquels la moquerie et l'amertume se mêlaient, — les portraits de Sarah-Bernhardt et de madame Gauthereau se faisaient vis-à-vis sur des chevalets. Et l'on pouvait dire que c'était un « Salon » ! Je retournai par la suite fréquemment dans l'atelier de la rue Monsieur-le-Prince, au fond duquel deux orangers desséchés avaient pris dans leurs caisses des colorations de cuivre sous la poussière.

Madame Gauthereau était au terme ou presque de sa *carrière* éphémère de beauté de la République, tandis que Sarah-Bernhardt allait, plus de vingt ans encore, continuer la sienne, dans tous les épuisements, amputée d'une jambe, jusqu'à soixante-dix-huit ans.

Le portrait de Sarah-Bernhardt était de dos, le profil à demi-tourné sur l'épaule, une main appuyée sur la hanche, la robe blanche lourdement brodée.

Madame Gauthereau, que le monde, — alors plus fermé qu'il ne le fut depuis, — n'avait pas admise, brillait aux galas élyséens, à des fêtes ministérielles, à des premières. Becque l'admirait et dînait chez elle et même, m'a-t-on dit, passait quelques semaines dans la maison ancienne qu'elle possédait, derrière Paramé, en un temps où la plage avait encore gardé l'apparence de ce qu'elle avait été lorsque Chateaubriand y jouait. Henri Becque envoyait donc à madame Gauthereau des loges ou des baignoires, pour les « premières ».

S'appuyant de la main au rebord de velours rouge, le public défilait, à l'entr'acte, comme devant une cage de fauves, obligeant celle qui était ainsi admirée à se rejeter au fond de l'étroit espace et de tenir, le coude haut, un programme ou un éventail devant soi. Le portrait de La Gandara la représentait, après Sargent (*Tate Gallery*, à Londres), après Courtois (portrait-chromo sur lequel tout le caractère de la personne se trouvait effacé et qui fut au musée du Luxembourg et méritait sans doute de n'être pas perdu, parce que madame Gauthereau a marqué, jusqu'en 1900, un type particulier de beauté féminine très rare qui ameutait, si l'on peut dire, par son originalité — c'était une femme, que l'on disait *émaillée*, qui était en tout cas maquillée avec un art particulier, à une époque où les femmes ne se mettaient, à la ville, ni rouge aux lèvres, ni bleu sur les paupières).

Sur la haute toile de La Gandara, que personne n'a revue, madame Gauthereau, de profil, tenait son éventail presque fermé, à hauteur du visage, — comme un pistolet ! Le mouvement du bras, la taille dégagée dans une robe de satin blanc luisant, tout était fait pour créer une image bien digne de frapper l'imagination de ceux qui avaient entendu parler de cette personne qui n'existait que pour produire une beauté étrange, mais sans vie, — et passait, devant le miroir, on me l'a raconté depuis, des heures à pleurer le brusque dédain du temps pour des femmes qu'il a comblées d'abord.

Marcel Proust était aussi dans l'atelier et, parlant de la robe de satin blanc, il me dit, en désignant le luisant de l'étoffe lumineuse plaquée sur cette hanche de femme : « On dirait une raie sortie de l'eau à l'instant, par les pêcheurs. »

La baronne Deslandes était attirée par Marcel Proust. Non pas, certes, par quelque attrait littéraire, car il n'avait alors publié que les *Plaisirs et les Jours*, avec une préface d'Anatole France et des illustrations de madame Madeleine Lemaire, dont les *mardis* étaient célèbres ; mais, malheureusement, elle n'invitait pas la baronne Deslandes. Proust ne représentait alors, aux yeux de madame Deslandes, qu'un élément mondain et elle s'efforçait de lui marquer qu'elle n'était point *déchue*, en citant des amies qu'elle avait dans le monde, presque toujours, d'ailleurs, à l'étranger, quelques *ladies* « *qui étaient si bonnes pour elle* » et qu'à la vérité elle devait peu fréquenter. Mais le *bluff* lui faisait obtenir au-delà des frontières, une vague compensation à ce que lui refusait Paris.

Si, alors, Proust n'avait guère écrit que les *Plaisirs et les Jours*, Madeleine Deslandes, sous le pseudonyme d'*Ossit*, qui était l'anagramme du peintre Tissot, qu'elle avait, bien entendu, connu à Londres — comme Burne Jones, qui avait peint un portrait d'elle, en buste, vêtue d'une sorte de blouse, d'un bleu, de ce bleu intense des boules employées par les blanchisseuses pour *éclaircir* le linge, — Madeleine Deslandes, *Ossit*, avait écrit deux petits ouvrages, dont elle n'était pas sans faire grand cas : *Ilse*, suivi de : *Il n'y a plus d'îles bienheureuses*.

Elle avait essayé de faire la conquête de Barrès, aussitôt après le *Jardin de Bérénice*. Elle parlait de lui, au passé, comme d'une de ces rencontres où le Sublime a fait se retrouver en deux êtres vivants les couples les plus enviables qui aient échangé des colloques en ce monde. Mais, par exemple, elle se vantait d'avoir traité « comme un valet de pied » Henry Bataille, que lui avait amené Robert d'Humières. C'était son expression. Elle ne l'avait vu que cette fois unique — mais il allait faire d'elle, longtemps après, la princesse, dans *la Femme nue*...

— « J'étais la seule femme du monde qu'il eût jamais approchée de sa vie ! » ajoutait-elle... Je crois, en effet, que Bataille n'avait été chez elle qu'une fois ; il ne dînait jamais dehors. Mais je suis encore plus certain que c'est bien d'elle

qu'il s'inspira, mais avec maintes variantes et pourtant jusque dans certaines intonations qu'il avait indiquées à madame Mégard, pendant les répétitions.

Madame Deslandes avait, en effet, gardé, bien qu'élevée en France, une sorte de série d'intonations allemandes et ne manquait point de dire : *umberufen*, avec un accent précipité, mais bien typique, lorsqu'il s'agissait de conjurer le mauvais sort, en touchant du bois.

Elle était de ces personnes dont on s'aperçoit que, lorsqu'elles disent *qu'elles ne vont nulle part*, c'est qu'elles n'y sont pas invitées. Dès que l'on avait songé à elle, je m'en aperçus plus tard, elle ne manquait d'accourir, avec, il est vrai, je ne sais combien d'heures de retard. Sept heures du soir pour prendre le thé, alors qu'elle était conviée à cinq. Mais elle se rattrapait avec ce qu'il restait d'invités, le monocle à la main, curieuse, frileuse dans ses peaux de chinchilla, peu bienveillante, avec un sourire soudain béat, lorsque paraissait — encore plus en retard qu'elle-même — une femme qui lui paraissait digne de la peine qu'elle avait prise en venant.

Ce devait être une peine, effectivement, car la baronne Deslandes ne dormait point la nuit, quel qu'ait pu être son lit, rue Christophe-Colomb, dans le petit hôtel du numéro 7, où Jean Lorrain avait décrit, en son temps héroïque, non sans émerveillement, le tapis d'ours blanc couvrant les marches de l'escalier, la licorne de bronze qui trônait, de taille naturelle, au milieu du salon, tandis que, dans le cabinet de toilette, se trouvait « Benoît », de taille bien au-dessus de la moyenne, ce crapaud d'un vert céladon, destiné, avait prétendu Lorrain, aux toilettes intimes.

Madame Deslandes ne parvenait à fermer les yeux qu'à l'aube et après avoir absorbé à peu près tout ce qui se fabriquait de drogues somnifères à travers l'Europe. Ce n'est que vers deux heures de l'après-midi qu'elle songeait à se lever — comme, alors aussi, Marcel Proust, qui finit, lui, par ne plus sortir du lit qu'à sept ou huit heures du soir. Pour elle, il n'était point question de déjeuner. Un jour, j'assistai à ce soi-disant repas — parmi les dentelles des draps, les fourrures. Elle grelottait dans une atmosphère qui lui perlait

les tempes, buvait du thé et dévorait, avec un air de répugnance, quelques vagues restes... Et, soudain, un rire strident décelait le réveil, aussi factice que l'avait été le sommeil, un rire à travers lequel le mot *moi* sonnait seul, renvoyé au plafond par le plateau d'argent.

« ... Elle dit que je mange des œufs (elle parlait de la femme de chambre qui venait de quitter la pièce)... *Moi! moi!* qui n'ai jamais pu mettre entre mes lèvres une de ces horreurs... bien entendu! »

Elle avait le goût de l'invective. Elle traitait son *allemande* comme un nègre d'avant *la Case de l'oncle Tom*. Elle éprouvait le besoin continuel de se venger de n'être, en aucun point, ce qu'elle aurait souhaité d'être, de savoir qu'elle n'était pas aussi belle qu'elle voulait faire croire qu'on proclamait partout qu'elle l'était et d'avoir écrit deux livres qui n'avaient point beaucoup fait parler. L'un était dédié à la charmante madame de B..., sœur du duc de G... d'alors, qu'elle ne connaissait guère, mais par l'entremise de qui elle s'était sans doute flattée de pénétrer où elle voulait.

Donnait-elle rendez-vous à des jeunes gens — à cet âge tant de choses amusent! — pour aller visiter une exposition qu'elle ne descendait du premier étage qu'à cinq heures. Depuis près de deux heures, il avait fallu l'attendre. Je renonçai bien vite à ces sorties-là. Le rôle de cornac n'est guère plaisant, s'il n'est en quelque sorte secret, discret en tous cas. Mais il me semble, à évoquer les toilettes qu'elle exhibait, que la reine Elisabeth d'Angleterre n'en porta pas une dans la journée qui fût aussi brillante, pendant son séjour officiel à Paris.

Lorsque madame Deslandes demandait que l'on vînt prendre le thé, elle descendait, avec une heure de retard, vêtue comme une déesse de féerie.

Après qu'elle eut été princesse de B..., pendant peu de temps il est vrai, et sans que l'église y eût été pour rien, bien qu'elle montrât glorieusement une rose d'or que, disait-elle, le pape lui avait envoyée, ces toilettes couleur du soleil, auxquelles elle ajoutait la tache de quelques turquoises, comme Tiepolo devait promener un pinceau chargé de tons azurés sur un plafond, entre deux nuées colorées par le cou-

chant, ces toilettes « littéraires », mais d'une certaine élégance, quand même, alors, se multiplièrent. Le plus triste, c'est qu'elles ne servaient guère. Tous les projets de madame Deslandes avortant toujours, au dernier moment, à cause de ces levers tardifs et des migraines que causaient les soporifiques.

Elle finit par habiter dans une sorte de square, rue La Tour, où elle fit encore ses dernières dépenses somptuaires, éprise d'un jeune poète qui aurait pu être son fils, même s'il eût été moins jeune, et auquel elle se disait fiancée — et qui mourut avant les noces. La licorne de bronze était toujours là. Nous dînâmes dans une salle à manger séparée par une ancienne grille de bois, derrière laquelle il me semblait être en cage, alors que le maître d'hôtel s'approchait chargé d'un triste plat.

Tard, elle consentit à me laisser partir, car elle avait l'insomnie intolérante.

— La femme de chambre va descendre vous chercher une voiture.

— A cette heure, dans ce quartier, jamais de la vie !

Mais elle sonna. Une femme élégante, grande, blonde, mince, qui avait le type russe, et sur le visage de laquelle se lisait une odieuse contrainte, parut, vêtue de noir, mais madame Deslandes avait dû lui imposer le tablier blanc :

— Princesse ! dit-elle, allez donc chercher une voiture pour monsieur.

Je m'étais levé — elle protestait, je ne voulus rien entendre, je dis adieu. Je ne l'ai plus revue.

Nous voici loin de l'atelier de La Gandara. Madame Gabriele d'Annunzio y posa, après une spirituelle et charmante dame de la société de Marseille, que Jean Lorrain voyait, soit à Paris, soit dans ses séjours méridionaux, et qu'il a saisie, sur le vif de ses réparties, dans certains dialogues de *Madame Baringhel*. « Madame Baringhel » doit être encore au musée du Luxembourg, sous le qualificatif de *Dame à la Rose*.

Une grande-duchesse de Mecklembourg, dont la présence

à Paris ne fut pas très explicable, devint un modèle néfaste pour La Gandara. Il en eut la fièvre typhoïde. La « manière » s'affadissait. Ce n'étaient plus ces premières toiles des débuts, d'après madame Jean de Montebello, dans lesquelles il se cherchait, ni celles qui l'avaient fait connaître, avant madame de Noailles — par exemple, le portrait de Clara Ward, devenue princesse de Chimay...

Je ne sais quelle impression nous retrouverions à voir ces toiles, comme par exemple le portrait de Jean Lorrain, aux mains lourdes, chargées de bagues tourmentées, — baudelairisme qui évoque l'époque Gallé-Lalique.

Peut-être, la faveur de La Gandara n'était-elle point justifiée? Boldini et Sargent le dépassaient de haut par le métier, la couleur. Mais, après leur mort, le sort des portraitistes est de subir des éclipses, longues et incertaines. Il est indispensable, d'abord, que les modes qui sévissaient au temps de leur faveur aient reconquis celle d'un nouveau public. Il y faut plus d'un demi-siècle, car les femmes dont le prestige diminue relèguent aisément leurs portraits, Dieu sait où ! parce qu'ils les marquent d'un temps. Ce n'est, presque toujours, que lorsque ces femmes ont cessé de vivre que le peintre, alors, peut être apprécié — et les femmes, par miracle, fixées enfin dans le rayonnement du passé, sans que « la mode » leur fasse rien perdre, désormais.

Il y a, dans ce tri, beaucoup d'appelés, mais, quand même, peu d'élus.

ALBERT FLAMENT

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

LA BUTTE AUX CAILLES

Elle est aussi haute que le mont Sainte-Geneviève, cette butte, et on le voit bien quand on la regarde de Gentilly qu'elle domine au nord. Entré dans Paris vous la distinguez moins, tant les travaux se sont multipliés.

On avait d'abord lancé la rue de Tolbiac comme un pont sur les prés et les champs du val de Bièvre — enfant, j'y voyais courir les chèvres —. Puis on remblaya au sud, vers la poterne des Peupliers. Enfin, depuis la guerre et l'explosion qui déchira le quartier, on fait le même travail au nord. La rivière a disparu dans un égout et bientôt la Butte aux Cailles, jadis assez abrupte, sera toute en pentes adoucies comme l'est le mont Sainte-Geneviève, son pendant sur l'autre rive de feu la Bièvre.

Cependant on la retrouve quand, de la rue de Tolbiac, on monte la rue du Moulin-des-Prés — Puisse-t-on garder cette agreste nomenclature ! — Au coin de la rue du Moulinet, un pavillon d'aspect baroque : jadis, il avait deux étages; or, les remblais l'ont si bien enterré que le second est devenu rez-de-chaussée ; voilà un témoin du travail accompli.

Vers l'ouest, en contre-bas, Sainte-

Anne de la Maison Blanche, pèlerinage breton campé dans une grande carcasse « romano-byzantine ». A l'est, le passage Vandrezanne, jadis tout en gradins comme une calade provençale et désormais à demi-enseveli. Ce qui en reste nous hisse au sommet de la butte, vers le n° 16 de la rue Vandrezanne, presque toute bordée de maisons campagnardes qui masquent des jardins. Rien ne subsiste, hélas, des perspectives qu'on aurait dû garder. Même les récentes écoles municipales, grêles et noires, s'ingénient à former muraille. Quel dommage !

Dieu merci, nulle bâtisse n'est éternelle et la butte demeure. Les chasseurs assurent que les cailles se reposent volontiers sur ces éminences allongées qui dominent les herbes qu'elles hantent : la Butte aux Cailles est bien nommée. Jadis, dira-t-on? Il faut voir : les oiseaux migrateurs sont longs à changer de route.

La butte incline ici vers la bruyante avenue d'Italie, peu propice aux chasseurs d'oiseaux. Redescendons vers le nord et la place Paul-Verlaine : un square d'enfants et une piscine municipale. Depuis 1924 l'ancien puits artésien alimente d'une eau limpide et tiède une vaste piscine claire, attrayante et, fort heureusement, fréquentée. De là les rues de la Butte-aux-Cailles, Jean-Jégo, Jonas mènent à la cour et au passage des Artistes, un pittoresque escalier ombragé qui fait penser — de loin — aux charmants sentiers que Lyon a su garder entre Fourvière et lui.

Tels les cailles d'antan, nous gagnons la Bièvre. Le boulevard Blanqui traversé, nous passerons son ancien cours, le long du jardin des Gobelins, sur la rue Corvisart qui ramène à l'hôpital Broca, l'ancien Lourcine cher aux chansonniers réalistes de 1895 :

Vrai qué malheur! la vi' qu'on mène!
On s'éreint', on se donne d'la peine
Et l'on finit dans la débine,
A Lourcine.

Encore un nom qui ne survit plus que dans Labiche!

En ce coin le boulevard Arago qui, plus loin, s'attriste avec la guillotine et la Santé, demeure tout sylvestre. De grands arbres sur de larges trottoirs et par-dessus les murs des Dames Augustines, des restaurants d'été, des chevaux qu'on promène. Au n° 65 s'ouvre une cité d'artistes, l'une des plus curieuses de Paris.

Elle est l'œuvre de l'entrepreneur Hunebelle, compère et compagnon d'Haussmann. Sur un terrain difficilement utilisable, puisque miné, il eut l'idée de reconstruire les pavillons de l'Alimentation à l'Exposition de 1878 et d'en faire des ateliers d'artistes. Bon nombre y résident encore. Quant au passé, il faut le demander à M. Limet, aimable vieillard à la barbe flave

qui, naguère, patinait les bronzes de Rodin. Il vous montre l'atelier de Grasset et, perdus dans le lierre du jardin de curé qui tortillonne, les restes de grands plâtres de Pradier : Marie-Amélie, avec ou sans tête, Louis-Philippe...

Et les cailles?

Nous y voici. Il y a dix ans, un habitant de la cité, Pierre Roy, grand chasseur quoique peintre, entendait par les matins d'avril le cri célèbre de nos oiseaux : « Pay' tes dett'! Pay' tes dett'! » Il s'émeut. Il s'informe aussitôt du voisin qui tient en captivité ces pauvres bêtes : « En cage, monsieur? dit le concierge. Mais vous les verrez devant la maison, les cailles! »

Et de fait, un jour, au couchant, l'heureux observateur voyait une caille se poser sur le boulevard Arago d'un trait de son vol droit, rapide et bas. Nos pères avaient raison.

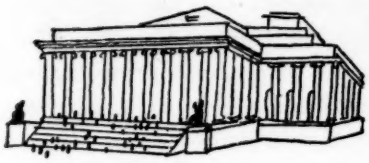
J'entends bien. On dira que ce témoignage date de dix ans; mais que Dieu me prête vie et je promets de le contrôler. Au printemps prochain j'irai boulevard Arago guetter la caille.

PIERRE D'ESPEZEL.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Elysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER



L'interchangeabilité ministérielle est une belle chose : le garde des Sceaux s'en va aux Finances, le ministre des Finances passe à la Justice. Viendrait-il, à l'idée d'un négociant ou d'un industriel d'aller chercher son chef comptable dans la magistrature? Évidemment non. Vous connaissez l'antienne du parlementarisme intégral...

Seulement nous voici à la minute où, placé devant des nécessités définitivement catégoriques, un régime doit s'y adapter sous peine de disparaître. Dès lors, ce n'est plus tel ou tel homme qui prétend commander: quel que soit son nom, sa tendance et le génie qu'on lui prête, il n'est plus que l'interprète de l'opinion publique. Peut-on mettre en doute ce que veut désormais celle-ci, en France? Pas autre chose que la faculté de se remettre au travail sans avoir à supporter le poids de vaines tracasseries, de mystiques ahurissantes ou de contradictions perpétuelles.

Vous n'avez pas été sans remarquer la lourdeur persistante des valeurs internationales. On peut certes l'expliquer par la difficulté qu'éprouve le sterling à maintenir sa parité officielle avec le dollar et l'on n'y a pas manqué. Je veux toutefois vous exposer une autre raison que j'estime aussi pertinente, et qui se fonde sur la psychologie autant que sur le sens pratique. Les « refuges » traditionnels ne paraissent plus aussi quiets qu'on les imaginait jusqu'ici; les voyages se révèlent fatigants, quand ils sont effectués avec trop de fréquence. Le capital, tout comme l'individu, se trouve influencé par le rassérénement survenu dans l'ambiance intérieure, et que provoquent des motifs inéluctables. Dès lors, pourquoi ne pas rester chez soi, au lieu de courir les aventures? Pourquoi ne pas reprendre l'habitude de penser en « France », au lieu de penser en telle autre devise extrinsèque? J'ai même pu constater que des avoirs, incontestablement étrangers, se préoccupaient d'une mobilité particulière, pour

s'investir, dès qu'ils le jugeront bon, en valeurs spécifiquement françaises...

Ce moment peut venir très vite. En de pareilles occurrences, le temps perdu ne se rattrape pas, ou se rattrape mal ; il se rattrape en tous cas d'une façon onéreuse. Voici déjà longtemps que je me préoccupe des précautions à prendre. C'est pour y répondre que j'ai mis à votre disposition mon bulletin hebdomadaire et ses services complémentaires qui lui assurent un prolongement quotidien. Il permet d'établir entre nous ce contact permanent et rapide que la situation exige plus que jamais.

Je ne prêche pas les convertis qui sont déjà nombreux : je m'adresse aux retardataires, aux insouciants, aux sceptiques. Tous ces petits défauts, sympathiques et même plaisants en temps normal, ont de grandes conséquences lorsqu'il s'agit de se déterminer rapidement et en toute connaissance de cause, de participer effectivement à cette restauration de notre portefeuille, seule capable de nous apporter l'augmentation de revenus indispensables pour nous permettre de supporter les charges, incontestablement accrues, qui vont surgir par ailleurs.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique, doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).